This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

190.

Digitized by Google

VOYAGE

A L'ÎLE

DE CEYLAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

A L'ÎLE

DE CEYLAN,

FAIT dans les années 1797 à 1800;

CONTENANT l'Histoire, la Géographie et la Description des mœurs des habitans, ainsi que celle des productions naturelles du pays;

PAR ROBERT PERCIVAL,
Officier au service de S. M. B.

SUIVI de la relation d'une Ambassade envoyée, en 1800, au roi de Candy;

ORNÉ de plusieurs Planches, et d'une Carte de l'île de Ceylan, dressée par M. ARROWSMITH, d'après l'original appartenant à la Compagnie des Indes Orientales.

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XI. (1803.)

Digitized by Google

v-5873-208

Digitized by Google

DS489
P43
v.1

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

M. PERCIVAL ayant consigné dans son introduction, les motifs qui lui ont fait entreprendre l'ouvrage dont nous donnons la traduction, nous croyons être dispensés de les répéter dans une Préface, et nous nous bornerons à rappeler au public que les possessions hollandaises dans l'île de Ceylan ont été cédées à la Grande-Bretagne par le traité d'Amiens.

L'Auteur de ce Voyage ayant fréquemment cité Knox, nous avons eu recours à la relation de celui-ci, et nous avons jugé que le lecteur en verrait avec plaisir les particularités les plus intéressantes. On trouvera dans cette sorte de supplément des

M312090
Digitized by Google

détails que M. Percival n'a fait qu'indiquer, et qui feront toujours mieux connaître le gouvernement et les mœurs des habitans de l'intérieur de l'Ile de Ceylan.

Digitized by Google

A SON ALTESSE ROYALE,

LE FELD MARÉCHAL

DUC D'YORCK.

C'est à la protection du commandant en chef des troupes de sa Majesté, que doit naturellement avoir recours tout militaire, qui s'est proposé de contribuer, de quelque manière que ce soit, à la prospérité de son pays. Il n'est, d'ailleurs, aucun de ceux dont se composent les armées britanniques, qui ne s'adresse, avec la plus grande confiance, à votre Altesse royale, dont le soin principal, depuis qu'elle est parvenue au poste élevé qu'elle occupe aujourd'hui, a été de veiller à leur intérêt, et de chercher tout ce qui pouvait accroître leur bien-être. En déclarant que si la plus exacte discipline est maintenue dans tous les corps, que si l'esprit de loyauté les anime, que si la

Digitized by Google

condition du soldat est améliorée de tout point, et que s'il jouit de tous les avantages compatibles avec son état, on en est redevable à la sagesse de votre Altesse royale, j'annonce des faits qu'atteste la reconnaissance des militaires de tous les grades.

Sachant quelle est l'importance des occupations de votre Altesse royale, je ne me serais pas permis d'attirer ses regards sur l'ouvrage que je publie en cet instant, si je ne l'avais conçu et exécuté dans le dessein de faire connaître à mes compatriotes, une acquisition précieuse sous le double rapport de la politique et du commerce, et qui annonce la sagesse des ministres de sa Majesté.

J'ai, depuis mon arrivée à Ceylan, c'est-à-dire, peu de tems après la conquête de cette île, employé les heures de loisir que m'a laissées mon service, à recueillir les renseignemens les plus utiles qu'il m'a été

Digitized by Google

possible de me procurer. Ayant eu l'occasion de parcourir différentes parties des côtes de la mer, et de pénétrer dans l'intérieur du pays, avec l'escorte du général Macdowal, lorsqu'il se rendait en ambassade à la cour de Candy, j'ai pu remarquer les nombreux avantages qu'il est facile de retirer de cette inappréciable possession, et connaître quel en est actuellement l'état. Ce sujet n'ayant été traité que d'une manière superficielle jusqu'ici, je me persuadai que les observations que j'avais faites sur les lieux, pouvaient satisfaire la curiosité publique, et ne seraient pas inutiles sous des rapports d'une plus haute importance. Cependant, en publiant mon travail, je n'ai d'autre mérite à prétendre, que celui qui peut résulter de l'exactitude dans la narration des faits; et je connais trop la bonté de son Altesse royale, pour ne pas espérer qu'elle daignera excuser les défauts d'un ouvrage,

Digitized by Google

composé par un homme qui s'est moins souvent servi de la plume que de l'épée.

Quel que soit le sort de cette relation, la condescendance de votre Altesse royale à permettre que j'aie l'honneur de la lui dédier, a pénétré mon ame d'une éternelle reconnaissance.

Je suis, de votre Altesse royale,

le très-humble et le très-dévoué serviteur,

ROBERT PERCIVAL.

Digitized by Google

VOYAGE
A L'ÎLE
DE CEYLAN.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Histoire de Ceylan jusqu'à l'époque où les anglais s'en sont rendus maîtres dans la dernière guerre. — Conquêtes successives des portugais, des hollandais et des anglais.

La curiosité qu'excitèrent en moi les récits romanesques et contradictoires que j'avais entendu faire sur l'île de Ceylan, me suggéra, lors de mon arrivée, en 1797, avec les troupes de sa majesté, en cette île, l'idée de me livrer à des recherches détaillées sur l'état où elle se trouvait alors; et je pris un singulier plaisir à noter ce qui me parut le plus remarquable en tout. En m'occupant de ce travail, je reconnus bientôt qu'il pouvait avoir un but plus important et plus

Digitized by Google

utile que celui d'un amusement passager. On n'a jusqu'ici publié sur l'île de Ceylan, que des rapports extrêmement imparfaits, la jalousie des hollandais les ayant portés constamment à empêcher tout étranger de prendre des informations sur les lieux, et à défendre à leurs propres compatriotes de publier les observations qu'ils auraient pu faire pendant leur résidence dans cette importante colonie. Il est vrai qu'il n'en était que bien peu entre ceux-ci, qui eussent le desir de chercher à connaître l'histoire, soit du pays, soit des habitans. La soif de l'or était la passion dominante de presque tous; et pourvu qu'ils pussent étendre leur commerce avec les villes situées sur la côte, ils s'inquiétaient fort peu de l'intérieur de l'île. Plusieurs hollandais, de la classe même la plus élevée, ont résidé un grand nombre d'années à Ceylan, sans s'être éloignés de plus de quelques lieues des bords de la mer. En outre, ceux que l'on y envoyait pour y exercer les plus importantes fonctions et y commander, même en chef, étaient rarement des hommes éclairés; et n'ayant en vue que leurs intérêts personnels, ils n'étaient nullement disposés à s'occuper de plans, dont

Digitized by Google

l'exécution eût procuré quelque avantage à l'état.

Je me convainquis bientôt que l'étroite politique du gouvernement hollandais, et les dispositions de ses officiers, leur avaient fait négliger plusieurs objets qui pouvaient accroître infiniment la richesse de la colonie. Ceylan étant alors en notre pouvoir, ces considérations firent une forte impression sur mon esprit; et l'espoir de rendre cette nouvelle acquisition plus précieuse encore à mes concitoyens, me fit redoubler d'activité dans mes recherches. La grande importance de cette île, tant sous le rapport du commerce que sous celui de la politique, me donnait la certitude qu'on ne l'abandonnerait point à la paix; car, à l'exception de Bombay, elle offre le seul port, où, soit sur la côte de Coromandel, soit sur la côte de Malabar, les vaisseaux puissent mouiller en sûreté, dans toutes les saisons de l'année; et même avant qu'elle tombât en notre pouvoir, elle fournissait plusieurs articles précieux d'exportation au commerce. Ainsi donc, il ne résultera qu'un très-grand profit pour le peuple anglais, de tout effort dont le motif sera de faire connaître l'état actuel

Digitized by Google

de l'île, et par là même, d'indiquer les moyens d'en retirer les plus grands avantages, et de la garantir de toute invasion étrangère.

Ce grand objet en vue, je continuai mes recherches, durant le cours desquelles, j'eus le bonheur de trouver toutes les facilités que je pouvais raisonnablement désirer. Pendant un séjour de plus de trois ans, je visitai presque toutes les côtes; et avant de quitter Ceylan, j'en connaissais parfaitement l'aspect général, les productions naturelles et la culture. Je n'étais pas moins au fait des mœurs et des dispositions des habitans. Une ambassade ayant été envoyée au souverain naturel de l'île, je fus du nombre des officiers nommés pour l'accompagner, ce qui me procura la plus favorable occasion possible d'observer l'intérieur du pays, dans lequel la jalousie des indigènes avait rarement permis aux européens de pénétrer.

L'avantage que je retirai d'avoir visité en personne la plus grande partie de cette contrée, devint plus réel encore, au moyen des renseignemens que j'obtins de M. Dormieux, gentilhomme hollandais, au service britannique, qui avait fait à Ceylan une

Digitized by Google

résidence de plus de vingt ans, durant lesquels il avait acquis une parfaite connaissance du langage et des coutumes des différentes sortes d'habitans. Par ce secours, je fus en état de surmonter un grand nombre d'obstacles; et les détails infiniment précieux que m'ont communiqués divers amis, m'ont fourni tout ce qui pouvait me manquer pour achever ma description. Toutefois j'ai eu soin de n'avancer aucun fait, dont je n'eusse été témoin, ou que je ne tinsse de personnes de la véracité desquelles il ne m'était pas possible de douter. J'ai tracé le portrait moral et physique des habitans, tel qu'il a frappé mes regards, et j'ai suivi le même plan, en décrivant les productions naturelles de l'île.

Ce sera probablement satisfaire la curiosité du lecteur, de lui présenter, avant de passer à l'objet principal de cet ouvrage, un précis de l'histoire de Ceylan, et des révolutions successives que cette île a subies, depuis qu'elle est en partie tombée au pouvoir des européens. Cette esquisse est même nécessaire pour faire connaître l'état actuel du pays, et, en démontrant les erreurs commises par ceux qui en ont été les premiers

Digitized by Google

possesseurs, indiquer les améliorations dont il est susceptible.

On sait peu de choses sur l'île de Ceylan avant l'époque où les portugais y arrivèrent. On dit que dans les siècles les plus reculés, elle était célèbre par ses épices, et que Salomon en tira les pierres précieuses dont il enrichit le temple de Jérusalem. Toutefois, il serait peu sage de compter sur de vagues traditions; et les fables que répètent les indigènes ne jettent aucun jour sur l'ancienne histoire de l'île. Ce n'est donc que depuis l'arrivée des portugais, en 1585, sous Almeyda, qu'on peut compter sur l'authenticité des faits. Forcé par une tempête de se refugier dans un des ports de Ceylan, Almeyda fut favorablement reçu par les indigènes. La situation et les riches productions de l'île portèrent à former une liaison plus intime avec eux; et la difficulté avec laquelle ces derniers se défendaient contre les attaques des arabes, ne leur donna pas moins d'empressement à contracter une alliance avec un peuple belliqueux et entreprenant, qui portait en tous lieux la terreur de ses armes. En conséquence, admis à l'audience du roi de Ceylan, Almeyda eut

Digitized by Google

peu de peine à lui persuader de payer un tribut annuel aux portugais, à condition qu'ils garantiraient ses côtes de toute invasion étrangère. A l'exception des changemens qu'y introduisirent successivement ses compatriotes, Almeyda trouva Ceylan dans une situation peu différente de celle où elle est aujourd'hui. Les habitans formaient deux races distinctes. Alors comme à présent, les sauvages Bedas occupaient des forêts immenses, sur-tout dans les parties septentrionales de l'île; et le reste était au pouvoir des Chingulais [1]. D'avides étrangers n'avaient point encore enlevé à ceux-ci les villes situées sur les côtes; et leur roi tenait sa cour à Colombo, qui est présentement la capitale des européens à Ceylan. La cannelle était la principale production de l'île, et en faisait la branche de commerce la plus importante, ce qui se voit par le tribut que le roi payait aux portugais, et qui consistait en deux cent cinquante mille livres pesant de cette précieuse denrée.

[1] C'est la dénomination sous laquelle sont connus les naturels de l'île de Ceylan.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Tel est le résumé des détails que renferment les relations des portugais qui, les premiers de leur nation, visitèrent Ceylan. Ces aventuriers étaient trop animés du desir d'amasser des richesses et d'accroître leur gloire, pour s'occuper de recherches sur les mœurs des habitans, et sur l'histoire naturelle du pays. L'important avantage que la cannelle offrait au commerce, paraît avoir attiré principalement l'attention d'Almeyda, qui, pour l'assurer à ses compatriotes, forma un établissement à Ceylan. Comme on devait s'y attendre, une telle mesure excita la jalousie, et alluma l'indignation des princes de l'île. Cependant après une guerre opiniâtre et sanglante, les portugais vinrent à bout de leur entreprise. Sous le commandement d'Albuquerque, successeur d'Almeyda, toutes les côtes de la mer furent en leur pouvoir, et les indigènes furent repoussés entre les montagnes de l'intérieur du pays, dans la possession duquel ils se sont toujours maintenus.

Albuquerque était aussi habile politique que grand capitaine; mais il était dévoré de cette soif de la gloire militaire, qui distinguait alors ses compatriotes. Animé du desir

Digitized by Google

d'étendre ses conquêtes, il dédaignait les solides avantages qu'il pouvait retirer de chacune des contrées dont il s'était emparé. L'île de Ceylan, en particulier, semblait destinée par la nature à garantir les possessions et à augmenter l'influence des portugais dans l'Orient. Elle leur offrait d'excellents ports, où leurs vaisseaux pouvaient trouver un refuge dans toutes les saisons, tandis qu'il n'y en avait aucun du même côté de la presqu'île de l'Inde, qui pût procurer le même avantage aux bâtimens des autres puissances de l'Europe. Cette île est tellement fortifiée par la nature, qu'il ne faut qu'un petit nombre de troupes pour la défendre; et en outre, elle forme un point central d'où l'on peut envoyer, avec autant de promptitude que de facilité, des forces dans toutes les parties de l'Inde. Mais Albuquerque désirait trop de pousser ses conquêtes le long des côtes de la péninsule, pour faire attention à ces avantages; et Ceylan, au lieu de devenir le centre et le boulevart des possessions des portugais dans l'Inde, ne fut gardée par eux, pour ainsi dire, que par rapport à la richesse de ses productions naturelles.

Digitized by Google

A la manière dont les portugais administrèrent cette île, on eût pu croire qu'ils avaient formé le dessein d'anéantir, autant qu'il était en leur pouvoir, les avantages que lui a prodigués la nature. Au lieu d'entretenir des liaisons amicales avec les indigènes, et de les engager à se réunir à eux pour travailler de concert à des améliorations, ils leur prodiguèrent l'insulte, et les traitèrent avec la plus insigne cruauté. Non-seulement ils s'emparèrent de tous les objets précieux que possédaient les insulaires, mais ils en foulèrent aux pieds les coutumes. Leurs opinions religieuses étaient celles que les chingulais pouvaient le moins abandonner; elles furent tournées en ridicule, et ceux qui les professaient éprouvèrent le traitement le plus barbare. Enfin le fanatisme religieux des portugais triompha complètement de leurs propres intérêts; et c'est particulièrement à cette cause qu'on doit attribuer la haine, dont les habitans de l'île étaient animés contr'eux, et l'empressement avec lequel ils en accueillirent les rivaux.

Rien n'est plus contraire à l'esprit de la religion chrétienne, que de vouloir la propager par la force; et ce moyen a été cons-

Digitized by Google

tamment infructueux. Les chingulais ne virent qu'avec horreur des dieux étrangers, qui paraissaient se plaire à verser le sang. Préférant d'abandonner les côtes de la mer à leurs ennemis, ils se refugièrent avec leurs grotesques idoles dans les montagnes de l'intérieur du pays. Malgré cette désertion, le gouvernement portugais eut la faiblesse de céder aux raisonnemens des ecclésiastiques, qui soutenaient que l'établissement de l'inquisition pouvait seul assurer celui de la religion chrétienne et la possession de l'île. En conséquence, les chingulais furent poursuivis dans leurs bois et dans leurs marais; mais à leur tour, ils firent de fréquentes incursions sur les côtes, et détruisirent souvent les plantations les plus riches des portugais. Quoique interrompu quelquefois, cet état de guerre subsista environ cent ans, et fit couler beaucoup de sang, mais sans aucun avantage pour l'un ou pour l'autre parti. La forme du gouvernement de l'île, à cette époque, donna aux portugais la facilité d'accroître considérablement leur territoire. L'intérieur du pays était partagé entre une foule de princes, dont chacun était souverain de sa tribu par-

Digitized by Google

ticulière, ou d'une vallée séparée. La politique des portugais entretenait l'animosité parmi tous ces chefs, et empêchait qu'ils ne se réunissent contr'eux. Lorsqu'il éclatait une querelle entre deux de ces petits souverains, les européens leurs voisins étaient constamment disposés à prêter leurs secours à celui qui les reclamait le premier. Le prince qui les avait obtenus, remportait toujours la victoire, et ses auxiliaires se payaient eux-mêmes de leurs services, en s'emparant des domaines de celui qui avait succombé. Par cet artifice les portugais étendirent de plus en plus leurs possessions dans l'intérieur de l'île; et poussés par le fanatisme et l'avarice, ils commirent de tels actes de cruauté, que le nom seul d'européen en est devenu insupportable à l'oreille d'un chingulais.

Les naturels de l'île de Ceylan s'épuisaient continuellement en vains efforts contre la discipline et les plans combinés des portugais; mais bientôt on leur offrit un puissant secours qui leur fit concevoir l'espérance de voir un terme à leurs maux. Les hollandais n'eurent pas plutôt secoué le joug de l'Espagne, que leur esprit entreprenant et porté aux spéculations du commerce, leur suggéra

Digitized by Google

l'idée de visiter toutes les côtes du monde connu, pour y chercher de nouveaux moyens de fortune. Les inépuisables richesses de l'Orient y attirèrent bientôt les commerçans et les aventuriers de cette nation ; mais de quelque côté qu'ils se présentassent, ils trouvaient les portugais établis ; et l'œil jaloux, dont ceux-ci voyaient l'approche de tout peuple rival, fit bientôt sentir aux autres qu'il n'y avait que la force qui pût leur faire effectuer leurs projets. Les hollandais et les portugais étaient animés d'un esprit différent et agissaient d'une manière opposée pour étendre leurs possessions. Les premiers ne déployaient pas cette valeur romanesque, ne s'abandonnaient point à cette impétuosité et n'obtenaient point ces éclatans succès qui signalèrent spécialement les premières conquêtes des portugais dans l'Inde ; mais ils étaient doués de cette persévérance qui est l'ame d'une entreprise de commerce. Ainsi, quoique souvent repoussés, ils arrachèrent, l'un après l'autre, plusieurs établissemens aux portugais ; et enfin, au commencement du 17^e^. siècle, ils s'étaient rendus maîtres des îles et des postes les plus considérables à l'est du détroit des Moluques.

Digitized by Google

La situation et les richesses de Ceylan rendaient cette île un objet de tentation pour les hollandais ; mais l'étendue dont elle est et la facilité avec laquelle on peut la défendre, les empêchèrent pendant quelque tems de hasarder une attaque. Cependant, en 1603, Spilberg, leur amiral, opéra une descente sur cette île ; et d'après leur haine pour les portugais, les naturels du pays lui firent la plus favorable réception. Durant les guerres où ils avaient eté constamment engagés, le roi de Candy avait acquis sur les autres princes une telle supériorité, qu'il était considéré comme l'empereur de Ceylan. Spilberg, qui lui fut présenté, s'en concilia bientôt la faveur en se déclarant lui et ses concitoyens, implacables ennemis des portugais. Il ajouta que les hollandais avaient pris la détermination de chasser de barbares usurpateurs, et il conclut en offrant des secours aux naturels de l'île. Comme on devait s'y attendre, la proposition fut acceptée avec la plus grande joie par le roi de Candy. « Dites à vos compatriotes, s'écria-t-il, que « s'ils veulent construire un fort dans cette « île, mes enfans, ma femme et moi-même, « nous serons les premiers à leur présenter

Digitized by Google

« les matériaux nécessaires ! » Les hollandais ne tardèrent pas à profiter des avantages que leur offrait cette alliance. En 1632, ils envoyèrent des forces considérables pour agir de concert avec le souverain naturel de l'île ; et il s'ensuivit une lutte sanglante. Les portugais parurent avoir recouvré une partie de leur ancienne valeur, et se montrèrent résolus à défendre jusqu'à l'extrémité, la possession d'un pays que leurs ancêtres avaient si facilement conquis. A la fin ils furent accablés par le nombre et par la politique des hollandais. Ces républicains, dont la persévérance était égale à la prudence, avaient eu soin d'envoyer de continuels renforts à Ceylan, tandis que la cour de Lisbonne abandonnait ses colonies à leurs propres efforts. L'effet en fut inévitable. Les portugais établis à Ceylan, n'avaient dans cette île aucune ressource sur laquelle ils pussent compter. Leur commerce était totalement intercepté par les flottes des hollandais ; et leurs cruautés avaient si vivement irrité contr'eux les naturels du pays, que toute réconciliation était devenue impossible. Outre l'effet de cette antipathie, les séduisantes promesses de leurs rivaux et

Digitized by Google

l'espoir d'une prompte délivrance avaient rendu un tel courage aux chingulais qu'à leur tour ils attaquèrent les possessions de leurs tyrans, et qu'ils dévastèrent les plantations qui étaient l'unique ressource des portugais.

Cependant les hollandais reconnurent bientôt que la conquête de Ceylan ne serait ni prompte ni facile. Chaque défilé et chaque forteresse leur furent disputés pied-à-pied. Après avoir été délogés de tous les autres postes qu'ils occupaient le long de la côte, les portugais parurent déterminés à périr plutôt qu'à abandonner Colombo, le siége de leur gouvernement. Les hollandais investirent la ville de toutes parts, et empêchèrent que rien n'y pénétrât, soit par mer, soit par terre. Toutefois, le courage des portugais parut s'accroître avec leurs dangers. Pendant quelque tems, ils déjouèrent toutes les entreprises des hollandais, et rejetèrent avec mépris la proposition de se rendre. A la fin cependant, ils furent attaqués par des ennemis contre lesquels toute leur valeur ne pouvait rien. La place était mal approvisionnée pour un siége; et comme il était impossible d'y rien intro-

Digitized by Google

duire, la famine et les maladies commencèrent à dompter ces guerriers courageux qui avaient bravé la mort sous toute autre forme. Après avoir soutenu un siége de sept mois et essuyé toutes sortes de fatigues et de peines, ils furent, en 1656, obligés de rendre Colombo aux hollandais. Ainsi se termina leur empire de Ceylan, où leur établissement avait précisément cent cinquante ans d'existence.

Les améliorations faites dans cette île, par les portugais, ne furent pas considérables. Lorsqu'ils en avaient pris possession, ils étaient moins commerçans que guerriers. Leurs perpétuelles contestations avec les indigènes, contribuèrent à entretenir en eux le même esprit; et il paraît que leur soin principal fut de fortifier quelques postes sur la côte, et d'en établir quelques autres dans l'intérieur pour tenir les naturels en respect. Mais on peut dire qu'ils ne connurent jamais, dans toute leur étendue, les avantages que, soit sous les rapports militaires, soit sous les rapports du commerce, on peut retirer de Ceylan. Leurs domaines s'étendaient sur toute la circonférence de cette île; et aucun poste ne pouvait être plus

Digitized by Google

convenable pour y former un entrepôt de marchandises, ou des magasins de munitions de guerre et de bouche. La cour de Lisbonne n'y fit aucune attention; et ceux qui furent envoyés à Ceylan, pour y commander, songeaient bien plus à satisfaire leur vanité par des conquêtes, et leur avarice par des exactions, qu'à suivre des plans d'une utilité réelle pour la métropole ou pour la colonie.

Dans les premiers momens, la joie qu'éprouvèrent les chingulais de se voir délivrés du joug des usurpateurs et des tyrans, fut sans bornes ainsi que leur reconnaissance envers leurs libérateurs. Le roi de Candy paya en cannelle et de son plein gré aux hollandais, les frais de leur armement, et leur fit don des principaux établissemens dont, avec leur secours, il avait chassé les portugais. Dans le nombre, se trouvaient le port de Trinquemale et la forteresse de Colombo. Le premier, situé sur la côte de la partie nord-est, est ce hâvre qui rend l'île de Ceylan le poste le plus important de tout l'Océan indien. La forteresse de Colombo fut construite par les portugais; dans la partie sud-ouest de l'île, au centre de ce

Digitized by Google

territoire célèbre qui produit la cannelle, et devint par conséquent l'entrepôt de ce précieux article de commerce. Le roi de Candy accorda de plus aux hollandais, les villes de Nigumbo et de Pointe de Galle, dans la même partie de l'île, avec une considérable étendue de terres d'un grand rapport à l'entour.

Les hollandais témoignèrent au monarque chingulais, une vive reconnaissance de ces importantes concessions. Ils prirent modestement le titre de *gardiens de ses côtes*, puis ils fortifièrent les différens postes qu'on leur avait cédés, ce qu'ils ne faisaient, dirent-ils, que pour la sûreté de ce prince. Les candiens supposant les meilleures intentions à leurs nouveaux alliés, les aidèrent de tout leur pouvoir dans leurs travaux. Les hollandais saisirent cette occasion de rendre toujours plus inexpugnable Colombo, leur poste principal. Ils donnèrent une étendue considérable à la ville, et ne négligèrent rien pour la fortifier. Ils s'efforcèrent aussi de garantir de toute attaque, soit des insulaires, soit de tout ennemi extérieur, leur poste de Trinquemale, situé de l'autre côté de l'île. Leur nombre, en même tems,

Digitized by Google

s'accroissait tous les jours, par l'arrivée de nouveaux aventuriers d'Europe. Les terres qui leur furent assignées, étaient les plus propres qu'il y eût à la culture dans l'île, et ils travaillèrent immédiatement à les mettre en pleine valeur. Par ces prudentes mesures et par une persévérante industrie, la colonie fut bientôt dans l'état le plus florissant, et put se suffire entièrement à elle-même.

Tout en s'occupant d'affermir leurs établissemens, les hollandais ne négligeaient point d'entretenir des liaisons amicales avec les naturels du pays; et cette sage conduite n'était pas moins avantageuse à leur commerce que favorable à l'exécution de leurs plans d'améliorations. Les chingulais les voyaient sans jalousie, et par leurs bons offices et leurs services, s'empressaient de donner des marques de leur gratitude aux gardiens de leurs côtes. Ceux-ci leur achetaient à bas prix les productions naturelles de l'île; et il est probable que s'ils eussent eu la sagesse de se conduire toujours avec la même politique et la même modération, l'île de Ceylan leur eût autant rapporté que s'il n'y eût eu qu'eux seuls d'habitans.

Cependant les hollandais laissèrent bien-

Digitized by Google

tôt un libre cours à la passion par laquelle ils étaient exclusivement dominés, à leur avarice ; et saisissant toutes les occasions de faire quelque gain, ils s'aliénèrent promptement le cœur des naturels de l'île. Non seulement ils poussèrent par degrés leurs postes dans l'intérieur, et s'emparèrent de tout terrain qui leur parut propre à la culture, mais ils firent de nouvelles demandes au roi de Candy, qui reconnut bientôt que toute la cannelle qui croissait dans ses domaines, ne serait pas suffisante pour contenter les *gardiens de ses côtes*. Furieux de leur continuelles extorsions, ce prince tomba tout-à-coup sur leurs établissemens, où il commit les plus grands dégats. Cette rupture entre les candiens et les hollandais fut suivie d'un long cours d'hostilités, durant lequel il y eut beaucoup de sang répandu, sans aucun avantage réel pour l'un ou pour l'autre parti. Les hollandais cependant firent les plus grandes pertes ; car, quoiqu'ils eussent mis fréquemment les indigènes en déroute, qu'ils en eussent envahi le territoire et détruit les habitations, les fatigues qu'ils essuyaient pour s'ouvrir un chemin à travers un pays couvert de forêts, et dans lequel,

Digitized by Google

presqu'à chaque pas, ils rencontraient un défilé, leur enlevaient un si grand nombre d'hommes que leurs succès étaient payés trop cher, et qu'à la fin ils se voyaient constamment réduits à abandonner leurs conquêtes avec une perte considérable. De plus, les incursions continuelles des candiens dans les plantations de la côte, quoique passagères et en général facilement repoussées, anéantissaient fréquemment le travail de plusieurs années. Cet inconvénient engagea quelques gouverneurs hollandais à tenter de rétablir la tranquillité, plutôt par des moyens conciliatoires que par la continuation d'une guerre qui ne décidait rien. Dans cette vue, ils envoyèrent au roi de Candy, des ambassadeurs chargés de riches présens pour ce prince, et porteurs d'instructions par lesquelles il leur était enjoint de lui témoigner les plus grands égards, et de ne l'aborder qu'avec ce cérémonial respectueux qui a une si grande influence sur l'esprit des hommes peu avancés dans la civilisation. Les lettres qu'ils avaient à lui remettre, étaient enveloppées d'étoffes de soie richement brodées en argent et en or; et le chef de l'ambassade les porta le long du

Digitized by Google

chemin, sur sa tête, ce qui est la plus grande marque de respect que l'on connaisse dans l'Orient. Le roi y était qualifié de tous ces titres fastueux que l'on a coutume de donner aux souverains de cette partie du monde. Les hollandais s'y déclaraient ses loyaux et fidèles sujets, et lui protestaient de nouveau que leur unique motif pour bâtir des forteresses sur les domaines de sa majesté, était d'en assurer la conservation. L'effet de ces sortes de démarche était immanquable; mais peu de gouverneurs hollandais avaient assez de lumières ou de désintéressement pour ne prendre que des voies de conciliation. Comme c'étaient ordinairement des hommes sans éducation et qui ne connaissaient guère que les opérations de commerce, ils n'étaient pas en état d'apercevoir des avantages éloignés. Contens de pouvoir accumuler des richesses par les exactions dont ils accablaient les naturels du pays, il leur importait peu que leur conduite fût préjudiciable aux intérêts de leur patrie.

Le renouvellement de l'oppression de la part des hollandais était constamment suivi de celui des hostilités, entr'eux et les indigènes. Un état de guerre, de si longue

Digitized by Google

durée, rendit les chingulais plus belliqueux et leur donna de l'expérience dans le métier des armes. Les hollandais furent souvent repoussés, même en bataille rangée. Plusieurs de leurs forteresses leur furent enlevées, et lorsqu'ils tentaient de pénétrer dans l'intérieur de l'île, il était rare qu'ils ne perdissent pas un grand nombre d'hommes, en traversant les forêts, en forçant les défilés, ou en tombant dans les embuscades que leur dressaient les vigilans et courageux ennemis dont ils étaient environnés. Mais leur persévérance et la tactique européenne leur firent surmonter fréquemment ces obstacles. Le roi de Candy les vit tout-à-coup sortir de ces bois touffus, qu'il avait jusqu'alors considérés comme de sûres barrières ; et ils parurent au milieu de ces vallées sans défense, que les naturels du pays croyaient à l'abri de toute invasion. Le prince fut deux fois contraint d'abandonner Candy sa capitale, et de chercher un refuge entre les montagnes de Digliggy, les plus hautes et les plus inaccessibles de son royame. Les hollandais n'entreprirent pas de l'y forcer. Ils se contentèrent de lui couper les vivres qu'on lui envoyait de la côte ; mais à la fin, comme de

Digitized by Google

coutume, il leur fallut évacuer ses domaines, ce que, malgré toutes leurs victoires, ils furent constamment obligés de faire, après avoir perdu un grand nombre d'hommes.

J'ai fréquemment vu des personnes qui connaissaient peu l'intérieur de Ceylan, s'étonner qu'un peuple assez peu nombreux et qu'on ne peut considérer comme guerrier, soit, malgré des efforts multipliés pour le lui arracher, demeuré maître d'un territoire, situé au centre d'une île, sans aucune communication extérieure, et totalement entouré d'établissemens européens. J'avoue que cela me parut fort extraordinaire à moi-même, jusqu'à ce que j'en eusse découvert la cause sur les lieux. Mais en considérant l'aspect du pays, ma surprise changea d'objet, et je m'étonnai bien plus qu'il eût été possible d'y pénétrer. Toute cette contrée est montagneuse et haute, et défendue par des escarpemens et des défilés, qui ne sont guere praticables que pour de l'infanterie. Des forêts et de grands espaces couverts de joncs épais, interceptent la vue de toutes parts; et l'on ne peut s'y enfoncer que par des sentiers étroits et entrecoupés, qui ne sont connus que des indigènes. Les

Digitized by Google

assaillans sont en outre exposés aux coups des habitans, qui connaissant les lieux, peuvent, sans être aperçus et sans courir le moindre risque, accabler leurs ennemis; et c'est cette manière de combattre qu'ont adoptée les chingulais. Ceux-ci sentent bien qu'ils ne peuvent résister en rase campagne, à la discipline et à la bravoure des européens. En conséquence toute leur habileté consiste à prendre des positions convenables dans des halliers, à tomber à l'improviste sur l'ennemi, et à se retirer à la hâte d'un poste à l'autre, avant qu'on ait pu reconnaître la route qu'ils ont prise. Par l'effet de cette manœuvre, les hollandais n'avaient pas moins de risques à courir après la victoire qu'auparavant; et leurs communications avec la côte, qui dans tous les cas devait être extrêmement difficile, devenaient presqu'impossibles; car il leur eût fallu une armée pour escorter chaque convoi.

A ces obstacles, qu'opposaient la nature du pays et la manière de combattre des habitans, se joignaient aussi les effets du climat, qui dans l'intérieur de l'île est fatal aux européens et fit considérablement souffrir les hollandais. Les forêts immenses dont

Digitized by Google

le sol est presque entièrement couvert, rendent l'atmosphère extrêmement humide; et les abondantes rosées qui succédaient à la brûlante chaleur du jour, que ne rafraîchissait aucune brise de mer, minaient la constitution de ceux-là même qui étaient depuis plusieurs années établis sur la côte. La seule manière dont les hollandais eussent pu prévenir cet inconvénient, eût été d'employer des troupes du pays, telles que nos cipayes dans l'Inde; mais leur conduite rendait cette mesure impraticable. De même que tous les autres habitans des contrées montagneuses, les chingulais sont extrêmement attachés à leur terre natale; et ils ne poussent pas à un moindre degré la haine contre le joug des étrangers. Quoiqu'ils n'aient pas la moindre idée de la liberté publique, cependant comme leurs princes n'attentent que rarement à la liberté personnelle des sujets, et qu'ils ne les gênent point dans leur manière de vivre, ceux-ci, animés du plus vif enthousiasme pour le maintien de l'indépendance nationale, conservent la foi la plus inviolable à leurs souverains naturels et mourraient plutôt que de porter les armes contr'eux. Les nations étrangères, qui

Digitized by Google

ont successivement envahi Ceylan, ont contribué par leurs mauvais traitemens à perpétuer ces sentimens ; et les cruautés des portugais et des hollandais ont tellement irrité les chingulais contre tous les européens quelconques, qu'il sera très-difficile de les faire changer assez pour qu'on puisse placer quelque confiance en eux.

Telles furent les causes qui empêchèrent les hollandais de former un établissement dans l'intérieur de l'île ; et les obstacles qu'ils y rencontrèrent, leur firent affecter de dédaigner des avantages dont ils ne pouvaient jouir. Ce n'était, disaient-ils, qu'un pays misérable et stérile, dont le sol était aussi pauvre que le climat était mal-sain. Tel était le point de vue sous lequel les colons le représentaient à mon arrivée ; mais je me convainquis bientôt par mes propres observations, qu'ils ne le connaissaient que très-imparfaitement, ou qu'ils ne voulaient pas qu'aucune autre puissance européenne recueillît des fruits que leur peu de discernement leur avait fait négliger.

Quoique les hollandais parussent persuadés qu'il était impossible de s'assurer la possession de l'intérieur de l'île, leurs man-

Digitized by Google

vais procédés avaient tellement excité l'indignation des candiens, qu'ils furent très-souvent forcés d'avoir recours aux armes. La guerre la plus considérable qu'ils eurent à soutenir contre les indigènes, éclata vers le milieu du dernier siècle. En 1764, ils pénétrèrent dans le cœur des domaines du roi de Candy et se rendirent maîtres de sa capitale. Néanmoins le résultat de leurs succès fut le même que précédemment. Après avoir infiniment souffert de l'insalubrité du climat et de l'activité des habitans qui interceptaient continuellement leurs convois et leurs communications avec la côte, ils furent contraints d'évacuer Candy. Mais ce ne fut point là le terme de leurs malheurs. Pendant la retraite, quatre cents de leurs meilleurs soldats furent faits prisonniers et mis à mort à Cuddavil et à Sittivacca, seulement à la distance de deux jours de marche de Colombo, leur principal établissement. Malgré ce revers, il leur restait toujours de grands moyens de nuire au roi de Candy; et en le privantde sel à volonté, ils le forcèrent à consentir à toutes leurs demandes. En 1766, il se vit contraint de conclure avec eux un traité qui réduisit presqu'à rien ses domaines

Digitized by Google

et le laissa, pour ainsi dire, prisonnier dans ce qui lui resta. Toutes les côtes qui n'appartenaient pas encore aux hollandais leur furent alors concédées, ainsi que plusieurs autres territoires qui étaient à leur bienséance. Ils exigèrent que le roi n'eût aucune relation avec quelque puissance que ce fût, et qu'il leur livrât tous les étrangers ou les sujets des autres princes, qui mettraient le pied dans ses états. Toute la cannelle qui croissait sur les côtes fut considérée comme la propriété exclusive des hollandais; et il fut permis aux indigènes, comme par privilège spécial, de la recueillir paisiblement et de la porter aux factoreries hollandaises de l'île. Celle qui venait dans les forêts fut en quelque sorte regardée comme appartenant en propre aux insulaires; mais ils furent obligés de la détacher de l'arbre et de la vendre à leurs alliés au prix d'une risdale la livre. [1]. Quoique cette précieuse denrée eût été l'objet dont on se fut principalement occupé, cependant les autres productions de l'île ne furent pas oubliées. Le roi de Candy fut aussi réduit à stipuler que ses sujets re-

[1] La risdale n'a qu'une valeur nominale, et équivaut à-peu-près à 50 sous tournois. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

cueilleraient le poivre, le cardamome, le café et le coton, qui croissaient dans l'intérieur du pays, et qu'ils les vendraient au plus vil prix aux hollandais. Une certaine quantité de dents d'éléphant, de noix d'arec et de feuilles de bétel, ainsi que le partage des pierres précieuses que l'on trouverait dans le pays, formèrent une partie du tribut imposé aux indigènes. On dut aussi livrer en deux saisons, cinquante éléphans aux hollandais, qui transportaient des animaux de cette espèce sur la côte du continent, située à l'opposite de l'île, et les vendaient fort cher aux princes de l'Inde, les éléphans de Ceylan passant pour supérieurs à ceux de toute autre contrée. La pêche des perles sur les côtes de l'ouest et du nord-ouest de l'île, où se trouvent les bancs auxquels s'attachent les huîtres perlières, fut au nombre des acquisitions que les hollandais firent par le même traité. Plusieurs manufactures d'étoffes de coton qui avaient été établies dans les villes de la partie septentrionale de l'île, et particulièrement à Jafnapatam, par des fabricans de la côte de Malabar et d'autres parties de la presqu'île, furent aussi abandonnées aux vainqueurs.

Digitized by Google

En compensation de ces inappréciables acquisitions, les hollandais reconnurent le roi de Candy empereur de Ceylan, et lui donnèrent une longue suite de titres brillans qui, d'après le contraste qu'ils formaient avec sa position, pouvaient passer pour autant d'insultes. Ils ajoutèrent une nouvelle importance à de si magnifiques dénominations, en se reconnaissant les fidèles sujets de ce prince, en se soumettant à lui payer un tribut et à lui envoyer, tous les ans, des ambassadeurs. La condition la plus avantageuse qu'ils lui accordèrent, celle qui l'avait fait consentir à signer ce traité, fut l'engagement qu'ils prirent de fournir, sans frais, à ses sujets, autant de sel qu'il en fallait pour leur consommation. Le tribut qu'on devait lui payer consistait en une certaine partie du produit, soit en nature, soit autrement, des vastes territoires situés le long de la côte, qu'il avait cédés; mais cet article fut bientôt violé; et à peine y eut-il une seule stipulation du traité, exécutée fidèlement.

Il est évident que les hollandais acquirent alors le monopole des productions les plus précieuses de l'île, dont le roi n'eut, ainsi

Digitized by Google

que ses sujets, rien de mieux à faire qu'à les aider à améliorer leurs acquisitions. Mais il était à présumer que des avantages obtenus de la sorte, ne seraient pas de longue durée. Des conditions si dures et si humiliantes irritèrent au plus haut degré les candiens, et leur haine contre leurs oppresseurs s'envenima de plus en plus. Ils saisirent toutes les occasions possibles de violer le traité; et les hollandais reconnurent promptement qu'ils s'étaient trompés sur le choix des mesures qu'ils avaient adoptées pour satisfaire leur avarice, et que le peu d'avantages qu'ils avaient jusqu'alors retirés de l'intérieur de l'île, était plutôt diminué qu'accru. Le traité ne suffit pas même pour assurer leur tranquillité. Les candiens tentèrent fréquemment de se procurer de meilleures conditions par la voie des armes; mais les hollandais les repoussèrent constamment, quoique sans une grande perte ni de l'un ni de l'autre côté. Après un intervalle d'environ vingt ans, les derniers pénétrèrent de nouveau dans les états du roi de Candy; mais les naturels du pays les attaquèrent avec tant de courage et d'ardeur, que le général de Meuron, actuellement existant, et qui était alors colonel au service

Digitized by Google

de la Hollande, faillit, avec un considérable détachement, être taillé en pièces près de Sittivacca, et qu'il ne regagna Colombo que pour avoir pris par hasard un autre chemin que celui par lequel l'attendait l'ennemi.

A la fin, les deux partis se lassèrent de ces efforts aussi multipliés que vains; et les hostilités, ainsi que toute communication, cessèrent, comme par l'effet d'un mutuel consentement. Les hollandais avaient surtout en vue d'empêcher qu'il ne s'établît aucune liaison entre les indigènes et des peuples étrangers; et le roi de Candy, de son côté, avait résolu de n'avoir plus directement ou indirectement, le moindre rapport avec une nation toujours disposée à le dépouiller pour satisfaire son avarice. Quelques objets de peu de valeur, tels que des feuilles de bétel, de noix d'arec et de coco, furent, il est vrai, fournis quelquefois par les naturels du pays aux districts hollandais; mais lorsqu'elle fut découverte, cette contravention aux ordres de leur prince fut sévèrement punie.

Telle était la position des affaires de l'île, au commencement de la dernière guerre. Il y

Digitized by Google

avait alors cent quarante ans que les portugais en avaient été chassés ; et pendant ce long espace de tems nulle autre puissance européenne que la Hollande, n'avait pu former aucun établissement solide à Ceylan. Il ne faut pas toutefois supposer que toutes les nations de l'Europe qui s'occupaient du commerce de l'Orient et avaient de si violens débats entr'elles, aient méconnu le prix d'une si importante acquisition. Mais telle était la difficulté d'approcher de l'île, excepté par un petit nombre de points, telles étaient la force des hollandais dans cette colonie et la faiblesse des autres européens dans l'Inde, qu'il ne fut fait que de légères tentatives pour leur enlever Ceylan. Peu de tems après l'expulsion des portugais, les français semblèrent vouloir leur en disputer la possession. Ils parurent devant l'île avec une flotte considérable, conclurent un traité avec le roi de Candy, et annoncèrent la résolution de chasser les hollandais. Tout cet appareil menaçant n'aboutit à rien ; cette expédition, dont le plan avait été mal conçu, fut exécutée sans vigueur ; et des obstacles imaginaires empêchèrent les français de mettre même le pied sur l'île.

Digitized by Google

Une tentative que firent les anglais, vers la fin de la guerre d'Amérique, parut menacer plus sérieusement la puissance des hollandais à Ceylan. Les premiers étaient alors parvenus, par leur courage, à obtenir une grande prépondérance dans l'Inde, et poursuivaient le cours de leurs conquêtes sur la côte de Coromandel. La possession de Ceylan par les hollandais, formait le principal obstacle à leur entreprise ; car les ennemis de l'Angleterre y trouvaient un sûr abri pour leurs flottes en toutes les saisons de l'année, et pouvaient de là transporter des troupes et des munitions sur toutes les parties du continent. Une escadre commandée par sir Edward Hughes, et qui portait un corps de troupes de débarquement, commandé par sir Hector Munro, fut détachée, vers le commencement de l'année 1782, pour tenter la réduction de cette île. Le 2 janvier, elle fit voile de Negapatnam, établissement hollandais sur la côte de Coromandel, dont elle s'était préalablement emparée ; et le 4, elle parut dans la baie de Trinquemale. Le lendemain les troupes prirent terre sans opposition ; et la nuit suivante, pendant que le gouverneur de la ville dressait les articles

Digitized by Google

d'une capitulation, une compagnie de soldats de marine anglais, forçant tout-à-coup une des portes, se rendit maîtresse de la ville sans résistance. Cependant la forteresse d'Ostenbourg, située sur le sommet d'une colline voisine et qui commande le port, continuait à tenir ; mais en peu de jours, elle fut emportée d'assaut. Quatre cents européens, qui en composaient la garnison, mirent bas les armes après une faible résistance, et furent faits prisonniers de guerre.

De si heureux commencemens firent espérer la prompte réduction de la totalité de l'île ; et lord Macartney, alors gouverneur de Madras, résolut de ne point perdre de tems pour assurer et améliorer cette importante acquisition. Un officier recommandable par son expérience et par la solidité de son jugement, fut nommé commandant de la forteresse de Trinquemale. On le chargea, en même tems, d'essayer par tout moyen, de rendre les indigènes favorables aux anglais, et de ne rien négliger de ce qui pourrait consolider les intérêts de ceux-ci dans l'île. On ne doutait pour ainsi dire plus de voir se terminer favorablement cette entreprise ; mais on put bientôt se con-

Digitized by Google

vaincre, par une terrible leçon, que dans les opérations militaires, les mesures dilatoires ne sont jamais suivies d'aucun succès. Peu de tems après la prise de Trinquemale, l'amiral anglais jugea nécessaire d'aller réparer sa flotte à Madras; et à peine était-elle partie, lorsqu'on apprit que l'amiral français (M. de Suffren) avait formé le dessein de reprendre Trinquemale. Environ deux cents hommes du quarante-deuxième régiment y furent envoyés, sous la protection de deux vaisseaux de guerre, pour en renforcer la garnison, jusqu'à ce que le reste de la flotte fût en état de s'y rendre. Après le débarquement des troupes, les deux vaisseaux retournèrent à Madras, et annoncèrent qu'ils avaient donné dans la flotte française, à la hauteur de l'île, et avaient eu beaucoup de peine à s'échapper. Ses réparations achevées, l'amiral anglais mit enfin à la voile, pour aller au secours de la place, amenant avec lui un nouveau commandant et un corps de troupes. Mais arrivé à peu de distance de Trinquemale, il vit les drapeaux français plantés sur tous les forts, et une flotte de trente vaisseaux de ligne, commandée par M. de Suffren, mouillée dans la baie. Vai-

Digitized by Google

nement la flotte anglaise, quoiqu'inférieure en nombre, attaqua celle de l'ennemi et la mit en désordre. Les vaisseaux français trouvèrent un sûr abri sous le canon de ces forts dont leur activité et le peu de prévoyance de leurs ennemis les avaient rendus maîtres.

L'immense accroissement de territoire, que, depuis la fin de la guerre d'Amérique, les anglais ont acquis dans l'Inde, les ont rendus infiniment supérieurs à tous les autres européens dans cette partie du monde. Il existe à peine sur la vaste péninsule de l'Inde, une puissance qui soit en état de leur opposer la moindre résistance; et ils ont toutes les facilités nécessaires pour mettre à profit les inappréciables avantages que cette contrée offre à leur commerce. Le principal obstacle à leurs entreprises est le manque de ports, au moyen desquels leurs vaisseaux puissent en tout tems braver les violentes tempêtes particulières à ce climat. Comme la totalité de ce vaste territoire, que nous possédons le long de la côte de Coromandel, ne présente que des rades découvertes, tous les vaisseaux sont obligés de se tenir en pleine mer, à l'approche des moussons; et il y a plusieurs parties de la

Digitized by Google

côte dont on ne peut approcher que pendant quelques mois de l'année. Le hâvre de Trinquemale, qui est également sûr pendant l'une et l'autre saison, offrait les moyens d'obvier à cet inconvénient; il était évident qu'à la première rupture avec les hollandais, nos compatriotes s'efforceraient de s'en emparer. La Hollande ayant épousé les intérêts de la république française, dans la dernière guerre, cette réunion fut le signal de l'attaque contre ses colonies dans l'Orient. En 1795, un corps de troupes fut chargé de faire la conquête de Ceylan; et après une suite d'opérations militaires, dont je rendrai compte, lorsque je décrirai les différentes places où elles ont eu lieu, l'entreprise fut couronnée du succès.

Telle est l'histoire de Ceylan avant l'époque où cette île tomba en notre pouvoir. La vicieuse administration des portugais et des hollandais, et leur conduite impolitique envers les indigènes, les ont empêchés de retirer de cette précieuse colonie tous les avantages qu'elle peut procurer. La superstition et la tyrannie des premiers, leur suscitèrent continuellement des ennemis, dans l'intérieur de l'île; et le luxe et le relâche-

Digitized by Google

ment de la discipline militaire les firent succomber à la première attaque extérieure. Les efforts dirigés par la sagesse, au moyen desquels les hollandais obtinrent la possession d'une partie de Ceylan, semblaient annoncer que leur autorité y subsisterait plus longtems. Toutefois cet ardent amour du gain, qui avait donné une grande activité à leurs opérations, finit par leur être nuisible. Cette passion étant aussi vive en chaque individu que dans tout le corps de la nation, personne ne s'occupait que de ses propres intérêts, et ne s'inquiétait guère de ce qui pouvait être utile à l'état. Des exactions multipliées, le manque de tout plan régulier de politique, et la négligence pour tout ce qui concernait la défense de l'île, furent les conséquences de cet égoïsme. Le feu du patriotisme, qui avait autrefois animé les hollandais en Europe, était complètement éteint dans cette colonie. Durant la guerre d'Amérique les flottes française et anglaise occupèrent successivement les ports de Ceylan; et les propriétaires de cette île semblaient attendre avec résignation et dans la plus profonde apathie, ce qu'ordonnerait de leur sort, la fortune des combattans.

Digitized by Google

Il est à présumer que nos compatriotes éviteront de tomber dans les mêmes erreurs que les précédens possesseurs de cette île importante, et qu'ils n'en imiteront point la conduite insensée. D'après mes observations, je puis affirmer, avec confiance, que si l'administration de Ceylan est confiée à des hommes tels que le gouverneur actuel et que les officiers qui sont sous ses ordres, on en verra promptement les résultats les plus satisfaisans.

Je vais maintenant décrire cette nouvelle acquisition de l'empire britannique; mais je n'en dirai rien que je n'aie vu, ou que je n'aie appris par les renseignemens les plus positifs et les plus sûrs.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Description générale de l'île de Ceylan. — Ports de cette île. — Moussons. — Climat. — Rivières. — Communications intérieures. — Sol. — Divisions générales. — Domaines appartenant aux anglais, — Trinquemale. — Malativoe. — Jafnapatam. — Manaar.

L'île de Ceylan est placée entre les 5 deg. 40 min. et 10 deg. 30 min. de latitude nord, et entre les 79 et 82 deg. de longitude est. Elle se trouve à l'entrée de la baie de Bengale, dont les flots la baignent au nord. Le golfe de Manaar, détroit fort resserré, rempli de bas-fonds et impraticable pour des vaisseaux d'un port considérable, la sépare de la côte de Coromandel au nord-ouest. Cette île est éloignée d'environ soixante lieues du cap Comorin, qui forme la pointe méridionale de la péninsule de l'inde, et réunit les côtes de Coromandel et de Malabar. On en estime la circonférence à-peu-près à neuf cents milles ; et de l'extrémité septentrionale de

Digitized by Google

l'île, c'est-à-dire de la pointe Pédro, jusqu'à Donderhead au sud, la longueur en est d'environ trois cents milles. La largeur est très-inégale ; dans quelques parties, elle n'a pas plus de quarante à cinquante milles, et en d'autres elle se trouve de soixante, de soixante et dix et de cent milles. La partie méridionale est beaucoup plus large que la partie septentrionale ; et l'île entière a la forme d'un *jambon*. [1]. En conséquence la péninsule de Jafnapatam a reçu des hollandais le nom de *Hamsheel*[2], et la pointe Pédro, celui de *Hamsheel point*.

A mesure qu'on approche de l'île de Ceylan, elle paraît d'un vert plus frais, et annonce plus de fertilité que la plus grande partie des côtes de Malabar et de Coromandel. J'eus la facilité de la considérer presque de toutes parts ; car lorsque je m'y rendis de Madras, j'en fis à-peu-près le tour. Toutes les bandes de terre, unies, qui bordent la côte, aboutissent à des *topes*, c'est-à-dire à des bosquets de cocotiers ; et la plaine intermédiaire présente de superbes champs de riz. Le fond du

[1] Ou d'une poire.

[2] *Ham* signifie *jambon*. (*Notes du traducteur.*)

Digitized by Google

tableau est ordinairement formé par des bois, qui couvrent les flancs des montagnes et déploient un vert feuillage, presque dans tous les tems. Cet aspect enchanteur repose l'œil fatigué de celui des rivages du continent, qui n'offrent sur tous les points qu'un sable aride et blanc.

La côte de l'est est hérissée de rochers ; et au sud-est, quelques ressifs de roche se projètent dans la mer, entre Pointe-de-Galle et Batacolo. La profondeur de l'eau du côté de l'est permet aux vaisseaux de la plus grande dimension, d'approcher en sûreté ; et si ce côté de l'île est le moins fertile, ce défaut est amplement compensé par le port de Trinquemale et par celui de Batacolo. La côte nord et nord-ouest, depuis la pointe Pédro jusqu'à Colombo, est plane et dentelée par la mer, qui s'y enfonce en divers sens, à une grande profondeur et sur une considérable largeur. Le plus large des bras s'étend presque tout-à-fait en travers, à la pointe nord-ouest de l'île, depuis Mullipatti jusqu'à Jafnapatam, qui donne son nom à la péninsule qu'il forme. Plusieurs de ces entrées de la mer font de petits hâvres ; mais il y a un si grand nombre de bancs de sable et de

Digitized by Google

bas-fonds sur la côte, qu'il est impossible à de grands vaisseaux d'en approcher. Toutefois les barques peuvent y trouver d'assez bons ancrages.

L'intérieur de l'île est rempli de montagnes hautes et escarpées, revêtues d'épaisses forêts, dont les intervalles sont occupés par d'impénétrables jonchaies. Les domaines du roi de Candy sont entourés de semblables barrières, que la nature semble avoir destinées à le garantir de ces étrangers, dont l'habileté supérieure et la puissance l'ont dépouillé des plaines situées au bord de la mer. La chaîne des montagnes les plus élevées, divise l'île presque en deux parties, qu'elle sépare si complètement que le climat et les saisons ne sont plus les mêmes. L'effet des moussons qui se font sentir périodiquement de l'un ou de l'autre côté, s'arrête à ces montagnes, de sorte que non-seulement la côte opposée, mais tout l'intérieur de l'île, souffre peu des tempêtes qu'elles amènent.

Les moussons, à Ceylan, correspondent pour ainsi dire entièrement à celles des côtes de Coromandel et de Malabar; mais elles commencent bien plutôt sur la côte occidentale que sur la côte orientale de l'île. Du

Digitized by Google

côté de l'ouest, où est située la ville de Colombo, les mois de mai, de juin et de juillet sont ceux où tombent les pluies périodiques, et c'est à cette saison qu'elles règnent sur la côte de Malabar. Cette mousson est ordinairement très-violente, et est accompagnée d'épouvantables orages pendant lesquels la foudre éclate continuellement et le ciel verse des torrens de pluie. La partie septentrionale de Ceylan en ressent peu les effets; et alors le tems y est généralement sec. Dans les mois d'octobre et de novembre, quand la mousson contraire tourmente la côte de Coromandel, c'est cette même partie qui l'éprouve, et l'on s'en doute à peine dans le sud de l'île.

Ces moussons passent légèrement sur l'intérieur du pays, et rarement y ont-elles des suites fâcheuses. Mais il n'est pas de même exempt des orages affreux qui font de si terribles ravages dans les contrées situées entre les tropiques. Les mois de mars et d'avril sont ceux où règnent les pluies périodiques qui tombent alors par sceaux; et les éclairs et le tonnerre y sont tels qu'on ne pourrait s'en former une idée en Europe.

La proximité à laquelle l'île de Ceylan se

Digitized by Google

trouve de l'équateur, est cause que les jours et les nuits y sont nécessairement à-peu-près égaux, la différence n'étant jamais de plus de quinze minutes. Les moussons y règlent bien plus les saisons que ne le fait le cours du soleil ; car quoique l'île soit au nord de la ligne, le tems le moins chaud est celui du solstice d'été, pendant lequel règne la mousson de l'ouest. Le printems commence en octobre, et l'été dure depuis le premier de janvier jusqu'à la fin de mars. La chaleur pendant le jour, est pour ainsi dire la même durant toute l'année. Cependant la saison des pluies rend les nuits plus froides, à cause de l'humidité de la terre et de la continuité des vents pendant les moussons. Au total, le climat de Ceylan est beaucoup plus tempéré que celui de la presqu'île de l'Inde, et je n'ai pas éprouvé que la chaleur y fût aussi étouffante qu'en plusieurs parties de la côte de Coromandel, quoique celles-ci se trouvent sous une latitude plus septentrionale. Cette île doit un tel avantage aux brises de mer, par lesquelles elle est constamment rafraîchie. D'ailleurs elle n'est pas exposée à ces vents de terre suffoquans, qui sont si

Digitized by Google

insupportables sur le continent. Ainsi, quoique le soleil darde verticalement ses rayons sur cette île, les maisons et l'ombre y procurent toujours quelque fraîcheur.

Cette température ne s'étend pas toutefois plus loin que la côte, où les brises de mer peuvent parcourir un espace suffisant. Dans l'intérieur du pays, l'épaisseur des bois et les collines qui s'entassent les unes sur les autres, rendent la chaleur de plusieurs degrés plus forte; et en plusieurs parties elle est étouffante et le climat très-mal-sain. Néanmoins on pourrait diminuer de beaucoup cet inconvénient en abattant des forêts, et en faisant des coupes de joncs. Depuis que l'île est en notre pouvoir, l'épreuve en a été faite par le colonel Champagné, sur un terrain situé dans le voisinage de Trinquemale, et qui de la sorte est devenu moins nuisible aux européens.

Les ports principaux de l'île de Ceylan, pour de grands vaisseaux, sont ceux de Trinquemale et de Pointe-de-Galle. Les navires peuvent aussi, en certaines saisons, jeter l'ancre et mouiller sûrement dans la rade de Colombo. Le reste de la circonférence de l'île, offre également de moindres

Digitized by Google

ports où de petits vaisseaux peuvent trouver un abri. Ce sont, au sud-est, ceux de Batacolo, de Matoura, de Barbaryn et de Caltoura; et au nord et à l'ouest, ceux de Nigumbo, de Chilou, de Calpentyn, de Manaar et de Pointe-Pédro. Des rivières plus ou moins considérables, ont leur embouchure dans chacun de ces ports. Comme elles ont la plupart beaucoup de profondeur et de largeur, et qu'elles peuvent porter de petits vaisseaux marchands, elles sont d'une grande utilité pour les habitans voisins des côtes, à qui elles procurent un moyen facile et peu coûteux de conduire les productions du pays aux lieux où les vaisseaux européens les attendent.

Mais quoique le cours de ces rivières soit extrêmement tranquille lorsqu'elles se jettent dans la mer, il est rare qu'on puisse les remonter un peu loin. A leur passage entre les montagnes, qui se pressent les unes contre les autres dans le royaume de Candy, le cours en est rapide et le lit hérissé de rochers; et elles se précipitent avec une telle impétuosité, qu'elles renverseraient le canot le plus léger. C'est là une des causes principales du peu de communication qui subsiste entre

Digitized by Google

les habitans des parties les plus élevées de l'île et ceux qui vivent sous l'empire des européens, sur les côtes, la voie de terre étant d'ailleurs aussi pénible que l'autre, et les indigènes ne s'étant jamais inquiétés de surmonter ces obstacles.

Les deux rivières les plus considérables sont la Malivagonga et la Mouliwaddy. La source de la première est placée entre les collines situées au sud-est de la ville de Candy, que cette rivière entoure pour ainsi dire de toutes parts. Après un cours extrêmement sinueux entre les montagnes, elle se jette dans la mer à Trinquemale. Elle est si profonde qu'on ne peut la passer au gué qu'à peu de distance de sa source; mais les rochers, qui en couvrent totalement le lit, empêchent qu'elle ne soit navigable. La Malivagonga sort du pied d'une montagne fort haute, que les européens connaissent sous le nom de pic d'Adam, et qui est située à la distance d'environ soixante milles au nord-ouest de Colombo. Cette rivière porte ses eaux dans la mer, par plusieurs canaux, dont le plus considérable, appelée rivière de Moutoual, termine son cours à-peu-près à trois milles de distance du fort de

Digitized by Google

Colombo, après avoir presqu'entièrement entouré une grande plaine, dont il forme une très-belle peninsule. Ce canal traverse l'espace de plusieurs milles, un pays extrêmement pittoresque et vraiment enchanteur. En accompagnant une escorte, qui se rendait de Colombo à Sittivacca dans l'intérieur de l'île, c'est-à-dire l'espace de trente-cinq milles, j'eus l'occasion de reconnaître l'utilité de la Moutoual; car tandis que nous en côtoyons les bords délicieux, des barques transportaient avec la plus grande facilité, nos vivres et nos munitions.

Outre les nombreuses rivières par lesquelles est arrosée l'île de Ceylan, on y trouve un grand nombre de lacs qui communiquent les uns aux autres, principalement dans les environs de Colombo et de Nigumbo, par des canaux, dont plusieurs ont beaucoup de longueur, et sont d'une très-grande utilité pour le transport de leurs marchandises à ceux qui en habitent les bords. C'est aussi par ce moyen que les villes situées près de la mer, sont abondamment approvisionnées de poisson d'eau douce.

Les communications intérieures de l'île par terre sont en mauvais état. Le long des

Digitized by Google

côtes de la mer, à la vérité, il y a des chemins tracés et des maisons où peuvent s'arrêter les voyageurs ; mais en plusieurs endroits, ces routes sont raboteuses et roides ; et le grand nombre de sangliers, de Buffles et d'éléphans qui les infestent, les rendent extrêmement dangereuses. On rencontre ces animaux, particulièrement depuis Chilou jusqu'à Manaar, sur la côte occidentale de l'île, et depuis Matour a jusqu'à Batacolo, sur celle de l'est. Quelquefois ils y occasionnent des accidens.

Depuis que Ceylan est au pouvoir des anglais, les routes se sont bien améliorées. Avant d'adopter aucune mesure à ce sujet, le gouverneur, M. North, les a fait examiner toutes, et a en même tems ordonné qu'on fixât la distance qu'il y a d'un lieu à l'autre, sur toute la circonférence de l'île. Le colonel Champagne m'a fait présent d'un tableau sur lequel tout le résultat de ce travail est tracé, et m'a obligeamment permis d'en joindre une copie à cet ouvrage.

Les améliorations faites par les hollandais dans les communications, furent plutôt dirigées par la jalousie que par une politique généreuse, leur dessein étant d'empêcher les

Digitized by Google

indigènes d'avoir des rapports avec les étrangers, ce que les colons redoutent le plus à Ceylan. Ils construisirent à grands frais des forts et établirent des postes à différentes distances les uns des autres, sur toutes les côtes de la mer ; mais tandis qu'ils sacrifiaient des sommes considérables et qu'ils apportaient tous leurs soins à ces travaux, ils négligeaient les moyens de retirer de l'île tous les avantages qu'elle pouvait leur offrir, ou de la mettre à l'abri des tentatives de toute puissance rivale.

Le sol de l'île de Ceylan est en général sablonneux, mais mêlé d'une petite quantité d'argile. Néanmoins dans les parties sud-ouest, et principalement aux environs de Colombo, il se trouve beaucoup de terres, d'une nature marécageuse, qui sont extrêmement productives. Ces terres sont principalement consacrées à des plantations de cannelliers. Le reste de l'île, dans l'état où en est actuellement la culture, ne donne pas une quantité de riz suffisante pour la consommation des habitans ; et il faut en faire venir annuellement du Bengale et d'autres parties du continent. Néanmoins je suis convaincu que cette disette est l'effet d'une

Digitized by Google

administration vicieuse, et qu'avec de l'attention, il ne serait plus nécessaire d'avoir recours à l'importation.

L'île de Ceylan était autrefois divisée entre un certain nombre de petits royaumes séparés les uns des autres par des montagnes et des rivières. Dans la suite des tems, le roi de Candy établit sa domination sur tout le pays, qu'il divisa en quelques grandes provinces; et c'est de là que proviennent les titres nombreux qu'il prend. Ces provinces étaient celles de Candy, de Coitou, de Matoura, de Dambadar et de Sittivacca, qui renfermaient les riches cantons de la côte de l'ouest. La province de Candy, située au centre de l'île, est la principale; et le monarque y fait sa résidence. Quoique toutes les autres provinces aient été plus ou moins entamées, aucune partie de celle-ci n'a jamais été long-tems soumise à un joug étranger. Les unes et les autres furent divisées en districts, qui dans ce pays sont connus sous le nom de *Corles* et peuvent être comparés aux comtés d'Angleterre. Ces subdivisions existent toujours dans les cantons arrachés aux indigènes par les hollandais; et le gouvernement de chacune est confié aux offi-

Digitized by Google

ciers civils et militaires des postes voisins.

Les grandes divisions de l'île se réduisent maintenant à deux. L'une comprend tout le territoire qui a passé sous la domination des européens, et l'autre ce qui reste aux indigènes. Sur la carte jointe à cet ouvrage, les limites de ces deux divisions sont indiquées d'une manière distincte ; et l'on verra que semblable à un anneau, la première enferme complètement les états du roi de Candy. La richesse des environs de Colombo, la grandeur et la population de cette ville, l'ont toujours fait considérer comme la capitale des possessions des européens dans l'île, quoiqu'indubitablement, elle soit de moindre importance que Trinquemale, pour le commerce extérieur.

Les domaines britanniques à Ceylan, formant donc pour ainsi dire un cercle autour de la côte, ma description suivra la même direction. En conséquence, je prendrai mon point de départ, du lieu où j'abordai pour la première fois. Je ferai faire au lecteur le tour de l'île, et je m'efforcerai de lui communiquer les impressions que j'ai ressenties dans les lieux divers que je visitai.

Ce fut à Trinquemale que je pris terre.

Digitized by Google

J'ai déjà fait connaître le puissant motif qui excitait le gouvernement britannique à tenter de se rendre maître de ce port. En conséquence, le général Stewart y fut, en 1795, envoyé de Madras. Les forces qu'il commandait, consistaient dans le 72^e^. régiment, dans les compagnies de flanqueurs du 71^e^. et du 73^e^., et en deux bataillons de cipayes, accompagné d'un détachement d'artilleurs et de pioniers. Les vaisseaux qui portaient ces troupes jetèrent l'ancre au sud-ouest du fort; et malheureusement la frégate le Diomède s'y perdit en donnant sur un rocher à fleur d'eau. Le général jugea plus convenable d'opérer le débarquement à la distance d'environ deux milles de la place, qu'ensuite il assiègea dans les règles. Le climat, la nature du sol, et par-dessus tout la situation du fort, occasionnèrent beaucoup de fatigue et quelque perte à nos troupes. Plusieurs officiers et soldats furent tués par le feu de l'ennemi. Des malais, qui étaient au service des hollandais, ayant fait une sortie, s'approchèrent de l'une des batteries, sans être aperçus, enclouèrent les canons, et tuèrent quelques-uns de nos canonniers, avant d'être repoussés dans le fort. Après un

Digitized by Google

siége de trois semaines, on fit une brèche et l'on disposa tout pour l'assaut. Le gouverneur hollandais crut alors plus convenable de mettre sa sûreté dans une capitulation que de la confier à ses troupes, quoiqu'elles fussent de beaucoup supérieures en nombre à celles qui les attaquaient.

La ville de Trinquemale est située au 8e. degré 30 minutes de latitude. Elle s'étend au nord-est, le long d'un bras de la baie, et est environnée d'un pays montagneux et boisé, dont le sol est inculte et presque stérile, et qui ne présente absolument que l'aspect d'un désert. Les forêts de cette contrée sont très-épaisses et peuplées d'une infinité d'animaux sauvages d'un grand nombre d'espèces, et particulièrement de sangliers, de buffles et d'éléphans. Ces derniers viennent souvent se désaltérer et se baigner dans les lacs des environs du fort; et on en a tué à moins d'un mille de la ville.

La situation de Trinquemale et les travaux de l'art en font une place très-forte. Cette ville occupe un espace de terre plus considérable que Colombo; mais elle ne renferme pas un si grand nombre de maisons, et celles que l'on y voit sont bien moins vastes

Digitized by Google

et d'une moins belle apparence que les maisons de la plupart des villes situées sur la côte sud-ouest. Elle a environ trois milles de circonférence, mesurée intérieurement. Une colline, ou une haute pointe de terre, qui s'élève immédiatement au-dessus de la mer, et que couvre une grande quantité de joncs épais, entre lesquels les daims et d'autres animaux sauvages trouvent un asile, est comprise dans l'enceinte des murs. Cette éminence n'est que faiblement habitée, la plupart des maisons étant construites près de l'endroit où l'on débarque, lequel est situé dans la partie inférieure de la ville. Les terres les plus basses des environs du fort même, étaient encore couvertes d'arbres, il n'y a qu'un petit nombre d'années.

Le fort de Trinquemale est en état de soutenir un long siége. Il commande les principales baies, et particulièrement l'entrée du grand port, ou de la baie intérieure. Ce port a suffisamment de fond, et est assez spacieux pour recevoir un nombre infini de vaisseaux, de quelque dimension qu'ils soient; et comme il est presque de toute part enfermé par la terre, il offre un abri sûr en tout tems. Il est aussi protégé par

Digitized by Google

le fort Ostenbourg, lequel est bâti sur une falaise qui se projette dans la mer, et fut originairement construit par les portugais sur les ruines de quelques pagodes célèbres. On ne peut attaquer celui-ci par mer que l'on ne soit maître du fort de Trinquemale, et que l'on n'ait forcé l'entrée du port. Les rivages de la baie sont tellement à pic, et l'eau qui les baigne a tant de profondeur, que l'on pourrait, en quelque sorte, passer des rochers qui les composent, sur les vaisseaux mouillés auprès. A l'extrémité du roc sur lequel la forteresse est assise, s'élève une forte batterie, où est arboré le drapeau.

La nature et la position du port de Trinquemale font de l'île de Ceylan, une de nos plus précieuses acquisitions dans les Indes orientales. Aussitôt que les violentes moussons commencent, tout vaisseau qui en est surpris, est obligé de mettre immédiatement en mer, pour ne pas se perdre, ce qui, dans le cas contraire, lui arriverait infailliblement. A cette saison, il n'y a sur les différentes côtes de la péninsule de l'Inde, que les ports de Trinquemale et de Bombay, où les navires puissent trouver un

Digitized by Google

refuge assuré. Les incalculables avantages que présente le premier, s'augmentent encore par la proximité, dont il est de nos établissemens de la baie du Bengale; car un vaisseau peut arriver de Madras à Trinquemale en deux jours. Ces considérations doivent particulièrement attirer l'attention du gouvernement; et il en résulte que la possession de cette place est plus importante pour nous que celle du reste de l'île. Il faudra cependant beaucoup d'encouragemens et d'améliorations pour rendre la ville de tout point égale à Colombo; car les environs sont trop stériles pour engager des planteurs à s'y établir, et le peu de productions naturelles que l'on y trouve, ne sont pas propres à y attirer les spéculateurs. On en regarde aussi le climat comme le plus chaud et le plus insalubre de l'île entière; et à l'instant de leur arrivée, les 72e. et 80e. régimens en souffrirent cruellement. Cet inconvénient est dû principalement aux bois et aux marais, qui s'approchent à très-peu de distance du fort, et que faute d'esprit public ou de politique, les hollandais n'ont jamais entrepris de faire disparaître. Depuis que la place est en notre pouvoir, on a

Digitized by Google

adopté un système qui doit rendre le climat plus sain. Ainsi que je l'ai déjà dit, le colonel Champagne, qui y était en garnison avec le 80e. régiment, débarrassa des joncs dont il était couvert, un vaste terrain situé dans le voisinage du fort; et ce même officier saigna, en outre, plusieurs marais. Les heureux effets de cette mesure se sont déjà fait sentir, et la garnison a très-peu souffert de la chaleur du climat. Il y a lieu d'espérer que l'on parviendra de même à faire disparaître les inconvéniens qui résultent de plusieurs autres causes, à Trinquemale, dont, par exemple, le commerce n'est rien; mais cette ville est dans une position si avantageuse, qu'elle peut devenir le plus riche entrepôt de l'Orient. Ce défaut que je viens d'indiquer, et le manque de culture des environs, ont une influence réciproque; et en détruisant celui-ci, on fera cesser en grande partie celui-là.

A mesure que l'on prolonge la côte située au nord-ouest de Trinquemale, l'œil ne découvre qu'un rivage escarpé et des forêts immenses, qui s'étendent dans l'intérieur du pays. Ainsi que toutes les autres parties de l'île, celle-ci semble d'abord totalement

Digitized by Google

dépourvue d'habitans. Toutefois, la réalité ne répond point à l'apparence ; car les naturels sont très-nombreux dans ce canton ; mais comme ils construisent leurs huttes dans les bois, et qu'ils fuient à l'approche des étrangers, on ne peut les voir qu'en pénétrant dans leurs retraites. La ville de Malativoe, située à mi-chemin entre Jafnapatam et Trinquemale, est, après celui-ci, le premier poste sur la même côte. Les hollandais y avaient une petite factorerie avec un fort et une maison pour le chef militaire. Un simple officier était chargé du commandement de cette place, et le détachement qu'on y tenait était fourni par la garnison de Trinquemale, pour laquelle on y formait des magasins de vivres. Ce détachement était composé de quelques cipayes ou de quelques malais, qui suffisaient pour tenir en respect les naturels du pays, et surveiller l'opération des approvisionnemens.

Malativoe servait principalement de point de communication, et ne fut pas jugé capable de faire quelque résistance. La situation de cette ville est des plus délicieuses et des plus pittoresques. Tout près du fort se trouve un petit village ; et une rivière qui se jette

Digitized by Google

en ce lieu dans la mer, y forme un port suffisant pour de petits vaisseaux marchands. La principale occupation des habitans est la pêche; et ce sont eux qui fournissent de poisson, le marché de Trinquemale. Le bétail et la volaille sont en grande abondance à Malativoe, et on les y vend au plus bas prix. On y trouve aussi une grande quantité de gibier, les bois adjacents étant très-peuplés de sangliers sauvages et de daims. La manière de se procurer ces animaux est aussi facile que peu coûteuse pour un européen. Les naturels du pays sont tellement à ses ordres, qu'il n'a qu'à leur fournir un peu de poudre et de plomb, et à les envoyer dans les bois, pour qu'ils lui apportent, sans le moindre salaire, autant de gibier qu'il peut en avoir besoin.

En avançant vers le nord, au sortir de Malativoe, on trouve l'extrémité septentrionale de Ceylan, laquelle forme une longue peninsule, qu'un bras de mer, ainsi que nous l'avons déjà dit, sépare presqu'entièrement du reste de l'île, qu'il coupe à-peu-près par le travers. Cette partie, connue sous le nom de district de Jafnapatam, est directement à l'opposite de Negapatam, ville

Digitized by Google

située sur la côte de Coromandel, et est la moins mal-saine de l'île. Elle doit cet avantage à la mer qui l'environne, pour ainsi dire de toutes parts, et rafraîchit à leur passage les vents chauds et violens qui viennent du continent. Ces vents de terre sont ce qui incommode le plus les européens. Au Bengale et dans plusieurs autres parties de l'Inde, soumises à notre pouvoir, ils font, pour ainsi dire, perdre la respiration; et je me rappelle encore les expédiens auxquels nous étions forcés d'avoir recours pour en diminuer l'effet. Le moyen que l'on emploie communément est de placer, dans des chassis, au-devant des fenêtres et des portes, des *Tatts*, ou des blindes de paille, entrelacées à jour. Des noirs, qui sont constamment occupés à cette opération, les tenant dans une humidité continuelle, l'air qui passe par les interstices est rafraîchi par l'eau, et de la sorte perd en grande partie sa pernicieuse chaleur. Le plus ou le moins de violence des vents de terre dans ce pays, dépend, il est vrai, de la nature des lieux qu'ils trouvent sur leur passage. Lorsqu'ils ont parcouru des marécages ou des champs de riz, ils sont très-rafraîchis, et leur effet est moins

Digitized by Google

sensible ensuite. J'en ai vu une forte preuve pendant que j'étais au poste de Trichinopoly. De l'un des côtés du fort, se trouve une immense plaine de sable, et de l'autre un vaste terrain marécageux et bas. Durant la saison où règnent les vents de terre, la chaleur est étouffante dans la partie qui regarde la plaine ; tandis que celle qui les reçoit après qu'ils ont passé sur les marais, est presqu'aussi rafraîchie que par une brise. La violence de ces vents, lorsqu'ils sont à leur plus haut degré de chaleur, est pour ainsi dire inconcevable : tout éclate sur leur passage ; les glaces et les fenêtres sont souvent mises en pièces ; et cet inconvénient est cause qu'on les remplace généralement par des blindes de Venise. A moins qu'on ne prenne des précautions, les verres dont on se sert à table, se fendent et se brisent entre les doigts des convives.

La violence de ce fléau étant diminuée par la mer, avant qu'il atteigne Jafnapatam, les vents qui tourmentent le continent ne font plus guère qu'agiter l'air et le rafraîchir, lorsqu'ils sont parvenus à ce district, dont les plaines verdoyantes démontrent, d'une manière incontestable, combien le

Digitized by Google

climat en est tempéré. Les végétaux, les fruits, le gibier, la volaille, y abondent partout. Il semble que l'atmosphère n'y soit pas absolument la même que dans les autres parties de l'île ; car ce n'a jamais été que dans le territoire situé entre Pointe-Pedro et Jafna, que l'on a pu élever, avec succès, des moutons. Les articles d'exportation de ce district ne sont pas d'une valeur considérable, quoiqu'il fournisse un peu de cannelle et du poivre, d'une qualité inférieure, il est vrai, aux productions de même espèce dans la partie sud-ouest de l'île.

Le fort et la ville de Jafna, capitale du district, sont à la distance de quelques milles de la mer ; mais ils y communiquent par des barques au moyen d'une rivière navigable, dont l'embouchure se trouve près de la Pointe-Pedro. Il y a également près de cette Pointe une forteresse et un port où les troupes, que le général Stewart envoya de Trinquemale pour la réduction de Jafna, débarquèrent et firent rencontre du cinquante-deuxième régiment, qui, pour la même opération, était venu de Négapatam, ville située sur la côte opposée. Le passage de cette dernière ville à Pointe-Pedro se fait

Digitized by Google

ordinairement dans des barques, et en quelques heures.

Le fort de Jafna fut rendu par les hollandais à nos troupes, à leur première apparition. Ce fort est petit, mais extrêmement propre et bien bâti. Le Pettah, ou la ville Noire, construite hors des murs, est plus considérable et plus peuplé que celui de Trinquemale. Depuis que les anglais ont pris possession de Colombo, plusieurs familles hollandaises ont quitté cette ville et ont fixé leur résidence dans les environs de Jafna, où l'on trouve plus facilement et à meilleur marché, que dans les autres parties de l'île, tout ce qui est nécessaire à la vie.

Les habitans de Jafna consistent en un mélange d'individus de différentes nations. Ceux d'origine mauresque forment le plus grand nombre et sont divisés en plusieurs tribus, connues sous les noms de Lubbahs, de Mopleys, de Chittys et de Choliars. On les reconnaît à un petit bonnet noir qu'ils portent sur leur tête rasée de près. Les malabars qui resident à Jafna, diffèrent un peu à l'extérieur de ceux qui demeurent sur le continent de l'Inde. Les habitans, d'origine étrangère, surpassent de beaucoup en nom-

Digitized by Google

bre les chingulais du district de Jafna. Les hollandais, il y a plusieurs années, excitèrent par des encouragemens un grand nombre de maures à passer de la côte de Coromandel à Ceylan, et à établir dans cette île différentes manufactures d'étoffes grossières, de toiles communes, de challes, de mouchoirs, de bas, etc. Le tout est fabriqué avec du coton de l'île même; et le district de Jafna est encore la seule partie de Ceylan où il y ait des fabriques de cette sorte. Il faut cependant excepter les environs de Colombo, où il s'en trouve quelques-unes.

Il y a aussi à Jafna un certain nombre d'artistes et d'artisans, tels que des orfévres, des jouailliers, des menuisiers et des ouvriers en meubles. Tous sont très-habiles, et particulièrement ceux que l'on désigne sous le nom de portugais, à Ceylan. Les ouvrages de ces derniers l'emportent infiniment sur ceux des autres, par la beauté du travail.

A peu de distance au nord-ouest, gissent plusieurs petites îles, dépendantes du district de Jafna, et que, du nom de quelques-unes des villes principales de leur patrie, les hollandais ont appelées, Delft, Harlem,

Digitized by Google

Leyde et Amsterdam. Ils y élevaient des chevaux et du bétail ; car on y trouve de bien meilleurs pâturages qu'en aucune partie de l'île de Ceylan. Les anglais suivent le même système. Des officiers sont chargés de surveiller l'éducation des chevaux ; et lorsque ceux-ci ont acquis un degré de force convenable, on les vend au profit du gouvernement. Il serait injuste de ne point faire mention de plusieurs améliorations opérées par les soins de M. Barbet, colonel du 73e. régiment, dans chaque partie de ce district, dont il a été nommé collecteur et commandant, depuis que nous avons pris possession de Ceylan. Cet officier, par sa conduite, s'est également acquis l'estime de ses compatriotes et des naturels de l'île.

Les forêts qui, vers l'intérieur, séparent des domaines du roi de Candy, les districts que nous venons de décrire, sont habitées par une race extraordinaire de sauvages, que l'on suppose les véritables aborigènes de l'île, et qui sont connus sous le nom de bedahs ou de vaddahs [1]. Comme ils ne

[1] Les indiens de la côte de Coromandel font peu de différence entre le *d* et le *r*. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

sortent jamais de leurs sombres retraites, et qu'ils se dérobent soigneusement aux regards des étrangers; on ne les connaît qu'imparfaitement; et un grand nombre de hollandais qui, après une résidence de plusieurs années à Ceylan, n'en avaient vu aucun, ne croyaient pas plus à l'existence de ces sauvages que nous ne croyons actuellement aux sorciers en Europe. Les contes exagérés et invraisemblables que l'on en faisait, étaient suffisans, il est vrai, pour persuader à ceux qui n'en avaient point rencontré, que le tout n'était qu'une fable. Cependant, il est plusieurs circonstances relatives à ces indigènes, si bien prouvées, qu'il n'est plus possible d'en douter. J'en donnerai le détail, lorsque je traiterai des divers habitans de l'île de Ceylan.

Au sud-ouest de Jafnapatam, la route est extrêmement désagréable et fatigante. Comme elle pénètre à travers d'épaisses forêts, et qu'elle passe sur des sables profonds, le chemin est souvent très-étroit; et elle est infestée de sangliers, d'éléphans et de buffles. Ces inconvéniens rendent un voyage très-pénible par une telle route; et, au lieu de la prendre, on

Digitized by Google

préfère, si la saison le permet, de côtoyer le rivage dans ces grands bateaux de passage appelés *donies*. La mer étroite qui se trouve entre cette partie de l'île et le continent, se nomme le golfe de Manaar, du nom d'une petite île située à la hauteur de la côte de Ceylan, et à la distance d'environ soixante milles au sud-ouest de Jafnapatam.

L'île de Manaar est séparée de l'île de Ceylan par un bras de mer d'environ deux milles de largeur, qui, à la basse marée est presque à sec, à l'exception d'un petit chenal, large de trente ou quarante verges au plus, lequel se trouve dans le milieu du bras, qu'ordinairement on appelle détroit de Manaar. Le passage de cette île à Ramiseram, sur la côte de Coromandel, n'est que de douze à quatorze lieues. Mais les avantages qui résulteraient de cette faible distance, sont détruits par l'effet du grand nombre de bancs de sable et de bas-fonds qui obstruent le détroit, et dont quelques-uns sont entièrement à sec pendant les moussons. Il s'en trouve particulièrement une file, qui s'étend presqu'en ligne directe, depuis Manaar jusqu'à Ramiseram, et qu'on appelle le *Pont d'Adam*.

Digitized by Google

Le nom et la position de ces bancs se rattachent à une foule de traditions singulières que conservent les naturels de l'île. Il est reçu parmi eux que Ceylan fut, ou le paradis terrestre qu'habitait le père des humains, ou le premier endroit qu'il toucha après avoir été chassé de ce lieu de délices. Le Pont d'Adam est, selon les chingulais, le chemin par lequel Adam se rendit sur le continent; et quelques-uns imaginent que, comme la mer Rouge, le golfe de Manaar se referma pour empêcher son retour. Cependant, c'est une opinion généralement adoptée, qu'à une époque très-reculée, l'île de Ceylan fit partie de la péninsule de l'Inde, et qu'elle en fut séparée par quelque grande convulsion de la nature. Cette tradition, quoique rien ne la soutienne, n'est pas absolument improbable. Lorsque l'on réfléchit au peu de largeur de l'espace intermédiaire et au grand nombre de bas-fonds dont il est rempli, on ne peut nier qu'un violent tremblement de terre, ou, ce qui est plus vraisemblable, quelque irruption extraordinaire de l'Océan, n'ait pu placer Ceylan à la distance où cette île se trouve du continent.

Digitized by Google

Quoiqu'il ait trop peu de fond pour recevoir des vaisseaux d'un port considérable, le golfe de Manaar n'est pas sans quelque utilité pour les opérations du commerce. Des sloops, des donies [1] et de petits navires de formes diverses, traversent ce passage pour porter directement de Madras et d'autres points de la côte de Coromandel, à Colombo, des marchandises; ce qui les dispense de faire un long circuit et d'arrondir l'île par Trinquemale et pointe de Galle. On nomme cette route le *passage intérieur* ou le *passage de Paulk*, du nom d'un hollandais qui la fit le premier. Il est vrai que le Pont d'Adam offre souvent un insurmontable obstacle, et que les navires sont fréquemment obligés de s'alléger à Manaar, afin de pouvoir passer en sûreté. On tient ordinairement sur la côte de cette île de grandes barques pour y recevoir les cargaisons et les transporter ensuite à Colombo. Ainsi les inconvéniens qu'y éprouve le commerce, sont les mêmes que ceux qui interdisent aux vaisseaux d'une considérable di-

[1] Ce sont de grandes barques de transport. *Voyez* ci-dessous.

Digitized by Google

mension, l'abord de plusieurs grandes villes, où les marchandises ne peuvent être transportées que par des allèges et par de petits vaisseaux marchands. Malgré ces obstacles, les hollandais avaient trouvé le moyen de maintenir entre la côte occidentale de Ceylan et leurs factoreries de Tutucoran, de Vipar, de Manapar, de Ponicail et de Kilkarre, un commerce continuel par ce passage. Des étoffes grossières et des toiles communes (*caliços*) étaient les articles principaux qu'ils recevaient par là; et en retour, ils envoyaient de l'arec, des noix de coco, du bétel, des fruits, de l'arrack et du coya, ou des cordages faits avec les fibres du cocotier. Toutes les places que je viens de nommer, sont maintenant au pouvoir des anglais, qui pourront, sans doute, accroître infiniment ce commerce.

Le peu de longueur du passage de Ramiseram à Manaar, est sur-tout d'un grand avantage pour les personnes qui ont des affaires pressantes, à cause de la promptitude avec laquelle on peut transmettre des avis de l'un à l'autre lieu. De petits navires en font continuellement la traversée, et les passagers sont transportés pour une bagatelle. Le gou-

Digitized by Google

vernement tient aussi des barques dans ce détroit, pour faire passer le *tapal*, c'est-à-dire le paquet des lettres, et faire venir celles du continent. Au moyen de plusieurs points de communication, les dernières arrivent avec une étonnante rapidité, sur-tout lorsque l'on considère qu'il n'y a point de routes pour la poste, et que les facteurs ont à traverser des sables et des halliers, à l'ardeur du soleil des régions situées entre les tropiques. La distance de Colombo à Madras est de plus de cinq cents lieues; et cependant les *tapals* sont portés en dix jours, de l'une à l'autre place, par les *peons*, classe d'hommes que l'on emploie à ce service. Ces piétons font ordinairement cinq milles par heure, lorsque le pays le permet; et à certains relais, ils sont relevés par d'autres. La route de Colombo à l'île de Manaar est de cent soixante milles; et le plus souvent ils la font en trois jours. Ils prennent une barque à cette île, et traversent le Pont d'Adam jusqu'à Ramiseram, puis suivent à pied la côte de Coromandel jusqu'à Madras. Lorsque le tems n'est pas assez orageux pour occasionner aucun retard pendant la traversée, un exprès fait ce voyage en huit jours.

Digitized by Google

A l'effet de commander le passage et la communication avec le continent par le Pont d'Adam, les hollandais ont construit un fort sur l'île de Manaar. Ils avaient principalement en vue d'empêcher les sujets du roi de Candy, d'exporter aucune des productions de l'île, et notamment des épices, et d'intercepter toute communication entre ce monarque et les princes de l'Inde, avec lesquels il eût pu former des alliances contraires aux intérêts des gardiens de ses côtes. Un autre de leurs principaux motifs fut de protéger la pêche des perles et les bancs où s'attachent les huîtres perlières. Le gouvernement tire en outre un considérable revenu du fort de Manaar, parce qu'on y lève des droits sur les toiles et les mousselines communes, sur les cotons et sur les autres articles, que les maures, les malabars et d'autres habitans du continent, portent en quantité à Colombo, par cette voie.

D'après ce que je viens de dire, on peut juger que ce fort est assez important pour qu'on y entretienne constamment une garnison; et la dépense des troupes est amplement compensée par les avantages qu'on retire de leur service. En général, cette gar-

Digitized by Google

rison consiste en une compagnie de malais ou de cipayes, sous le commandement d'un européen. Autrefois on n'en chargeait qu'un simple officier; mais le gouverneur, M. North, a jugé convenable de placer à celui-ci et à tous les autres postes, un officier d'état major. Ce qui donne le plus de peine à la garnison, est la levée des taxes, que souvent on ne peut opérer sans avoir recours à la force, à laquelle même on a quelquefois ouvertement résisté. Au mois de juin de l'année 1800, une troupe de chingulais desquels on exigeait le paiement des droits, s'assemblèrent tumultueusement devant le fort, et parurent déterminés à ne point les payer. Deux compagnies du dix-neuvième régiment furent immédiatement envoyées au secours du major Ford, commandant de la place, qui cependant avait trouvé le moyen de disperser les mutins avant l'arrivée de ce renfort. Ce furent ces mêmes compagnies qui, les premières, se rendirent de Manaar à Trinquemale par terre. Elles passèrent, comme au gué, le canal étroit qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, sépare les deux îles; et continuant à marcher, elles arrivèrent au lieu de leur destination.

Digitized by Google

Quoique le tems fût très-contraire, elles souffrirent peu de la fatigue.

Ces soulèvemens parmi les indigènes, quoiqu'en général réprimés avec facilité, sont plus fréquens qu'on ne pourrait le croire, d'après le mauvais succès qui les suit toujours. A Nigumbo et à Matoura, il y en eut de semblables, et pour la même cause qu'à Manaar; et ceux-ci s'appaisèrent très-promptement aussi, à l'arrivée d'un détachement du dix-neuvième régiment. Le capitaine Vincent, officier de ce même corps, et qui commandait à Nigumbo, se rendant de Colombo à ce fort, accompagné d'un petit détachement de malais, fut attaqué par un parti nombreux de chingulais, appartenant à nos établissemens; mais il sut, jusqu'à l'arrivée d'un corps d'européens envoyé à son secours, conserver avec beaucoup d'habileté le poste qu'il avait pris. Les fortes exactions des hollandais et le peu d'égards qu'ils avaient pour les coutumes ou les préjugés des naturels du pays, ont, à ce qu'il semble, fait naître ces dispositions à la révolte; mais il faut espérer qu'un traitement contraire, et que la douceur, jointe à la stricte exécution des lois, feront bientôt cesser toutes ces commotions.

Digitized by Google

En suivant la côte de Ceylan depuis Manaar, on trouve un pays sablonneux, sauvage et stérile, qui n'offre pas la moindre ressource au voyageur. Les forêts sont si infestées de bêtes féroces, qu'il est très-dangereux de suivre la route dans cette partie de l'île, sans une convenable escorte. A la distance d'environ six milles de la côte, est situé le village d'Arippo, où pendant le tems de la pêche des perles, résident les officiers civils et militaires, qui en ont la surveillance. Ils y ont construit pour leur servir de demeure une chauderie [1], ou des barraques de pierre, dans lesquelles on reçoit aussi les voyageurs que le hasard amène. Pendant la pêche, un détachement tiré des garnisons de Manaar et de Colombo, et presque toujours composé de cipayes, réside dans ce village, pour y protéger les marchands de perles, et prévenir les tumultes et les déprédations. Il sert aussi à faire exécuter les ordres de celui que le gouvernement a chargé de l'inspection générale

1 *Choultry*. On donne aussi le nom de chauderies à des espèces de reposoirs qu'on élève dans les pagodes ou les temples. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

de ce qui est relatif à cette pêche. On donne à ce détachement un drapeau et une pièce de campagne, pour faire des signaux aux barques et annoncer leur départ et leur retour.

Le village d'Arippo est la seule place des environs où l'on puisse se procurer de bonne eau. Non-seulement l'eau est mauvaise sur cette partie de la côte, mais elle y est aussi très-rare; et souvent on ne peut y en avoir qu'avec beaucoup de peine. Lorsque l'on a trouvé quelque bonne source, les européens ont soin de puiser d'abord toute l'eau dont ils ont besoin; et fréquemment il est très difficile aux naturels du pays d'en obtenir un peu.

Arippo possède une petite chapelle pour les catholiques romains, qui se réunissent dans ce village pendant la pêche des perles, et sont principalement des parawas et des malabars. Ils assistent en grand nombre à l'office, les dimanches et les jours de fête; et ils ne manquent pas d'offrir dévotement leurs vœux et leurs offrandes, avant de commencer à plonger.

Dans les environs du même village, les forêts sont remplies de daims et de sangliers;

Digitized by Google

et durant la saison de la pêche, les paysans chingulais en amènent un grand nombre aux officiers de ce poste.

Six milles plus loin, et à la distance d'environ douze milles de Manaar, est située la baie de Condatchy, où se rassemblent toutes les barques destinées à la pêche des perles. Cette baie forme pour ainsi dire un demi-cercle. Le rivage qui l'entoure n'est qu'un terrain sablonneux, mais très-étendu; et un petit nombre de misérables huttes sont éparses le long de la côte, et à quelque distance d'une forêt. Tel est l'aspect que, presque toute l'année, offre la baie de Condatchy; mais durant la pêche des perles, la scène change totalement. Une multitude de petits navires se réunissent alors dans cette baie; et le rivage est garni d'une foule de gens accourus de presque toutes les parties de l'Inde. La différence de leurs traits caractéristiques et de leurs vêtemens, leur langage, leurs usages, tout forme un très-agréable tableau. Mais un objet de pur agrément ne mériterait pas seul une description détaillée. J'espère du moins que les particularités suivantes que j'ai recueillies avec beaucoup de soin, se trouveront liées à des objets d'utilité publique.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Pêche de perles. — Coutumes des individus de diverses nations de l'Inde, qui fréquentent cette pêche.

L'île de Ceylan n'offre peut-être pas un spectacle plus frappant pour un européen, que celui de la baie de Condatchy, durant la pêche des perles. Cet aride désert présente alors une scène d'une telle variété, que je n'en ai jamais vu aucune qui puisse lui être comparée sur ce point. Plusieurs milliers d'individus, qui diffèrent entr'eux par le teint, par le pays, par la caste et l'état, passent et repassent, et forment une foule continuelle, fortement occupée. Le grand nombre de petites tentes et de huttes élevées sur le rivage, et dont chacune a sa boutique; la multitude de barques qui dans l'après-midi reviennent de la pêche des perles, et dont plusieurs sont chargées de richesses; l'anxiété peinte sur la physionomie des propriétaires, tandis que les barques ap-

Digitized by Google

prochent de la côte; l'empressement avec lequel ils y courent dans l'espoir de trouver une riche cargaison ; le nombre prodigieux de jouailliers, de courtiers, de marchands de toutes couleurs et de toutes espèces, tant indigènes qu'étrangers, tous, de manière ou d'autre, occupés de perles, ceux-ci les séparant et les assortissant, ceux-là les pesant, plusieurs en examinant le nombre et la valeur, et d'autres les perforant; tous ces détails réunis font une vive impression sur l'esprit, et démontrent l'importance de l'opération qui occasionne un si grand mouvement.

La baie de Condatchy est le rendez-vous le plus central pour les barques employées à la pêche des perles. Les bancs sur lesquels se fait celle-ci, s'étendent l'espace de plusieurs milles, le long de la côte de Manaar, au sud et à la hauteur d'Arippo, de Condatchy et de Pomparipo. Le principal de tous est vis-à-vis de Condatchy, et se prolonge en mer, l'espace d'environ vingt milles. Le premier soin, avant de commencer la pêche, est de faire examiner les divers bancs, de reconnaître l'état des huîtres et de faire un rapport à ce sujet au gouver-

Digitized by Google

nement. Si l'on juge que la quantité en est suffisante et qu'elles sont parvenues au degré convenable de maturité, les bancs sur lesquels on permet la pêche, sont mis à l'enchère; et ordinairement c'est quelque noir qui s'en rend adjudicataire. Néanmoins ce n'est pas là toujours le mode qu'on adopte. Le gouvernement trouve quelquefois plus avantageux de faire pêcher pour son propre compte, et de vendre ensuite les perles aux marchands. Lorsqu'il a pris ce parti, il fait louer, de tous côtés, des barques dont le loyer varie infiniment, suivant les circonstances, mais qui ordinairement est de cinq cents à huit cents pagodes pour une seule. Cependant il n'y a rien de fixe sur ce point; et l'on fait un marché particulier, et le meilleur qu'on peut pour chaque barque. Les hollandais suivaient ordinairement le second système. On faisait la pêche au profit du gouvernement, qui vendait les perles en différentes parties de l'Inde, ou les envoyait en Europe. Dans ce cas, le gouverneur et le conseil de Ceylan réclamaient une certaine somme pour cent, sur la valeur des perles, ou si l'on disposait du produit de la pêche au moyen d'une vente publique, ils

Digitized by Google

stipulaient une somme à leur profit, outre celle qu'on devait payer au gouvernement. Le prétexte sur lequel ils fondaient leurs prétentions, était l'embarras que leur causait le soin de faire examiner les bancs et d'estimer quelle en était la valeur.

Comme ni la saison, ni la commodité des personnes qui assistent à la pêche des perles, ne permettraient pas de dépouiller la totalité des bancs chaque année, on l'a divisée en trois ou quatre portions parfaitement distinctes, et qu'on met en vente alternativement. A ce moyen, les huîtres ont le tems nécessaire pour acquérir une convenable grosseur. Comme la portion que l'on a pêchée la première, s'est généralement garnie de nouveau, lorsqu'on vient d'enlever les huîtres de la dernière, la pêche se fait presque tous les ans, et de la sorte on peut la considérer comme produisant un revenu annuel. Les huîtres perlières atteignent en sept ans, dit-on, leur état de maturité le plus complet; et l'on m'a assuré que si on les laisse plus long-tems, la perle s'élargissant devient si incommode à l'animal, qu'il la vomit et la lance hors de sa coquille.

La pêche des perles commence dans le

Digitized by Google

mois de février, et se termine à-peu-près au commencement d'avril. Six semaines, ou deux mois au plus, forment l'espace de tems fixé aux marchands pour cette opération; mais plusieurs interruptions empêchent que le nombre des jours qui y sont consacrés, ne s'élèvent à plus de trente. Si la saison est tres-mauvaise, et qu'avant le terme prescrit, il y ait quelques jours orageux, l'adjudicataire obtient souvent quelques jours de plus, comme une grace. Le nombre et la différence des jours de fête qu'observent les plongeurs des nations et des sectes diverses qu'on emploie à la pêche, leur enlèvent aussi beaucoup de tems. La plupart des plongeurs sont des noirs, connus sous le nom de marawas, et qui habitent sur la côte opposée, sur celle de Tutucoryn. Quoique de la même caste que les malabars, ils sont catholiques romains et chaument les jours de dimanche, pour assister à l'office divin, dans la chapelle d'Arippo. Mais lorsqu'il arrive qu'un trop grand nombre de jours d'orage, ou de fêtes des indous et des mahométans, dont, sous aucun prétexte, ni les uns ni les autres ne négligent l'observation, ont inter-

Digitized by Google

rompu le cours régulier de la pêche, le fermier demande quelquefois que les marawas réparent le tems perdu et travaillent les dimanches. Il ne peut, il est vrai, les y contraindre qu'en vertu d'un ordre du principal officier civil, que le gouvernement à chargé de surveiller toute l'opération.

Les barques et les donies [1] employées à la pêche des perles, n'appartiennent point à Ceylan. On les y amène des différens ports du continent, et particulièrement de Tutucoryn, de Caracal et de Négapatam, sur la côte de Coromandel, ainsi que de Colang, petite ville située sur la côte de Malabar, entre le cap Comorin et Anjango. Les pêcheurs de Colang passent pour les meilleurs et n'ont de rivaux que les lubbahs, qui, pour se former à cet exercice, résident dans l'île de Manaar. Avant le commencement de la pêche, les barques se rendent toutes dans la baie de Condatchy, où elles sont comptées et louées.

Pendant que dure le tems de la pêche des perles, toutes les barques vont et reviennent ensemble. Pour signal du départ, on tire sur les dix heures du soir, un coup de canon

1 *Voyez* ci-dessus, p. 72 et 74.

Digitized by Google

à Arippo, et la flotte met à la voile avec la brise de mer. Elle atteint les bancs avant la pointe du jour, et au lever du soleil, on commence à plonger. L'opération continue sans aucune interruption, jusqu'à ce que la brise qui s'élève vers midi, avertisse les barques de retourner à la baie. Dès qu'on les a signalées, on fait partir un autre coup de canon, pour annoncer leur retour aux propriétaires, toujours plongés dans une vive inquiétude à cette heure. Lorsqu'elles ont abordé, la cargaison est immédiatement enlevée; car il faut que le déchargement soit achevé complètement avant la nuit. Quelque mauvais que soit le succès, les propriétaires ne laissent que rarement paraître leur mécontentement; et ils espèrent toujours être plus heureux le lendemain. Les bramines et les devins auxquels, malgré l'expérience, ils accordent toujours une entière confiance, savent trop bien quelle est la libéralité de ceux qui attendent les faveurs de la fortune, pour ne pas leur promettre l'accomplissement de tous leurs vœux.

Chaque barque porte vingt hommes et un *Tindal*, c'est-à-dire un patron, qui agit

Digitized by Google

comme pilote. Dix de ces hommes sont attachés à la rame, et aident les plongeurs à remonter. Ceux-ci forment le reste de l'équipage et descendent dans la mer, cinq à-la-fois. Lorsque les cinq premiers ont regagné le dessus de l'eau, les autres les remplacent; et en plongeant de la sorte alternativement, ils se donnent le tems de reprendre des forces pour recommencer.

Pour accélérer la descente des plongeurs, on emploie le moyen suivant. On apporte dans chaque barque cinq grosses pierres d'un granit rougeâtre, qui est commun dans le pays. Ces pierres, dont la forme est pyramidale, sont néanmoins arrondies haut et bas, et, dans la partie la plus mince, percées d'un trou suffisant pour laisser passer une corde. Afin d'avoir les pieds libres, quelques plongeurs se servent d'une pierre taillée en forme de demi-lune, qu'ils s'attachent sous le ventre, lorsqu'ils veulent entrer dans l'eau.

Accoutumés à cet exercice, dès leur plus tendre enfance, les plongeurs ne craignent nullement de s'enfoncer, de quatre à dix brasses, dans la mer, pour prendre les huîtres. Lorsque l'un d'eux est sur le point

Digitized by Google

de descendre, il saisit avec les doigts du pied droit, la corde attachée à l'une des pierres que je viens de décrire ; et de ceux du pied gauche, il prend un filet, qui a la forme d'un sac. Tous les indous ont l'adresse de se servir, pour travailler, des doigts des pieds comme des doigts des mains ; et telle est la force de l'habitude, qu'ils peuvent ramasser à terre, avec ceux-ci, l'objet le plus menu, aussi facilement qu'un européen le ferait avec ceux-là. Le plongeur s'étant préparé comme je l'ai dit, prend de la main droite une autre corde, et tenant ses narines bouchées avec la gauche, il descend dans l'eau, au fond de laquelle la pierre l'entraîne rapidement. Il passe ensuite à son cou la corde du filet qu'il fait retomber par-devant ; et, avec autant de promptitude que d'adresse, il ramasse un aussi grand nombre d'huîtres qu'il le peut, pendant l'espace de tems qu'il est capable de rester sous l'eau, c'est-à-dire, pour l'ordinaire, pendant à-peu-près deux minutes. Ensuite il reprend sa première position, et donne le signal en tirant la corde qu'il tient de la main gauche. Par ce moyen, on le remonte immédiatement, et on le reçoit dans la

Digitized by Google

barque. Quant à la pierre qu'il a laissée à fond, on la retire au moyen de la corde qui y tient.

Les efforts, que pendant cette opération font les plongeurs, sont si violens, que rentrés dans la barque, ils rendent l'eau, et quelquefois même le sang par la bouche, par les oreilles et par les narines; mais cela ne les empêche pas de redescendre lorsque leur tour revient. Souvent ils plongent de quarante à cinquante fois en un jour, et à chaque fois ils rapportent une centaine d'huîtres. Quelques-uns d'entr'eux se frottent le corps avec de l'huile, et se bouchent le nez et les oreilles pour empêcher l'eau d'y pénétrer; d'autres n'usent d'aucune précaution quelconque. Quoiqu'ordinairement ils ne demeurent pas plus de deux minutes au fond de la mer, cependant il y a des exemples de plongeurs qui y sont restés quatre et même cinq minutes, ce que j'ai vu faire à une jeune caffre, la dernière année que j'assistai à la pêche des perles. On ne connaît personne qui y ait passé un plus long espace de tems, qu'un plongeur qui vint d'Anjango, en 1797, et qui s'y tint six minutes.

Digitized by Google

Grace à la souplesse des membres des indiens, et à l'habitude qu'ils en ont contractée dès l'enfance, cet exercice, qu'un européen considère comme si pénible et si dangereux, leur est extrêmement familier. Ce qu'ils redoutent le plus, est de rencontrer un requin tandis qu'ils sont au fond de l'eau. Ce terrible animal est commun dans les mers qui baignent les côtes de l'Inde, et est l'objet d'une continuelle inquiétude pour ceux des habitans qui se hasardent dans la mer. Quelques plongeurs, cependant, sont assez adroits pour l'éviter, quoiqu'en demeurant un considérable espace de tems sous l'eau. Mais la terreur qu'il inspire à tous, les agite sans cesse, et la certitude de lui échapper est si faible que, guidés par la superstition, ils ont recours à des moyens surnaturels pour se garantir d'un si redoutable ennemi. Avant de commencer à plonger, ils ne manquent jamais de consulter un conjurateur ou un exorciste, et croient implicitement à ce qu'il leur prédit. Selon la caste et la secte à laquelle le plongeur appartient, on lui prescrit diverses cérémonies préparatoires, dans l'exacte observation desquelles il met une confiance que rien ne

Digitized by Google

peut détruire. Cette crédulité enfin est toujours la même, quoique l'évènement soit absolument contraire aux prédictions de l'imposteur. En conséquence, le gouvernement cède sagement à un préjugé qu'il ne peut détruire, et paie toujours quelques exorcistes pour accompagner les plongeurs et dissiper leurs craintes; et, quelle que soit l'adresse de ceux-ci, ils ne descendent jamais dans l'eau, que leur devin n'ait achevé certains rites superstitieux. Ils en suivent religieusement les avis qui, généralement, ont pour principal objet la conservation de la santé du plongeur, à qui, ordinairement, il est enjoint de ne point manger avant la pêche, et de prendre un bain froid dès qu'il en est de retour.

Dans la langue malabare, les exorcistes ou devins sont connus sous le nom de *Pillal-Karrás*, c'est-à-dire d'hommes qui aveuglent les requins. Depuis le matin, jusqu'au retour des barques, ils se tiennent sur la côte, marmotent continuellement des prières, se tordent le corps de plusieurs manières fort étranges, et font des cérémonies auxquelles eux-mêmes, ni les autres, ne comprennent rien. Pendant tout ce tems, il faut qu'ils

Digitized by Google

s'abstiennent de boire et de manger, sans quoi leurs oraisons n'auraient aucun effet. Cependant ils font quelquefois trève à cette abstinence, et prennent tant de *toddy*, (espèce de liqueur qu'on tire du palmier au moyen de la distillation) qu'il ne leur est plus possible de continuer à s'acquitter de leur ministère.

Souvent quelques-uns des exorcistes accompagnent à la pêche les plongeurs, qui sont charmés d'avoir leurs protecteurs avec eux. Mais, à mon avis, cette prétendue protection ne fait qu'occasionner plus d'accidens, parce que l'entière confiance des premiers, dans l'infaillibilité de ceux qui sont censé veiller sur leurs jours, est cause qu'ils s'exposent beaucoup trop, et ne prennent point toutes les précautions nécessaires. Qu'on ne s'imagine toutefois que les enchanteurs soient dupes de leur art; ou qu'en se déplaçant ainsi, ils n'aient en vue que la sûreté des plongeurs; leur principal objet est d'escamoter quelques perles de prix. En conséquence, le surveillant de la pêche, qui ne l'ignore pas, ne voit un tel voyage qu'avec mécontentement; mais il est contraint de ne point le laisser éclater, ou du

Digitized by Google

moins de cacher ses soupçons. Il ne doit pas non plus paraître douter du pouvoir des exorcistes sur les requins, sans quoi les plongeurs pourraient hésiter à descendre dans l'eau, et même refuser de pêcher. Aussi, ces devins font une excellente récolte à la pêche, où, quoiqu'ils soient payés par le gouvernement, ils reçoivent toutes sortes de présens des marchands noirs, et de ceux que la fortune a favorisés en cette occasion.

L'adresse des exorcistes à rétablir leur crédit, lorsqu'un fâcheux accident a fait voir la vanité de leurs prédictions, ne doit point être passé sous silence. Depuis que nous sommes en possession de Ceylan, un pêcheur ayant eu une jambe emportée, les camarades de celui-ci firent venir le principal devin, pour qu'il expliquât ce malheureux événement. Sa réponse montra combien il connaissait ceux auxquels il l'adressait. Il leur dit gravement qu'une vieille sorcière, qui lui portait envie, était arrivée de Colang sur la côte de Malabar, et avait fait une conjuration contraire, qui pendant quelque tems avait détruit l'effet de ses enchantemens. Il ajouta qu'il ne l'avait pas su assez tôt pour prévenir l'accident qui venait

Digitized by Google

d'avoir lieu, mais qu'il allait faire connaître sa supériorité sur son adversaire, qu'il enchanterait les requins, et qu'il leur fermerait la gueule, de manière qu'il n'arriverait plus aucun malheur le reste de la saison. Heureusement pour lui, l'effet répondit à la prédiction. Je laisse au lecteur à décider si l'on dut l'attribuer aux prières et à la science de l'exorciste; mais les plongeurs ne manquèrent pas de le faire, et redoublèrent d'estime et de vénération pour lui. Cependant on pouvait lui contester un tel succès; car il y a des années où il n'arrive aucun accident. L'apparition d'un seul requin suffit pour jeter l'effroi parmi les plongeurs. Aussitôt que l'un de ceux-ci aperçoit le monstre, il en donne avis à ses camarades, qui le communiquent aux autres barques. La terreur s'empare d'eux à tel point, que souvent ils retournent à la baie et ne veulent plus pêcher le reste de la journée. Quelquefois ce qui cause une si vive alarme, n'est qu'une pierre tranchante, sur laquelle un plongeur a mis le pied. Comme la pêche en souffre beaucoup, on prend tous les moyens de s'assurer de la vérité du fait; et s'il y a eu de la fraude, on en punit les auteurs. Un tel évé-

Digitized by Google

nement s'est renouvelé plus d'une fois dans le cours des deux ou trois dernières saisons.

Le salaire des plongeurs varie, selon l'accord qu'ils ont fait avec le propriétaire de la barque. On les paye soit en argent, soit en leur abandonnant une quantité d'huîtres proportionnée à celle qu'ils prennent; et ce dernier mode est le plus généralement adopté. Les arrangemens que l'on fait avec ceux qui louent les barques, sont à-peu près les mêmes. Ils reçoivent une certaine somme pour le loyer, ou bien ils en paient une au principal fermier des bancs, afin d'en obtenir la permission de pêcher à leur propre compte. Quelques-uns de ceux qui adoptent ce dernier moyen, n'ont qu'à s'en féliciter, et deviennent riches, tandis que plusieurs autres perdent considérablement par cette spéculation. On fait aussi des loteries, qui consistent à acheter un certain nombre d'huîtres sans qu'elles soient ouvertes, et à courir la chance d'y trouver ou de ne pas y trouver des perles. Les officiers européens et différentes personnes qui assistent à la pêche, soit à cause de leur service, soit par curiosité, sont passionnés pour cette sorte

de jeu, et font très-souvent de pareils achats.

Les propriétaires de barques et les marchands sont exposés à perdre un grand nombre de perles les plus belles, pendant que la flotte retourne vers la baie. Lorsqu'on les laisse quelque tems en repos, les huîtres s'ouvrent fréquemment d'elles-mêmes. Alors il est facile de découvrir une belle perle, et, au moyen d'un peu d'herbe, ou d'un petit morceau de bois, d'empêcher les coquilles de se rapprocher. Il ne faut plus ensuite que trouver l'occasion de commettre le vol, et elle peut se présenter facilement. Ceux que l'on emploie à fouiller dans le corps de l'animal, se permettent aussi beaucoup d'infidélités. Ils vont même jusqu'à avaler des perles; mais lorsque les marchands les soupçonnent de l'avoir fait, ils les renferment, leur administrent, à forte dose, l'émétique et des purgations, au moyen desquels on recouvre souvent les objets dérobés.

A la sortie de la barque, les huîtres sont emportées par ceux à qui elles appartiennent, et déposées dans des trous ou des puits, d'environ deux pieds de profondeur. On les place aussi quelquefois sur de petits espaces

Digitized by Google

carrés, entourés d'une palissade ; chaque marchand ayant sa division particulière. On étend une natte sur la terre pour empêcher les huîtres de la toucher, puis on les laisse pourrir. Après qu'elles ont passé par l'état de putréfaction et qu'elles se sont desséchées, on les ouvre, sans courir le risque d'endommager les perles, ce qui arriverait infailliblement si l'on voulait prendre celles-ci, lorsque les huîtres sont fraîches; car il faudrait beaucoup d'efforts pour y parvenir. Lorsque les coquilles sont séparées, on examine l'huître attentivement ; il est même d'usage de la faire bouillir, parce que la perle, quoiqu'ordinairement on la trouve dans la coquille, est assez souvent aussi renfermée dans le corps de l'animal.

La puanteur occasionnée par les huîtres, lorsqu'elles sont en état de putréfaction, est insupportable, et dure long-tems après la fin de la pêche. Elle s'étend à la distance de plusieurs milles aux environs de Condatchy, et rend toute cette contrée des plus désagréables et des plus mal-saines, jusqu'à ce que la mousson et les grands vents du sud-ouest aient purifié l'air. Néanmoins cette odeur nauséabonde ne suffit pas pour re-

Digitized by Google

pousser ceux qu'anime l'espoir du gain. Plusieurs mois après la saison de la pêche, on voit une foule d'individus parcourir, les yeux fixés à terre, les rivages et les emplacemens où l'on a fait pourrir les huîtres ; et de tems en tems quelques-uns d'entr'eux ont le bonheur de trouver une perle, qui les dédommage amplement de leurs peines. En 1797, un homme de la dernière classe, en découvrit une d'un grand prix, et la vendit une somme considérable à M. Andrews, collecteur à Couly.

Les perles que l'on pêche sur la côte de Ceylan, sont d'une eau plus blanche que celles du golfe d'Ormus sur la côte d'Arabie ; mais à d'autres égards, on ne les considère pas comme si pures, ni d'une si bonne qualité. D'ailleurs, quoique les perles blanches soient les plus estimées en Europe, les orientaux préfèrent celles qui ont un reflet de couleur d'or, ou jaunâtre. On pêche aussi des perles, à la hauteur de Tutucoryn, ville située sur la côte de Coromandel, presque à l'opposite de Condatchy ; mais elles sont bien inférieures à celles des deux espèces dont je viens de parler ; car elles ont une teinte bleue ou grisâtre.

Digitized by Google

Les ouvriers, de couleur noire, sont d'une adresse étonnante à perforer les perles et à les enfiler. Je fus singulièrement frappé, tant de leur habileté que de l'instrument dont ils se servent. C'est une machine de bois, d'environ six pouces de long, et de quatre de large, dont la forme est semblable à celle d'un cône obtus et renversé, et qui est portée par trois pieds, de douze pouces de longueur chacun. A la surface supérieure de cette machine, il y a des trous, destinés à recevoir les perles les plus grosses, les moindres étant battues avec un petit marteau de bois. Les instrumens à perforer sont des espèces de fuseaux, dont la grosseur est proportionnée à celle des perles, et qu'on fait tourner dans une tête de bois, au moyen d'un manche en demi-cercle, auquel chaque fuseau est attaché. La perle étant déposée dans le trou, l'ouvrier y ajuste la pointe du fuseau, et ensuite, presse de la main gauche sur la tête de bois de la machine, tandis que de la droite il fait tourner le manche. Pendant ce procédé, il mouille quelquefois la perle, en trempant le petit doigt de sa main droite dans une noix de coco pleine d'eau, placée près de lui, ce qu'il exécute

Digitized by Google

avec une telle adresse, qu'elle n'arrête pour ainsi dire point l'opération, et qu'il n'y a qu'une grande habitude qui puisse la donner.

On emploie aussi plusieurs autres instrumens, tant pour couper que pour perforer les perles. On se sert, pour les nettoyer, les arrondir et leur donner le poli que nous leur voyons, d'une poudre que fournissent les perles mêmes. Ces opérations diverses procurent de l'occupation à beaucoup de noirs, en différentes parties de l'île. Dans le Pettah, ou dans la ville noire de Colombo, particulièrement, on en voit journellement un grand nombre occupés de ce travail, bien digne d'attirer l'attention d'un européen, qui ne le connaît pas encore.

Tels sont relativement à la pêche des perles, les détails que j'ai été à même d'observer. Les bancs ayant été inconsidérément dépouillés par l'avarice des hollandais, cette pêche n'est plus si productive qu'elle l'était jadis. Cependant le revenu qu'en tire le gouvernement est considérable encore, et on peut l'augmenter au moyen d'une bonne administration. Après la cannelle, les perles

Digitized by Google

forment l'article de commerce le plus important de l'île de Ceylan ; et le grand concours d'étrangers qu'elles y attirent pendant la saison de la pêche, procure la facilité de se défaire des autres productions du pays. En s'y prenant bien, on pourrait même se servir de cette affluence, pour introduire en diverses parties de l'Inde, plusieurs espèces de marchandises sorties de nos manufactures.

Avant de quitter la baie de Condatchy, on trouvera peut-être quelqu'agrément à considérer les objets divers, qui frappent le plus un étranger durant la pêche des perles. Le spectacle que présentent les mœurs et les coutumes des indous, est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable ; et l'on peut dire que chaque caste y a ses représentans. L'adresse des uns, les rites religieux des autres, et l'aspect de tous, forment un ensemble propre à satisfaire pleinement la curiosité d'un européen. Ici l'on peut voir des jongleurs et des vagabonds de toutes sortes, exercer leur métier avec une habileté, une souplesse, qui semblent surnaturelles à celui qui habite ordinairement sous un climat froid ; là, on peut rencontrer des faquirs, des bramines, des prêtres de religions di-

Digitized by Google

verses, des pandarams et des dévots de chaque secte, se soumettant, soit pour extorquer des aumônes, soit pour remplir quelque vœu, aux plus rudes épreuves, avec un degré de courage, que, pour ainsi dire, je n'aurais pu concevoir ou croire, si je ne m'en étais convaincu par mes propres yeux. J'espère qu'on ne regardera pas comme une digression déplacée, le récit des particularités de ce genre, qui attirèrent le plus mon attention. Si elles ne sont point intimement liées à une description de Ceylan, elles contribuent du moins à l'amusement du voyageur, qui visite cette île.

Les actes les plus rigoureux de pénitence que remplissent les indous, sont ceux au moyen desquels ils s'efforcent de rentrer dans leur caste, lorsqu'ils en ont été chassés, soit pour avoir mangé des alimens défendus, soit pour avoir communiqué avec quelqu'un d'une autre religion, ou d'une classe proscrite, ce qu'ils supposent leur faire contracter une souillure. Dans ce dernier état, ils ne sont considérés qu'avec horreur par les personnes de leur propre secte, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec eux, ni même les toucher. Pour être purifiés, il

Digitized by Google

faut, ou qu'ils paient une somme considérable, ou qu'ils accomplissent des pénitences d'une incroyable rigueur. Je me bornerai à retracer quelques-unes des plus remarquables de celles que j'ai vu remplir. Par exemple, un indou fait vœu de tenir un bras en l'air, pendant un certain nombre d'années, sans jamais le laisser retomber, et il exécute si constamment ce vœu, que le bras ne peut plus reprendre sa position naturelle. Un autre tient une de ses mains fermée de telle sorte, que les ongles lui percent la chair d'outre en outre. Plusieurs ne se laissent ni couper les cheveux, ni raser, et nattent leur chevelure qui est ordinairement noire ou brune; et dans cet état, ils ne ressemblent pas mal aux mopses que nous avons en Europe. D'autres laissant tomber leurs cheveux en désordre sur leurs épaules, présentent une tête assez semblable à celle des épagneuls, qu'on voit en France. Quelques-uns font vœu de ne jamais se coucher; et pour s'en empêcher, ils se font enfermer le cou dans une sorte de table de fer, qui déborde considérablement le corps de toutes parts.

Une des pénitences les plus extraordinaires que j'aie vu accomplir, est celle qui

Digitized by Google

consiste à se faire suspendre en l'air pour sa caste. On fixe fortement en terre, mais de travers, un poteau très solide et très-haut, à l'extrémité supérieure duquel on place, de manière à la faire tourner sur un pivot, une poutre qu'on attache, comme les vergues aux mâts d'un vaisseau, au moyen de cordes, qui passent autour de ces deux morceaux de bois. Au bout de cette même poutre, il y a des poulies et des cordes pour enlever le patient. Lorsque tout est prêt, on amène celui-ci, précédé d'une grande foule de peuple qui s'amuse à danser. Les parens et les bramines, poussant de grands cris, lui font faire ensuite trois fois et au bruit de la musique, le tour du poteau. En même-tems on sacrifie un mouton, du sang duquel on arrose la multitude, qui s'empresse de recevoir cette aspersion. Les femmes stériles principalement, ne négligent rien pour en avoir quelques gouttes, dans l'espoir qu'elles deviendront fécondes; et pour assurer l'efficacité de ce charme, elles s'abandonnent pendant toute la cérémonie, au délire religieux le plus extravagant, s'arrachent les cheveux et se déchirent le corps d'une manière épouvantable. Le sacrifice achevé, on

Digitized by Google

couche le patient à plat ventre sur la terre ; et on lui fait entrer dans la chair, précisément au-dessous des épaules, deux très-larges crocs, auxquels sont attachées les cordes qui tombent de la poutre transversale. D'autres cordes qu'on lui a passées autour des cuisses et sous la poitrine, servent à soutenir le poids de son corps. On l'enlève ensuite ; et tandis qu'il demeure suspendu, presqu'au niveau de l'extrémité supérieure du poteau, on lui en fait faire deux ou trois fois le tour. Durant cette cruelle pénitence, il récite quelques prières, et jette sur la foule des fleurs dont il s'est muni à dessein, et que l'on considère comme des reliques sacrées, qui préservent de toute maladie et assurent à jamais la félicité de ceux qui les possèdent. La multitude se précipite aussi vivement pour les recevoir, que le fait la populace d'Angleterre lorsqu'on lui jette de l'argent.

Cette cérémonie n'est point rare ; et j'ai eu occasion de la voir se renouveler plus d'une fois, durant mon séjour à Ceylan. A la dernière qui eut lieu, en 1799, à Colombo, la poutre horizontale rompit ; et le patient étant tombé, fut tué sur-le-champ.

Digitized by Google

Un maure de Moply avait observé à la foule, principalement composée de malabars, de la même secte que celui qui fit cette chûte fatale, que le bois n'était pas assez fort pour soutenir le poids du corps de ce malheureux, et qu'il romprait infailliblement. Lorsqu'ils la virent accomplie, les malabars prétendirent que par sa prédiction, le maure avait ensorcelé la poutre, et ils l'attaquèrent avec une telle fureur, qu'ils l'eussent tué, si quelques officiers européens et quelques cipayes qu'avait attirés la curiosité, ne l'eussent arraché de leurs mains.

Les prêtres indous, qui se rendent à Condatchy pour des cérémonies de ce genre, ou pour quelque motif que ce soit, y font, ainsi que divers mendians de plusieurs autres sectes religieuses, un tort considérable; car sans parler de leur extrême paresse, leur turbulence est souvent égale à leur insolence. Mais ils ne sont pas les seuls fléaux de cette multitude de gens qui assistent à la pêche des perles. Il s'y trouve, de plus, une foule de jongleurs, de batteleurs qui apportent des serpens, de jeunes danseurs et de jeunes danseuses de toutes sortes, et un grand nombre de misérables qui n'ont d'autre mé-

Digitized by Google

tier que celui de voleurs et de filoux, qu'ils font avec la plus grande adresse. On pourrait, en quelque sorte, excuser en eux cette pratique, qui paraît être l'effet d'un penchant irrésistible dans les indous. Ceux-ci, dans leurs rapports avec un européen, ne manquent jamais de saisir toutes les occasions possibles de le tromper. Ce n'est toutefois que par des filouteries et des vols commis en secret, qu'ils tentent de lui faire tort; car il est rare qu'ils osent le voler de vive force. Les exploits des européens ont inspiré une si grande terreur aux naturels de l'Inde, qu'à peine on y peut citer un noir qui ait, soit sur le champ de bataille, soit en combat singulier, tenu tête à un blanc.

Il n'est aucun lieu où les indous puissent trouver une plus belle occasion de mettre à profit leur dextérité, qu'à la baie de Condatchy, dans le tems de la pêche des perles. En conséquence, il y accourt des fripons de toutes les parties de cette vaste contrée; et toutes les précautions possibles ne suffisent pas pour prévenir leurs vols. Ils ont sur-tout une telle adresse à tirer une perle de l'huître et à la mettre en lieu sûr, qu'on n'a pas encore pu découvrir le moyen de les en empê-

Digitized by Google

cher. Dans cette accusation générale contre les naturels de l'Inde, il ne faut pas comprendre les chingulais, ou les indigènes de Ceylan, car, quoique la pêche se fasse sur la côte de leur île, ils ne s'y rendent qu'en assez petit nombre. Ils ne sont pas non plus si adonnés au vol, ni si habiles à le commettre que les indous du continent, qui semblent posséder ce talent comme un héritage, et même paraissent en tirer vanité. « Le plus grand coquin est le plus grand homme ! » est un de leurs proverbes les plus communs. Je parle par expérience de leur penchant au vol, mes camarades et moi ayant eu à nous en plaindre fréquemment. Peu de personnes visiteront l'Inde, je crois, sans avoir bientôt l'occasion de leur adresser le même reproche.

J'ai dit qu'aucune précaution ne peut arrêter l'effet de ces dispositions vicieuses des indous, qui, à la baie de Candatchy, font vraiment du vol un système. Les propriétaires des barques et les marchands qui spéculent sur les huîtres, en font extraire les perles par des gens qu'ils louent; et pour empêcher ceux-ci d'en dérober, ils ont des hommes de confiance, qui les surveillent

Digitized by Google

constamment. Je me rappelle une ruse imaginée par des indous pour tromper la vigilance des inspecteurs. Plusieurs d'entr'eux ayant été employés par le propriétaire d'une barque à ouvrir ses huîtres, concertèrent un plan pour lui enlever les plus précieuses de ses perles. L'un de ces misérables fut chargé d'en dérober une de prix, tandis qu'un autre, pour détourner l'attention des surveillans, et donner au véritable voleur le tems de mettre son vol en sûreté, devait après un signal, paraître emporter une perle de faible valeur, et s'exposer même à être châtié pour ce délit. Ayant ainsi concerté leur plan, les coquins se mirent à l'ouvrage, et l'un d'eux ayant mis la main sur une très-belle perle, donna le signal à celui qui devait jouer le second rôle. Celui-ci, conformément à ses instructions, se mit aussitôt à cacher quelques petites perles, de manière à être remarqué par les inspecteurs qui, en conséquence, s'emparèrent de lui, découvrirent les perles qu'il avait cachées, et se mirent en devoir de le punir. Il en résulta une grande rumeur; car le fripon fit le plus de bruit et de résistance qu'il put; et pendant ce tems, l'autre coquin eut la facilité

Digitized by Google

de déposer en lieu de sûreté le vol considérable qu'il avait fait. La supercherie fut découverte à la suite d'une querelle survenue à l'occasion du partage. Les filous étaient convenus de vendre les perles qu'ils escamoteraient, et d'en partager le prix entr'eux, selon le rôle que chacun aurait joué. Celui qui, pour s'être acquitté du second, avait été puni et chassé, n'ayant pas obtenu la part qu'il exigeait, instruisit de tout le propriétaire, qui sur-le-champ porta plainte au commandant de la garnison. Les voleurs furent sévèrement punis; et la perle ayant été découverte, fut rendue à celui à qui elle appartenait.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Salines de Poutallom. — Nigumbo. — Pêche que l'on fait sur la côte de ce village. — Marche des troupes anglaises. — Reddition de Colombo.

La côte qui s'étend de Manaar à Colombo, ne présente qu'un désert aride, excepté dans les lieux où elle est couverte de jonchaies, à travers lesquelles il est presque impossible de se frayer un chemin. On trouve sur le rivage une grande variété de coquilles très-curieuses, et dont quelques-unes ont beaucoup de prix. Celles des huîtres renferment une espèce de nacre de perle, dont la surface est tellement entrecoupée par des lignes inégales, que lorsqu'on a passé dessus de la couleur ou de l'encre, qu'ensuite on a légèrement enlevée, on y remarque des figures d'oiseaux, des arbres, des têtes d'hommes et plusieurs autres objets fantastiques.

La distance de Manaar à Colombo est de plus de cent cinquante milles. Dans l'intervalle, il y a quelques petits postes où sont

Digitized by Google

placés des détachemens destinés à protéger les communications. La route est extrêmement mauvaise, et tout le pays infesté de buffles et d'éléphans. Les jonchaies, principalement entre Manaar et Chilou, s'avancent jusqu'au bord de la mer; et sur un espace considérable, il n'y a d'autre chemin que d'étroits sentiers qui les traversent, et au milieu desquels les bêtes féroces paraissent tout-à-coup, non sans un grand danger pour les voyageurs. On passe à Pomparipo un grand lac, ce qui ne peut se faire dans la saison des pluies. Il y a aussi sur la route deux ou trois rivières d'une grande largeur, telles que la Mosouly et la Madragar, qui sortent des montagnes de l'intérieur du pays.

Le premier poste que l'on rencontre ensuite, est celui de Calpentyn, qui est à l'opposite d'une petite île du même nom, située à peu de distance en mer. On y tient un détachement d'une ou de deux compagnies de malais; et lorsque je quittai Ceylan, ce poste avait pour commandant un officier hollandais, auquel le gouverneur, M. North, l'avait confié, et qui avait passé à notre service. Calpentyn est de toute l'île, le lieu le plus favorable pour la chasse.

Digitized by Google

Poutallom, qui n'en est pas loin, est remarquable par les salines qui s'y trouvent. C'était là qu'avant l'arrivée des européens, les naturels de l'île se pourvoyaient de sel ; et la convenable situation de ce lieu porta les hollandais à s'en emparer, pour y fabriquer celui dont, aux termes de leur traité avec ce prince, ils fournissaient les états du roi de Candy. Les salines de Poutallom sont formées par un bras de mer, qui inonde une partie du pays situé entre ce village et Calpentyn. Les hollandais en tiraient une grande quantité de sel. C'était pour eux un objet de la plus haute importance et le moyen le plus efficace qu'ils pussent employer contre le roi de l'île, qui ne pouvait se procurer autrement cet article de première nécessité. Depuis que nous sommes en possession de Ceylan, la fabrication du sel a été presque totalement négligée. Cependant les salines de Poutallom peuvent être d'une grande utilité ; car il n'y en a pas d'autres de ce côté de l'île, et ce sont les plus commodément situées, pour approvisionner les sujets du roi de Candy. Les hollandais avaient fait des réglemens très-sévères pour empêcher les particuliers de fabriquer du sel, ou d'en

Digitized by Google

faire le commerce. Leur gouvernement se chargeait de tous les travaux relatifs à cette opération, et du soin d'en fournir à ses sujets et aux candiens. Pour contenir ces derniers, on avait soin de ne pas leur en donner une grande quantité à-la-fois; et lorsqu'il y en avait plus qu'il n'en fallait, on le jetait à l'eau, de peur qu'on ne s'en emparât par surprise.

Un peu plus au sud, on trouve Chilou, village où les hollandais ont construit des maisons pour les étrangers. Il est situé sur le bord d'une rivière fort large; et à peu de distance, il y en a une autre. Les environs en sont des plus sauvages; et peut-être à cause de la multitude de bêtes féroces, dont elle est infestée, n'y a-t-il point de route plus dangereuse que celle-ci dans l'île.

On ne rencontre rien de digne de remarque, depuis Chilou jusqu'à Nigumbo, village très-agréable et situé à la distance d'environ vingt-quatre milles de Colombo. Le pays plat et découvert dans lequel le voyageur est alors parvenu, offre l'aspect le plus enchanteur. Le sol y est par-tout de la plus grande fertilité, et couvert de productions dont la diversité charme l'œil. Les pâtu-

Digitized by Google

rages y sont de la meilleure espèce et du vert le plus vif, et les campagnes parfaitement disposées pour la culture du riz ; car elles peuvent être aisément inondées pendant la saison des pluies. Le nombre des rivières qui entrecoupent ces belles plaines, les bosquets délicieux dont elles sont ornées, et les haies vives et touffues qui entourent les champs, tout en contribuant à leur fertilité, en font le tableau le plus ravissant et le plus riche.

Nigumbo se trouve sur le bord de la mer, dans la situation la plus pittoresque, et passe pour le lieu le plus sain de l'île. Ce dernier avantage y a attiré plusieurs familles hollandaises, qui y possèdent des maisons et des jardins épars entre de charmans bosquets de cocotiers et d'autres arbres. C'est le village le plus considérable de Ceylan, et celui qui renferme le plus grand nombre d'habitans. Les hollandais y ont construit un fort, pour protéger les ouvriers occupés à dépouiller les cannelliers, car il en croît une grande quantité dans les environs. Ce fort contient des magasins, où lorsqu'elle est sèche, on dépose la cannelle jusqu'à ce qu'on puisse l'envoyer à Colombo. Celle

Digitized by Google

que fournit ce district ne le cède point en qualité à toute autre, que produise le reste de l'île.

Le fort de Nigumbo est carré, et de trois côtés n'est entouré que d'une levée de sable et d'une haie vive; et le pont seul est en pierre. Il offre une porte régulièrement construite et surmontée d'une coupole formant un arc, et sous laquelle on a placé une cloche. Dans l'intérieur de la porte, il y a des corps-de-garde, et au devant un pont-levis. Chaque côté du carré est flanqué d'un bastion, sur lequel sont plantés quelques vieux canons. On trouve dans ce fort trois longues files de bâtimens, qui servent de logement aux troupes et contiennent les magasins de cannelle. Le commandement de ce poste était autrefois confié à un simple officier; mais d'après les nouveaux arrangemens pris par le gouverneur, M. North, on y nomme un officier d'état-major, qui prend aussi connaissance des crimes commis dans ce district, et préside le *landraed*, ou la cour civile, où l'on juge les contestations des naturels entr'eux.

Les cours civiles existaient sous les hollandais, à Ceylan; et M. North vient d'en

Digitized by Google

établir une à chaque poste militaire et à chaque commandement de l'île. L'officier commandant, qui est toujours le président de ce tribunal, peut, lorsqu'il trouve peu importante l'affaire portée devant lui, ou décider immédiatement de sa propre autorité, la contestation, si c'en est une, ou punir l'offense sur-le-champ. Si l'affaire lui paraît compliquée ou majeure, il la renvoie à la haute-cour de Colombo, avec des observations sur la nature des preuves. Cette institution prévient les effets des dispositions des Indigènes pour les procès et la chicane. Elle contribue pour beaucoup aussi à faire rendre des jugemens équitables; car le président prenant les informations sur les lieux, peut facilement connaître la vérité, qui autrement aurait quelquefois bien de la peine à parvenir à Colombo.

Nigumbo est très-avantageusement situé pour commercer avec l'intérieur de l'île, et principalement avec Colombo et les environs de cette dernière ville. L'embouchure d'un des bras de la Moulivaddy y forme un petit port, où des sloops et d'autres navires d'une médiocre dimension débarquent leurs marchandises, auxquelles on fait ensuite re-

Digitized by Google

monter la rivière, d'où elles entrent dans des canaux qui communiquent au lac dont les eaux baignent pour ainsi dire les murs de Colombo. Le pays, à travers lequel se fait cette navigation, est absolument plane en toutes directions, et l'on y trouve des lacs considérables et des rivières, qui procurent la plus grande facilité d'établir des canaux. Les bords des uns et des autres sont couverts de forêts épaisses et de jonchaies, qui garantissent le passage des rayons d'un soleil dévorant, et donnent une grande quantité de bois aux habitans, qu'en même tems les rivières fournissent abondamment de poisson. De toutes les parties de l'Inde que j'ai visitées, Ceylan est la mieux partagée quant à ces deux objets.

Le principal article que Nigumbo fournit au commerce intérieur, consiste en poisson. Ce commerce appartient au gouvernement, qui le loue et en retire plusieurs milliers de roupies par an. C'est ordinairement un maure ou un malabar, qui se charge de cette entreprise; et le fermier seul a le droit de disposer de tout le poisson qu'on prend. Il emploie toutes les barques du lieu pour sa pêche, moyennant une certaine somme qu'il

Digitized by Google

paie aux propriétaires. Les ouvriers qu'il loue, sont forcés par le gouvernement de pêcher tous les jours que le tems le permet, les fêtes et dimanches exceptés ; et ils sont obligés d'acheter du fermier tout le poisson dont ils peuvent avoir besoin pour leur propre consommation. On peut mettre en question si ce système est plus avantageux pour le gouvernement que pour les pêcheurs ; mais certainement c'est le pire de tous pour l'acheteur, car toute concurrence est par là détruite.

Quoique Colombo jouisse de l'avantage d'avoir en propre une pêche très-étendue, Nigumbo y fournit aussi une grande quantité de poisson, qu'au moyen des rivières et des canaux, des barques y amènent pendant la nuit du jour même où il a été pris ; et le lendemain matin, on l'y vend au marché.

Je remarquai une manière curieuse de prendre le poisson dans les lacs et dans les rivières qui avoisinent Nigumbo. Celui qui pêche entre dans l'eau jusqu'à la moitié des cuisses, en tenant dans ses mains un panier rond, de forme conique, et assez semblable à une de nos souricières de fil d'archal, à

Digitized by Google

laquelle on aurait enlevé le fond. Il la plonge tout d'un coup, presque jusqu'à la vase ; et s'il a pris un poisson, il s'en aperçoit bientôt aux coups que donne celui-ci. Dans ce cas, le pêcheur passe le bras par le trou, qui est à l'extrémité supérieure du panier, et saisit sa proie. Il l'attache ensuite à un jonc qui lui ceint le corps ; et souvent j'ai vu des pêcheurs complètement chargés du poisson qu'ils avaient pris de la sorte. Pendant que le pêcheur continue à plonger le panier, d'autres personnes battent l'eau tout autour, pour forcer le poisson à s'y rendre.

Outre la pêche, Nigumbo fait sur plusieurs articles un commerce dont le produit s'élève à des sommes considérables. C'est là que les habitans des environs envoient toutes les denrées qu'ils destinent à l'exportation. Les navires qui doivent les recevoir, viennent jeter l'ancre à la hauteur du port ; des barques leur portent ces marchandises à bord, et ils les dispersent en différentes parties de l'Inde.

Parmi les habitans de Nigumbo, on compte un assez grand nombre de maures, de malabars et d'indiens-portugais. Les

Digitized by Google

femmes des uns et des autres, de même que celles des chingulais, sont plus jolies que les femmes qui habitent Colombo et d'autres lieux de marque. A cause de l'air plus frais et plus salubre qu'on y respire, et de l'agrément de sa position, on range ordinairement Nigumbo après Jafnapatam, quoique plusieurs personnes donnent la préférence à Caltoura, charmant village, situé à la distance d'environ trente milles de Colombo.

Au mois de février 1796, les anglais débarquèrent à Nigumbo, dont ils se rendirent maîtres sans opposition.

Au sud de ce poste, la route est extrêmement agréable. Elle est entièrement bordée par des forêts qui la couvrent de leur ombre, et les voyageurs y trouvent plusieurs gîtes. A-peu-près à mi-chemin, entre Nigumbo et la ville de Colombo, se trouve une grande *choultry* [1], ou des baraques, qui servent fréquemment de rendez-vous de chasse aux officiers des deux garnisons. Elle est située au milieu d'un pays pittoresque, et sur l'emplacement le plus

[1] Ou chauderie.

Digitized by Google

agréable. Les bécassines et d'autres espèces de gibier abondent dans ce canton.

Après s'être emparé de Nigumbo, le général Stewart, à la tête d'un corps de troupes, composé du 52.e, du 73.e et du 77.e régimens, de trois bataillons de cipayes et d'un régiment d'artillerie du Bengale, se mit en mouvement pour aller attaquer la ville de Colombo. La route semblait devoir lui opposer les plus formidables obstacles. Ces rivières qui contribuent tant à la richesse et à la beauté du pays, ces forêts dont l'ombre procure tant de soulagement au voyageur, offraient toutes les facilités possibles de harceler une armée, et même d'en arrêter la marche sur un espace de vingt milles. La route peut être considérée comme un continuel défilé, que l'on peut aisément défendre contre des forces infiniment supérieures. Elle est coupée par deux larges rivières extrêmement rapides et très-profondes, par plusieurs autres moins considérables, et par des ravins dont on avait rompu les ponts. Dans une telle situation, le général Stewart fut, de même que tous les officiers, extrêmement surpris qu'on le laissât traverser un pareil pays

Digitized by Google

sans la moindre opposition. Cette circonstance peut suffire pour donner une juste idée de l'état de dégradation auquel était réduit l'état militaire des hollandais, à Ceylan. Ce n'était ni le défaut de talent ou de prudence de la part des officiers, ni le manque de discipline et de courage du côté des soldats, qui produisaient de si funestes effets; c'était l'extinction totale de l'esprit public, c'était l'anéantissement de l'honneur national. L'ardent amour du gain paraît avoir tout absorbé dans le cœur des hollandais; et le résultat de leur conduite doit engager toutes les nations commerçantes à veiller soigneusement à ce que les sentimens, qui les portent à étendre leurs domaines, ne leur fassent pas négliger ceux sans lesquels ils ne peuvent les défendre.

Les circonstances qui suivirent une marche si paisible, surprirent plus vivement encore les anglais. La Moutoual, rivière qui coule à la distance d'environ quatre milles de Colombo, fut le premier obstacle que rencontra l'armée du général Stewart. L'ennemi se montrant à la fin, parut avoir pris la résolution de disputer ce passage. La nature avait tout fait pour seconder la

Digitized by Google

résistance en ce lieu. La rivière a là près d'un demi-mille de largeur, et court de manière à donner, l'espace de trois ou quatre milles, une forme, pour ainsi dire insulaire, au terrain qui s'offrait immédiatement à notre armée. On n'y pouvait pénétrer que par une étroite langue de terre, située du côté méridional, et qu'à cause de la force de sa position, on appelle le grand défilé. Une batterie élevée du côté de Colombo, par les hollandais, commandait toutes les issues ; et en conséquence, le général Stewart fut obligé de s'arrêter. L'armée se disposait depuis deux jours à faire une dangereuse tentative, lorsqu'elle apprit, non sans surprise, qu'après avoir jeté les canons de la batterie dans la rivière, l'ennemi avait évacué le poste et s'était précipitamment retiré à Colombo. Les anglais doutèrent d'abord de la vérité de cette nouvelle, et crurent que c'était un stratagème pour les attirer dans le défilé, et les attaquer avec plus d'avantage. Cependant, personne ne se montrant à l'autre bord de la rivière, il fut résolu de la faire passer à nos troupes, ce qui s'effectua promptement, au moyen de radeaux de bambous, et de

Digitized by Google

quelques canots fournis par nos vaisseaux qui avaient jeté l'ancre à l'embouchure de la rivière. L'armée campa ensuite au milieu d'un grand bosquet de cocotiers, et avait sur son front un gros village habité par des malais. Cette position était très-avantageuse. La droite et l'arrière-garde étaient protégées par le cours sinueux de la rivière, et la gauche, par un bois épais ou une jonchaie, qui s'étend presque jusqu'à la ville Noire de Colombo. La faible distance à laquelle étaient nos vaisseaux, leur permettait de fournir à l'armée tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Ce fut sur cette dernière circonstance que les hollandais excusèrent la pusillanimité qui leur avait fait abandonner un poste si avantageux. Ils prétendirent qu'un débarquement de quelques troupes, qu'ils dirent avoir eu lieu entr'eux et la ville de Colombo, leur avait fait craindre qu'on ne leur coupât la retraite. Mais ceux qui connaissent le pays ne se laisseront point abuser par une pareille excuse; car, en supposant que nous ayons tenté d'opérer un débarquement entre le fort et les hollandais, ceux-ci pouvaient se retirer en sûreté par ce bois épais que nous avions sur notre gauche;

Digitized by Google

et, vû notre peu de connaissance du terrain, nous eussions commis une extrême imprudence à les poursuivre.

Tandis que notre armée était campée, les hollandais firent sortir de Colombo, sous la conduite d'un officier français, du colonel Raymond, un détachement considérable de malais qui nous attaquèrent inopinément, presque à la pointe du jour. Cependant nos troupes, et particulièrement nos compagnies de flanqueurs, les reçurent de telle sorte, qu'ils se retirèrent précipitamment et avec une grande perte. Leur brave commandant fut blessé mortellement et ne survécut que de quelques jours à l'action. Quant à nous, nous ne perdîmes que peu de monde; et depuis cette attaque, l'ennemi ne fit plus aucun effort pour nous opposer quelque résistance.

Notre armée se mit ensuite en marche pour assiéger Colombo, capitale des possessions hollandaises à Ceylan. Cette ville, considérable et bien fortifiée, pouvait se défendre avec succès; et les hollandais paraissaient y avoir concentré toutes leurs forces. Cependant, à notre première apparition, on nous proposa de consentir à une

Digitized by Google

capitulation ; et au bout de quelques jours, cette place importante fut en notre pouvoir. Il sera peut-être de quelque utilité pour la nation et pour les commandans des garnisons de nos colonies, d'examiner quelles furent les causes de cette inconcevable conduite des hollandais.

Avant que les troupes anglaises eussent paru devant Colombo, la garnison de cette ville avait été en quelque sorte affaiblie par la perte du régiment de Meuron, suisse, qui depuis long-tems en faisait partie. Ce corps dont la capitulation était expirée, quelques mois avant que le général Stewart eût été chargé de s'emparer de l'île de Ceylan, avait passé au service britannique; et l'on n'avait fait partir de Hollande, ni de Batavia, aucun autre régiment pour le remplacer. Mais ce n'était point l'infériorité du nombre qui avait empêché la garnison de Colombo de défendre la place ; car lorsqu'elle en sortit, elle consistait en deux bataillons de troupes hollandaises, en un régiment français, le régiment de Wirtemberg, et en troupes du pays. Ces forces étaient absolument égales aux nôtres.

Les dissentions, survenues entre les offi-

Digitized by Google

ciers civils et militaires, contribuèrent bien plus à hâter la reddition de Colombo. Ces principes politiques qui ont occasionné tant de convulsions et d'atrocités en Europe, avaient aussi pénétré dans l'île de Ceylan. Le gouverneur, M. Van-Anglebeck, ancien et très-respectable militaire, était recommandable par sa douceur et sa modération. Mais plusieurs de ceux qu'il avait sous ses ordres étaient d'ardens républicains, fermement attachés au parti jacobin. Ils traitaient hautement le gouverneur d'homme faible, et voulaient le remplacer par son fils, auquel ils avaient fait adopter leurs principes. Ce parti donnait les plus vives alarmes par sa violence. Il avait déjà dénoncé tous ceux qui lui étaient opposés; et il est probable que plusieurs personnages respectables eussent été victimes de sa fureur, si, à ce moment critique, ils n'eussent été sauvés d'une ruine prochaine par l'arrivée inattendue des anglais. La garnison se livrait, en outre, aux plus honteux désordres : l'esprit de mutinerie et la débauche y étaient portés au plus haut degré. Le gouverneur a souvent déclaré, à la table de nos commandans, que sa vie était continuellement menacée. Il

Digitized by Google

avait résolu de défendre la place jusqu'à l'extrémité; mais telle était leur insubordination, que par aucun moyen, il ne lui fut possible d'engager les troupes hollandaises, et particulièrement les officiers, à marcher à l'ennemi. Le desir de leur propre conservation parut absorber en eux tout sentiment de devoir et d'honneur. Quelques-uns, il est vrai, accompagnèrent d'abord les malais, lors de l'expédition dont j'ai rendu compte; mais à peine furent-ils hors des murs de la ville Noire, que leur courage s'évanouit, et qu'ils se retirèrent. Enfin, nous n'eûmes pas à combattre plus de deux officiers européens, non compris le brave colonel Raymond, qui eût livré à la censure publique, la conduite des lâches, s'il n'eût pas été victime de la noblesse des sentimens dont il était animé.

Cet état d'insubordination, et la violence du parti jacobin qui faisait redouter un massacre dans la ville, engagèrent le gouverneur à négocier la reddition de la place, aussitôt que se présentèrent les anglais. Cependant il fit connaître à ses troupes qu'il s'occupait de cet objet; mais l'avis ne changea rien à leur conduite, et à la

Digitized by Google

fin, M. Van-Anglebeck signa lá capitulation, sans qu'elles en eussent connaissance, ou plutôt sans leur consentement. Nos troupes furent immédiatement introduites dans le fort, et elles en étaient presque entièrement maîtresses, avant que les troupes hollandaises en eussent le moindre soupçon. Nous trouvâmes celles-ci dans le plus infame désordre et la plus profonde ivresse : point de discipline, point d'obéissance, point de courage. Elles éclatèrent en reproches amers contre le gouverneur, l'accusant d'être la cause d'un événement, qu'elles ne devaient imputer qu'à leur propre conduite; et tumultuairement rassemblées, elles parurent vouloir déployer une valeur désespérée, quand il n'était plus tems. Les malais conservèrent seuls quelque apparence de discipline. La contagion cependant les atteignit; et plusieurs d'entr'eux, de concert avec le parti jacobin, formé parmi les hollandais, s'écriant que le gouverneur les avait trahis et livrés aux anglais, assaillirent sa maison, et y mirent le feu, dans l'intention de le faire périr. Enfin, ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à leur faire évacuer le fort et poser les armes.

Digitized by Google

L'excellente discipline et le courage de nos troupes en cette occasion, formèrent avec la conduite honteuse des soldats hollandais, un contraste, dont un anglais ne pouvait que ressentir la plus vive satisfaction. Un officier, qui en fut témoin oculaire, m'a dit positivement que les derniers poussèrent la licence au point de frapper nos soldats avec leurs fusils, de leur prodiguer des noms injurieux, et même de cracher sur eux, tandis qu'ils défilaient. Cette conduite s'accorde parfaitement avec la lâcheté dont ils venaient de donner des preuves, et n'attira que le mépris de nos compatriotes. Je me suis fréquemment entretenu sur ce sujet, avec plusieurs officiers malais, qui me parurent indignés de la pusillanimité des hollandais, sur-tout à l'affaire du grand défilé, où ceux-ci les abandonnèrent à eux-mêmes. Leur mépris pour leurs premiers maîtres et l'admiration que leur causa la valeur de nos troupes, ont rendu les malais nos amis les plus sincères. Leur corps a passé au service britannique, et n'est pas moins recommandable aujourd'hui par sa discipline que par sa bravoure.

La facilité avec laquelle nous nous sommes

Digitized by Google

emparés de l'île de Ceylan, peut être un objet de réflexions humiliantes pour la garnison hollandaise, mais ne prouve nullement que cette entreprise ne dut pas être extrêmement périlleuse pour nous. Quelque grands que soient les talens militaires du général Stewart, et quelque braves que fussent les troupes qu'il commandait, la résistance d'un faible détachement nous eût occasionné beaucoup de fatigue et de perte, la nature elle-même paraissant avoir tout fait pour défendre de ce côté, l'approche de Colombo.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Description de Colombo. — Le fort, le pettah, les habitans et le commerce de cette ville. — Cherté des vivres.

La ville de Colombo, capitale et siége du gouvernement de l'île de Ceylan, est d'une grande étendue. Quoique la situation et le port de Trinquemale en fassent une place qu'il nous importe bien plus de conserver, cependant, à tout autre égard, la première est infiniment supérieure. La population de celle-ci est bien plus considérable ; le fort et la ville Noire en sont bien plus vastes, les environs plus fertiles, et le riche district qui en dépend, bien plus étendu, puisqu'il n'a pas moins de vingt lieues de longueur et de dix de largeur. Cette ville est située dans la partie ouest, ou plutôt sud-ouest de l'île, par environ 7 deg. de latitude nord, et 78 deg. de longitude est du méridien de Londres.

Le fort est construit sur une péninsule, qui se projette dans la mer. La position en

Digitized by Google

est très-avantageuse, vû qu'il est rafraîchi de tous côtés par des brises de mer, qui en rendent l'air plus tempéré et plus salubre. La circonférence en est de plus d'un mille, et il doit une grande partie de sa force à la nature, quoique les ouvrages de l'art n'aient point été oubliés. Les hollandais ne s'occupaient nullement de faire valoir les avantages qu'offre la position de ce fort, et ils négligèrent plusieurs moyens de le rendre presque inexpugnable, qui cependant se présentaient d'eux-mêmes. Il n'y a, dans les environs, aucune éminence qui puisse le commander; et il ne se trouve à l'entour que peu de places où il soit possible aux barques d'aborder en sureté. Le rivage est si hérissé de roches, et le reflux s'élève si haut du côté du sud, qu'il serait fort dangereux d'en approcher. Les flots étant moins agités sur la côte occidentale de la baie, près du quai, ou du lieu de débarquement, qui, toute l'année, est sûr pour des barques, ce serait-là le seul point où l'on pourrait faire une tentative; mais des obstacles d'une autre nature laisseraient à peine quelqu'espoir de succès.

En face de la mer, et du côté de l'ouest, il y a deux belles batteries en barbette,

Digitized by Google

destinées à défendre l'entrée du port. Le terrain qu'elles occupent, forme une saillie considérable en avant du fort, dont il est séparé par un mur élevé, flanqué de deux bastions, et par un fossé. Ce mur a des portes, au moyen desquelles on communique avec l'intérieur de la place. C'est-là que se trouve le lieu de débarquement, lequel est fermé de fortes piles de bois, qui s'avancent, l'espace de plusieurs verges [1], dans la mer, et est très-commode, soit pour prendre, soit pour déposer la cargaison des sloops et des grosses barques, qui peuvent en approcher de très-près en sureté. Il se trouve à cette extrémité du fort plusieurs magasins et des baraques qui contiennent la moitié d'un régiment.

Les remparts du fort ont beaucoup de solidité, et sont flanqués de huit bastions, y compris les deux dont j'ai parlé ci-dessus. Ils portent chacun le nom d'une ville de Hollande : ainsi l'on dit le bastion d'*Amsterdam*, le bastion de *Leyde*, celui de *Harlem*, etc., etc. Il y en a de moindres, avec des courtines, des banquettes et des

[1] Cette mesure a près de trois pieds de roi.

Digitized by Google

parapets. Ceux-ci se communiquent sur toute la circonférence du fort; et l'on peut y placer des troupes, avec des pièces de campagne. Le seul désavantage de la place, est le manque de casemates à l'épreuve de la bombe; et le magasin à poudre est l'unique bâtiment qui soit exempt de ce défaut. Un tel inconvénient se ferait sentir vivement, si des vaisseaux bombardaient le fort du côté du sud, ou du côté de l'ouest; ce qui pourrait s'exécuter avec beaucoup de facilité.

Le fort est entièrement entouré d'un fossé large et profond, rempli d'eau, et sur lequel il y a des ponts-levis, qui correspondent à chacune des portes. Du côté extérieur, se trouvent quelques magasins, un moulin à poudre et un moulin à scie, qui dépendent de la place.

Près du chemin couvert, et au pied du glacis, il y a un lac qui, en quelques parties vers le nord-est, s'étend à la distance de trois ou quatre milles dans l'intérieur des terres. L'espace d'environ un mille en-dehors du fort, cette langue de terre sur laquelle il est construit, n'a pas plus de cinq ou six cents verges de largeur. Le lac, occupant presque totalement ce terrain, ne laisse

Digitized by Google

place, de chaque côté, que pour une chaussée étroite. De telles approches permettraient difficilement à l'ennemi de donner l'assaut. On peut même défendre tout accès, non loin du glacis, en ouvrant les écluses, et en coupant la chaussée; ce qui réunit le lac à la mer, et rend totalement insulaire la position du fort.

Au centre du lac s'élève une île, qui, par une chaussée étroite et des ponts-levis, communique à une porte de sortie, placée du côté oriental du fort. Les hollandais l'appelaient *Slave - Island* [1], parce qu'ils y envoyaient leurs esclaves malades. Elle est très-agréable, et est ombragée par quantité de cocotiers. On y tient un bataillon de malais. Les hollandais y ont bâti une belle maison, à laquelle est joint un très-joli jardin, et qui servait de loge aux francs-maçons. Cette île est très-commode par la proximité dont elle est du fort, et par la facilité qu'elle offre de communiquer aux jardins de cannelliers qui en sont voisins.

On entre dans le fort par trois portes, dont la principale, appelée porte *de Delft*, conduit au Pettah ou à la ville Noire, et commu-

[1] L'île des Esclaves.

Digitized by Google

nique à la terre au moyen de deux ponts-levis, le fossé formant un angle sur ce point. A chacune des portes, il y a un corps-de-garde, commandé par un officier.

La ville de Colombo a été bâtie sur un plan régulier. Deux rues qui en traversent toute la longueur, et se coupent à angles droits, la divisent en quatre parties à-peu-près égales. Des rues plus petites sont disposées parallèlement, et coupées par des ruelles. Au pied des remparts, dans l'intérieur, il y a une large rue, ou une chaussée qui communique aux bastions et aux baraques des soldats, et offre aussi, entre les différens angles, des places pour des exercices particuliers.

La place d'armes n'est pas assez vaste pour recevoir toute la garnison à-la-fois; car elle a peine à contenir un régiment au complet. D'un côté sont les maisons où se trouvent les bureaux des départemens civils et militaires. Au centre de la ligne, s'élève l'hôtel où siègeait la haute-cour de justice des hollandais. A notre arrivée, nous trouvâmes dans cet édifice des instrumens de torture et une roue pour les criminels, et particulièrement pour les esclaves: mais ces supplices révoltans et en horreur aux anglais, ont été

Digitized by Google

immédiatement abolis par nos chefs. Les magasins de cannelle, ou les *go-downs*, comme on les appelle ici, sont de l'autre côté de la place, au fond de laquelle on voit un petit bâtiment, qui sert de bureau au major, et qu'un fait assez curieux rend seul digne de remarque. Dans le tems que l'armée du général Stewart marchait vers Colombo, un coup de tonnerre, chose qui n'est pas rare dans cette partie du monde, abattit le coq qui servait de girouette à cet édifice. Un si malheureux évènement fit une profonde impression sur l'esprit des hollandais, et fut considéré par eux comme le plus funeste présage.

A l'extrémité supérieure de la place d'armes, le gouvernement hollandais avait commencé d'élever un temple, qui n'a pas été achevé. Il s'en trouve un très-vaste et très-beau dans la ville Noire, à la distance d'environ un mille du fort. C'était-là que les troupes hollandaises assistaient ordinairement au service divin. Les habitans de Colombo continuent à s'y rendre; et la garnison anglaise y allait, soit avant, soit après leur office; mais dans un climat si chaud, cette marche incommodant trop fortement nos

Digitized by Google

troupes, le gouverneur, M. North, a fait couvrir l'église du fort pour elles.

Le palais du gouverneur est un vaste édifice, plus commode qu'élégant, qui a vue sur le port [1]. Il renferme des bureaux où l'on expédie les affaires relatives au gouvernement. Le jardin attenant à ce palais, est très-beau. Le terrain dont il est formé, avait été précédemment destiné pour servir de *tank* ou de réservoir, en cas de siége : car, quoique toutes les maisons de la ville soient abondamment pourvues d'eau toute l'année, celle que leur donnent les fontaines et les puits est saumâtre, et conséquemment peu potable. Tous les européens attachés aux départemens civils et militaires, reçoivent une certaine quantité d'eau que fournissent des sources qui se trouvent à-peu-près à un mille du fort. Des bœufs la transportent dans des sacs de cuir, appelés *puckalley bags*, dont est pourvu chaque régiment en garnison dans l'Inde. De jeunes noirs, qu'on désigne sous le nom de *puckalley boys*, à cause de ce service, sont occupés à rem-

[1] Thunberg dit que ce palais n'a qu'un étage.
(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

plir les sacs et à faire la distribution aux européens. Lorsque les troupes sont en marche, on suit une autre méthode. Un certain nombre de nègres portent sur leurs épaules de petits sacs de cuir, appelés *beasties*, et auxquels sont attachés des chalumeaux ou des tuyaux. Ils courent ainsi, de rang en rang, et donnent de l'eau à tout soldat qui en a besoin. Lorsqu'un sac est vide, on le remplit à la première source, ou à la première rivière qu'on rencontre sur la route.

Colombo est plus que toute autre ville de l'Inde, bâtie dans le goût européen, si cependant on peut dire qu'il y en ait une seule qui le soit plus ou moins dans ce pays. Comme on n'a pas permis d'élever dans l'intérieur du fort aucune de ces huttes particulières aux indigènes, il présente plus aussi l'aspect d'une ville régulière. Toutes les maisons de Colombo sont bien construites ; mais il n'y en a que peu qui aient un premier étage. Un anglais est très-surpris de trouver dans cette ville, des glaces aux fenêtres, comme en Europe ; car dans tous nos autres établissemens de l'Inde, on n'a principalement que des blindes à la véni-

Digitized by Google

tienne et des volets. Cette particularité provient sans doute d'une coutume propre aux hollandais qui, dans leur pays natal, aiment à tenir leurs maisons bien fermées pendant la grande chaleur et le grand froid; tandis que nous, lorsqu'il fait très-chaud, nous les tenons aussi ouvertes qu'il est possible pour admettre l'air.

Chaque maison a, du côté de la rue, un vaste portique, qu'on appelle *viranda*, et au moyen duquel on peut, sans être brûlé par les rayons du soleil, respirer l'air frais, que procure la brise de mer. Les habitans se promènent sous ce portique, ou s'y reposent dans un fauteuil, les pieds placés sur une balustrade. Outre cet abri, un double rang d'arbres touffus, planté de chaque côté de la rue, empêche la réverbération du soleil sur les murs, qui tous sont blanchis avec une chaux très-belle et très-brillante, que donnent des coquilles de mer brûlées. Cet enduit, d'un blanc éblouissant, peut procurer quelque fraîcheur aux bâtimens, mais blesse cruellement la vue des passans.

Les maisons, pour la plupart, sont construites sur le même plan. Elles consistent

Digitized by Google

en une grande salle qui a vue sur la rue, et à chaque extrémité de laquelle il y a une chambre, et en une autre salle dans la partie antérieure. Cette dernière pièce est égale en longueur aux trois autres, et est appelée l'*arrière-viranda*; et comme les toits vont en pente de ce côté des maisons, elle est moins élevée que celles du devant. Au-delà se trouvent deux ou trois autres corps-de-logis, qui sont plus ou moins petits, selon la proportion du bâtiment auquel ils appartiennent, et qui servent de celliers, de logemens aux domestiques, et quelquefois de chambres à coucher pour des maîtres.

Des tuiles dentelées couvrent les toits des maisons, qui sont assez mauvais, ce que je sais par expérience. Durant la saison des pluies, la plupart offrent un tel passage à l'eau, qu'il est difficile de trouver une place où l'on ne coure pas le risque d'être inondé. Ce sont principalement les corbeaux qui occasionnent cet inconvénient. Ces animaux ont l'habitude de ramasser dans les rues des os et d'autres débris, puis de les porter sur les toits, où ils se livrent ensuite un grand combat pour le partage,

Digitized by Google

ce qui fatigue infiniment ceux qui sont au-dessous, et brise continuellement les tuiles. Les singes, qui parcourent en grand nombre et librement le fort, sont souvent aussi fort incommodes, et prêtent leur assistance aux corbeaux pour découvrir les toîts. Les uns et les autres s'introduisent fort adroitement dans les maisons, et il faut beaucoup d'attention pour les empêcher de rien emporter. Je me rappelle un maudit singe, qui pendant que j'étais à Colombo, faisait sa tournée dans le fort, et était si rusé, qu'il était impossible de l'attraper. Un jour, étant entré dans mon appartement, il saisit une tranche de pain qui était sur ma table, et s'échappa. Je donnai aussitôt l'alarme à un officier que je vis à la porte voisine, et qui, sur-le-champ, courut mettre en sûreté son déjeûner; mais à son grand chagrin, il trouva que l'animal l'avait prévenu; et déjà celui-ci gambadait sur les toîts des maisons, tenant une tranche de pain à chaque patte. Le lendemain, le même singe, enleva un très-beau perroquet en face de celui à qui appartenait l'oiseau, le mit en pièces, puis le lui fit voir d'un air de triomphe et en donnant des marques d'une vive satisfaction.

Digitized by Google

On remarque, au centre de la principale rue de Colombo, une maison très-belle et très-élévée, qui appartenait au gouverneur hollandais, à M. Van-Anglebeck. Cette maison sert actuellement de demeure au général Macdowal, qui a le commandement de nos troupes à Ceylan. Il y en a encore une autre, très-spacieuse et fort belle aussi, où loge le commandant de la garnison, et à laquelle sont attenants de beaux jardins.

L'hôpital, consacré aux soldats et aux matelots, est très-vaste et très-commodément distribué. Afin d'empêcher toute contagion, il est divisé en quatre quartiers séparés pour les différentes maladies. Tout auprès, il y a une maison pour le chirurgien en chef, et dans laquelle est placée l'apothicairerie. J'ajoute, avec beaucoup de plaisir, que cet hôpital, établissement si nécessaire dans un climat si chaud, est parfaitement administré [1], et qu'on y a le plus grand soin des malades.

La vaste circonférence et le grand nombre d'ouvrages extérieurs et de postes détachés du fort de Colombo, exigent une garnison

[1] Nulle part les hôpitaux et les maisons de correction ou de détention ne sont mieux administrés qu'en Hollande. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

considérable. On y tient ordinairement trois ou quatre bataillons. Chaque porte est gardée par quatre-vingts soldats européens et par des soldats du pays. Il y a d'autres gardes dans les bazars ou les marchés, et aux différents postes. A mon arrivée, en 1796, la garnison était composée du soixante et treizième régiment, et de la moitié du régiment européen de Madras, de deux compagnies d'artillerie du Bengale, et de trois bataillons de cipayes. Le commandement immédiat des troupes appartient au plus ancien officier des bataillons.

Le port de Colombo est situé à l'ouest de la ville. Ce n'est qu'une rade ouverte, ou une réunion de plusieurs rades, où les vaisseaux ne trouvent un convenable mouillage que pendant quatre mois de l'année, c'est-à-dire, depuis le commencement de décembre jusqu'à celui d'avril. Durant cet espace de tems, les vents de nord-ouest, auxquels sont exposées les rades, ne sont pas si violens, et les vaisseaux marchands de différentes parties de l'Inde y relâchent. Mais vers le mois de mai, lorsque la mousson commence sur la côte de Malabar, et qu'elle porte le ravage sur la côte occidentale de

Digitized by Google

l'île de Ceylan, le port de Colombo n'offre plus aucune sureté. Les vaisseaux trouvent alors un refuge dans les ports de Trinquemale et de Pointe-de-Galle. Aucun navire n'osant s'aventurer à entrer dans le port de Colombo durant huit mois, cette ville se trouve ainsi privée de toute communication par terre avec le reste de l'île, les deux tiers de l'année. Comme c'est le principal entrepôt de Ceylan, une pareille interruption est très-préjudiciable : mais telle est la violence des ouragans, occasionnés par la mousson, qu'on ne peut remédier à cet inconvénient, qu'en rendant plus faciles les communications par terre entre Colombo et les ports de la côte orientale de l'île.

Pendant les six mois que dure la saison orageuse, la côte occidentale de Ceylan est exposée à des pluies qui tombent avec la plus grande force, et sont accompagnées d'éclairs, de coups de tonnerre affreux, et de coups de vent d'une violence extrême. Au commencement de mai 1799, un orage épouvantable éclata sur le fort de Colombo, et ébranla plusieurs maisons, situées dans la partie du sud. A un demi-mille de distance, des chèvres et des bœufs paissaient sous la

Digitized by Google

garde d'un enfant, et un coup de tonnerre étendit morts sur la place ce jeune infortuné et trente-deux bêtes de son troupeau. Une femme fut en même-tems tuée dans la ville Noire, et un enfant y reçut de grandes contusions. Cet orage dura l'espace d'une heure, avec une telle furie, que je n'ai jamais rien entendu de pareil. Cependant la matière électrique, répandue dans l'air, n'avait pas été épuisée par cette explosion. Quelques jours après, il y eut, pendant la nuit, un orage presqu'aussi terrible que le précédent; mais quoique la foudre fût tombée sur l'hôpital et sur plusieurs maisons particulières, il n'y eut heureusement personne de tué.

Le climat varie singulièrement durant la mousson. La pluie, qui tombe alors presque toujours la nuit, rend l'air extrêmement humide et froid; et, dans le jour, la chaleur excessive du soleil est presqu'insupportable. Par l'effet d'une si brusque transition, cette saison est beaucoup plus mal-saine que l'autre; et j'ai observé que, pendant toute sa durée, les nègres souffrent beaucoup plus que les européens. Les cipayes qui viennent en garnison à Ceylan, et les autres naturels du continent de l'Inde, qui s'y rendent pour

affaires de commerce, ne peuvent résister aux rhumes qu'occasionnent les fortes pluies, qui y durent plus long-tems que sur les côtes de Coromandel et de Malabar ; et cette particularité l'a fait appeler l'*arrosoir de l'Inde*. Pendant la saison des pluies, les indous de la presqu'île sont fort sujets au flux, à la dyssenterie et à la fièvre. Ils sont aussi affligés d'une autre maladie, d'un genre fort extraordinaire; et la manière dont ils la traitent ne l'est pas moins. On la nomme la *berry-berry*. Elle est occasionnée par le peu de nourriture, par la mauvaise eau que boivent les naturels du pays, et peut-être en partie par l'humidité de l'atmosphère, causée par les pluies. Le corps et les jambes s'enflent, et deviennent d'une grosseur énorme, et le malade est généralement emporté en vingt-quatre heures. Le remède consiste à frotter de bouse de vache, d'huile, de jus de limon et de différentes herbes, celui qui est atteint de ce mal, et à l'ensevelir dans du sable chaud jusqu'au cou. Quand il n'y a que les jambes d'attaquées, le nom de la maladie change, quoique la nature en soit la même. Dans ce cas, on dit que le malade a les *jambes d'éléphant*, parce que les siennes

Digitized by Google

ressemblent alors aux jambes de cet animal. On emploie aussi la dénomination de *jambes de Cochin*; l'eau saumâtre et mal-saine que les naturels du pays boivent à Cochin, sur la côte de Malabar, rendant cette maladie très-commune parmi eux.

J'ai déjà dit que la saison des pluies n'est pas très-funeste aux européens. Cependant elle leur occasionne plus fréquemment le flux et des douleurs d'entrailles, que la saison de la sécheresse. En buvant en quantité de l'arrack, et en fumant du tabac, nos soldats s'exposent à ressentir aussi les mauvais effets de l'atmosphère et de l'eau. Quant aux indigènes, ils font une telle abstinence, et il en est un si petit nombre qui mangent de la viande et qui boivent d'autre liqueur que de l'eau, que leur tempérament n'a pas la force nécessaire pour résister à ces maladies, qui épuisent si considérablement, et qu'ils y succombent presque toujours.

Dans l'intérieur des rades, où les grands vaisseaux jettent l'ancre, se trouve une baie qu'en sépare un banc absolument de même largeur que celle-ci. Cette baie peut recevoir de petits navires et des *donies*, nom sous lequel on désigne de petits sloops et des

Digitized by Google

barques pontées du pays. Elle forme un demi-cercle sur un des côtés du fort qui, s'avançant dans la mer, diminue la violence des tempêtes et procure aux vaisseaux un abri contre les vents du sud-ouest. L'eau qui recouvre le bas-fond ou la barre, a trop peu de profondeur pour que des bâtimens de première grandeur puissent la franchir, et il s'y est perdu plusieurs navires, que la fureur des vents avait arrachés de leur ancrage. En conséquence on tire assez ordinairement quelques coups de canon, pour avertir les vaisseaux qui s'en approchent trop, et empêcher qu'ils ne mouillent à une trop faible distance de cet écueil.

La ville de Colombo a eu le malheur, dans l'espace d'un an, après notre arrivée, de perdre ses trois premiers gouverneurs. C'étaient M. Petrie, colonel du soixante et dix-septième régiment; le général Doyle, qui, en 1796, arriva d'Angleterre avec la moitié du dix-neuvième régiment, pour remplacer le général Stewart, et mourut au mois de juin de la même année, sincèrement regretté; et enfin M. Bonnevaux, le plus ancien officier au service de la compagnie et qui n'était arrivé que depuis trois ou quatre jours

Digitized by Google

de son commandement de Pointe-de Galle, lorsqu'il fut tué par accident. Sa calèche se renversa pendant qu'il traversait une des portes de la ville ; et il fut enterré la même semaine que son prédécesseur. Après ce malheureux événement, le général de Meuron, qui avait été envoyé par le gouvernement de Madras pour faire le relevé des revenus de l'île, se chargea du commandement, qu'il retint jusqu'à ce que l'honorable Frédérik North fût arrivé d'Angleterre, en qualité de gouverneur de Ceylan. Ce dernier, par sa conduite, s'est acquis l'estime et l'attachechement des habitans de toutes les classes, qui desirent, avec ardeur, le conserver long-tems.

Tout près de chaque fort dans l'Inde, il y a une ville ou un village que les naturels du pays appellent le *Puttah*, et que nous nommons la *ville Noire*, parce qu'elle est habitée par des marchands de cette couleur. L'étendue et la supériorité de construction du puttah de Colombo exigent qu'on en fasse une mention particulière. Il est divisé en deux parties. La plus voisine du port consiste en une très-large rue qui commence près des murs, à l'esplanade, et s'étend jus-

Digitized by Google

qu'à ce qu'elle atteigne une vieille muraille de boue et une porte appelée porte de Kenman. Dans cette division, se trouvent plusieurs belles maisons, qu'habitent des marchands hollandais et d'autres particuliers de la même nation. La porte de Kenman conduit, par un passage étroit, dans l'autre partie du pettah. Celle-ci forme une longue ville irrégulière, qui borde le lac que j'ai déjà décrit. Elle se compose d'une rue principale et de plusieurs autres parallèles à la première. Dans l'une de ces rues, s'élève un vaste et bel édifice appelé le séminaire, ou l'école des orphelins. Les hollandais y faisaient élever les enfans de leurs soldats et des européens les plus pauvres, ainsi que ceux qu'ils avaient eus des femmes du pays. Les garçons y étaient entretenus aux frais de l'état jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'apprendre un métier, et les filles jusqu'à ce qu'elles pussent se suffire à elles-mêmes, ou qu'elles fussent mariées convenablement. Ce bel établissement subsiste toujours; et la libéralité avec laquelle le gouvernement contribue à le soutenir, est digne des plus grands éloges.

Le cimetière de la garnison est attenant à l'esplanade; et l'église ou le temple dont

Digitized by Google

j'ai déjà parlé se trouve à l'autre extrémité de la ville.

Les bazars, les boutiques, les étaux placés le long des rues, sont remplis ou couverts de diverses sortes de marchandises, et particulièrement de celles qui conviennent le plus aux naturels de l'Inde. Durant le jour, une foule de gens de toutes couleurs circulent dans les différens quartiers de la ville. On trouve dans la rue voisine de la mer, un marché abondamment approvisionné de marée et de poisson fournis par les rivières et les lacs des environs. Le poisson forme une considérable portion de la nourriture des habitans, et la quantité qu'il en faut procure, soit pour le pêcher, soit pour l'apporter au marché, de l'occupation à un grand nombre de personnes. Les barques ou les pirogues dont les chingulais se servent pour la pêche, attirèrent toute mon attention. Tant pour la forme que pour la construction, je n'en ai vu de telles qu'à Ceylan, et elles sont parfaitement propres à l'objet auquel elles sont destinées. La longueur en est d'environ quinze pieds, et elles n'en ont pas plus de quatre de largeur. Cette forme les rend d'une incroyable

Digitized by Google

légèreté, sur-tout à la faveur d'une très-grande voile carrée, qu'on ne les croirait pas en état de porter sans être renversées. On pare à ce danger par un moyen très-ingénieux et très-extraordinaire pour un européen. Un morceau de bois s'étend de la longueur de cinq ou six pieds, comme un balancier, en-dehors de la pirogue. Ce bois est plus ou moins gros, selon la barque qui le porte; et, pour couper la vague, il est taillé à chaque bout de la même manière que la proue d'un canot. On le fixe à l'embarcation avec deux longues perches courbées, et il semble servir en même tems de lest et de timon. Quelqu'étrange que paraisse ce moyen, il est indispensable d'y avoir recours; car, à cause du peu de largeur de la pirogue, il suffirait, pour la renverser, qu'une seule personne y entrât. La voile est attachée de telle sorte au mât, que la barque peut marcher en toute direction; et même on peut la faire mouvoir en sens contraire, sans revirer de bord, mais simplement en faisant tourner la voile qui est placée au mât de manière à produire cet effet. On dirige l'embarcation à l'avant avec une pagaye à-peu-près comme une pelle.

Digitized by Google

Le corps de la pirogue est formé par le tronc d'un gros arbre, creusé au feu ou de la main des charpentiers. Pour empêcher l'eau d'entrer dans la barque, les flancs sont revêtus de planches, à la hauteur d'environ deux pieds, en forme de plat-bord. Lorsqu'il s'agit de porter de considérables fardeaux sur les rivières et sur les canaux, on attache ensemble deux ou trois de ces pirogues, auxquelles on a enlevé leur balancier; on étend au-dessus des cannes et des bambous fendus, ou des tiges de bétel; et de la sorte on forme une espèce de radeau qui, quelque chargé qu'il soit, ne tire jamais que très-peu d'eau.

Les indigènes se servent aussi d'une autre sorte de bateaux à fond plat. Ceux-ci sont beaucoup plus larges que les pirogues que je viens de décrire; on peut y placer des lits, et ils ont un toît couvert de feuilles de cocotier. On voyage très-agréablement sur ces barques; et nos officiers ont coutume de s'en servir lorsqu'ils font des parties de chasse. Ceux qui en sont propriétaires, et un grand nombre de chingulais dont l'occupation est de porter continuellement des marchandises ou des denrées d'un lieu à

Digitized by Google

l'autre, ne quittent pour ainsi dire pas ces embarcations. J'ai vu souvent, sur-tout près de Colombo, deux ou trois cents barques de cette sorte, portant des familles entières à qui elles servaient de demeure habituelle, rangées régulièrement en file au bord des rivières. On ne se sert que rarement ou jamais, à Ceylan, de canots construits à l'européenne; et les indigènes n'en ont jamais vu, si ce n'est à Trinquemale ou à Colombo.

La rue, ou plutôt l'allée, qui conduit au pettah extérieur, par la porte de Kenman; est extrêmement étroite, et tant par le défaut de circulation de l'air que par la nature du climat, la chaleur y est extrême. Les changeurs y ont fixé leurs bureaux. Le pettah extérieur est très-large et est divisé en plusieurs rues, dont quelques-unes s'étendent à la distance de deux milles. A l'extrémité de l'une de ces rues, et du côté de la campagne, s'élève l'église, derrière laquelle on remarque un vaste bâtiment de pierres, de forme oblongue, dont la façade est décorée de piliers, et qui est destiné à recevoir les ambassadeurs du roi de Candy. Il y a dans ce quartier beaucoup de boutiques, tenues par les naturels du pays et abondamment

Digitized by Google

fournies de poisson sec, de végétaux et de fruits.

Dans cette partie du pettah, se trouvent un grand nombre de charpentiers, de forgerons et toutes sortes d'ouvriers ou d'artistes, mais principalement des orfèvres et des bijoutiers. Les noirs qui s'adonnent au commerce et les *canoplies*, c'est-à-dire, ceux d'entr'eux qui tiennent les livres des marchands, y sont très-nombreux aussi. Il en est de même des manufacturiers et de ceux qui vendent les pierres précieuses, tirées des mines de Ceylan.

Colombo, dans sa totalité, est, relativement à sa grande circonférence, une des villes les plus peuplées de l'Inde. Nulle autre part dans le monde, on ne parle tant de langues diverses, et l'on ne trouve un tel mélange de nations, de coutumes et de religions. On doit naturellement supposer que les européens et les chingulais y affluent. En outre on y rencontre, à chaque pas, des individus de presque toutes les contrées de l'Asie, des maures de toutes les classes, des malabars, des naturels de Travancore, des malais, des indous, des gentous, des chinois, des perses, des arabes, des turcs, des

Digitized by Google

javans, des naturels des Maldives et des autres îles de l'Asie, et enfin des guèbres, ou des perses adorateurs du Feu, qui laisseraient brûler leurs maisons, et périraient eux-mêmes au milieu des flammes, plutôt que d'essayer d'éteindre l'incendie. Il y a aussi un certain nombre d'africains, de cafres et de bouganèses [1], des gens de demi-castes, des gens de couleur, et des individus provenant du commerce des étrangers avec les chingulaises. Chacune de ces différentes classes a ses mœurs, ses coutumes et son langage particulier.

La langue la plus usitée parmi les européens et les asiatiques qui habitent ou fréquentent la ville de Colombo, est le portugais de l'Inde, dialecte corrompu, qui diffère totalement de celui qu'on parle en Portugal. On peut le considérer comme un mélange barbare de mots de divers idiômes de l'Inde, combinés avec différentes langues de l'Europe, parmi lesquelles on distingue facilement le français. Quoique ce dialecte soit le plus vulgaire, il est très-utile, et même nécessaire de le posséder; car, dans la plupart

[1] Les bouganèses proviennent du mélange des races asiatiques et africaines.

Digitized by Google

des établissemens situés sur les côtes de la péninsule, et particulièrement dans ceux qui ont été au pouvoir des hollandais, on rencontre fréquemment des maures et des malabars qui le parlent. Il est sur-tout extrêmement avantageux de l'entendre à Ceylan; sans quoi l'on ne pourrait converser avec les dames hollandaises, qui, rarement, s'expriment dans une autre langue. Cette particularité me surprit infiniment, ayant vu, partout ailleurs, les choses réputées vulgaires en horreur aux femmes d'une classe au-dessus du commun. Cependant les dames de Colombo essaient à peine, même dans leur propre famille et avec leurs amis, de parler le hollandais, quoiqu'il passe pour une langue polie. Je crois qu'on peut attribuer leur attachement au portugais de l'Inde, aux relations habituelles et familières qu'elles ont avec leurs esclaves, dont c'est l'idiôme.

Quoique Colombo soit d'un difficile accès pour les vaisseaux, et que cette ville manque d'un port où ceux de première grandeur puissent mouiller en sureté, cependant la richesse du district où elle est située, et les articles qu'elle fournit au commerce, en font un très-considérable entrepôt. En consé-

Digitized by Google

quence elle est fort fréquentée par les européens, et par les naturels des différentes côtes de l'Inde. Les droits qu'on y paye au gouvernement pour les marchandises d'importation et d'exportation, forment une assez forte branche du revenu public. C'est à Colombo que les vaisseaux, qui se rendent de Madras au Bengale, prennent cette grande quantité de poivre et de cannelle, les principales denrées de Ceylan, qu'on transporte annuellement en Europe. On fait beaucoup d'arrack dans le voisinage de cette ville et dans les autres districts, le long de la côte occidentale de l'île. On envoie cette liqueur dans nos établissemens du Bengale, à Madras et à Bombay, qui, en retour, fournissent du riz et d'autres objets de consommation qui manquent à Ceylan, ou ne s'y trouvent point en assez grande quantité. On fabrique à Colombo une grande quantité de cordes de coya, ou des cordages tirés des fibres du cocotier, dont on pourvoit ceux de nos vaisseaux qui naviguent dans les mers de l'Inde. Les maures et les malabars, qui résident dans cette capitale de l'île, exportent un certain nombre d'articles de moindre valeur, que fournissent différentes productions de

Digitized by Google

cette partie de Ceylan : ce sont des feuilles de bétel et des noix d'arec, du jagre, espèce de sucre noirâtre et grossier [1], des noix de coco, de l'huile, du miel, de la cire, des cardamomes, du corail, de l'ivoire, des fruits, etc., etc. Ils importent de grosses étoffes de coton, des calicos, des toiles peintes ou imprimées pour robes de femmes, de grosses mousselines, des mouchoirs [2], des bas, de la porcelaine, de l'étain, du cuivre et divers colifichets. Ils font venir aussi, et des bomeloës, espèce de poissons que l'on prend particulièrement à Bombay, et des oignons de cette ville qui sont excellens.

Le droit que les hollandais percevaient sur toutes les marchandises d'exportation et d'importation, était de 5 pour 100. On l'a laissé au même taux.

Chaque année, vers le mois de février, un vaisseau portugais ou chinois, arrive de Macao, avec une cargaison de thé, de sucre, de confitures sèches, de jambons, de soies,

[1] C'est un sucre brut, tiré du palmier. (*Note du traducteur.*)

[2] L'auteur place au nombre de ces importations, et après les mouchoirs, des *palampoës*. Nous ignorons la signification de ce mot.

Digitized by Google

de velours, de nankins, de parasols, de chapeaux de paille, de porcelaine et de colifichets. Ces articles se vendent très-promptement; et, comme on les paye argent comptant, elles font sortir de l'île une grande quantité d'or et d'argent.

A notre arrivée, on comptait à Colombo, ainsi que dans tout le reste des possessions hollandaises à Ceylan, par risdales [1], qui, comme notre livre sterling, forment une monnaie idéale, dont la valeur répond à une certaine quantité de pièces de cuivre monnoyées. Il y a, en outre, des pièces de cuivre plus petites, appelées *pices* ou *stivers* (sous hollandais), demi-stivers et doudies. Quatre pices ou deux doudies font un fanam, et sept fanams une risdale. Toutefois, cette valeur proportionnelle des monnaies a été changée, et de nouveaux règlemens ont été faits, depuis que l'île est en notre pouvoir. Il y a maintenant des pièces de deux pices, d'un pice et d'un demi-pice, frappées par ordre de la compagnie des Indes. Le pice de cette espèce a la valeur d'un demi-sou sterling. Quatre pices font un fanam, et douze fanams une risdale, ou, comme dit ordi-

[1] *Voyez* la note de la page 30.

Digitized by Google

nairement le peuple, une roupie de cuivre. Cette dernière monnaie vaut à-peu-près deux schellings, et quatre pièces de cette sorte font l'équivalent d'une pagode à l'étoile, monnaie d'or que l'on frappe à Madras. Nos troupes sont généralement payées un tiers en or, un tiers en argent et un tiers en cuivre. Cette proportion varie cependant, selon la nature des espèces qui se trouvent au trésor. Lorsqu'il paye en monnaie de cuivre, le gouvernement compte quarante-cinq fanams pour une pagode, ce qui fait à-peu-près la proportion fixée par la compagnie à Madras. Les troupes perdent un peu à ce taux; car les marchands anglais et hollandais exigent quarante-huit fanams pour une pagode. La valeur de la monnaie à Ceylan varie infiniment, et dépend de la quantité d'or et d'argent qui s'y trouve. J'ai été forcé très-souvent de donner cinq roupies de cuivre, ou la valeur de dix schellings, pour une pagode d'or, et autant à proportion pour une pagode d'argent. Trois ans avant mon départ, la guerre et l'état incertain des affaires ayant empêché qu'on n'apportât de l'or à Ceylan, l'avait rendu si rare, que le gouvernemen t ne pouvait en trouver une quantité suffisante

Digitized by Google

pour la solde des troupes. Nous avons plusieurs fois éprouvé l'inconvénient de cette rareté, lorsque des vaisseaux, et principalement celui de Macao, touchaient à Colombo. Ce n'était que dans ces occasions qu'il nous était possible de nous procurer beaucoup d'objets de première nécessité. La monnaie de cuivre de l'île n'ayant cours nulle autre part, les marchands étrangers ne voulaient pas la recevoir ; et notre unique ressource était alors de porter nos pièces de ce métal aux changeurs, qui nous en donnaient d'or et d'argent, au taux qu'ils jugeaient à propos de fixer.

Il en coûte plus qu'on ne pourrait croire pour vivre à Colombo. En général, tout est beaucoup plus cher à Ceylan que sur le continent de l'Inde, d'où l'on y porte la plupart des choses nécessaires à la vie, dont le prix se trouve en conséquence augmenté par les frais de transport. L'entretien des domestiques et celui des chevaux y sont les articles les plus considérables de dépense. Deux de ces derniers ne coûtent pas plus à nourrir à Madras, qu'un seul à Colombo, où les gages des domestiques se montent aussi presqu'au double. Comme on y est dans l'usage de faire

Digitized by Google

venir ceux-ci du Bengale ou de Madras, ils sont, ainsi que leurs maîtres, habitués à ne consommer que des denrées que produit leur pays, et à ne se vêtir que des étoffes qu'on y fabrique, ce qui rend bien plus forte la dépense qu'ils occasionnent. En outre, ils veulent être payés plus cher, lorsqu'ils viennent à Ceylan, parce qu'ils sont trop éloignés de leur patrie et des lieux qu'ils regardent comme sacrés. Les peuples du continent ont de plus un inconcevable préjugé contre cette île, qu'ils considèrent comme la partie la plus mal-saine de l'Inde, tandis qu'au contraire elle en est la plus salubre, ce que les européens savent par expérience.

Pour éviter la dépense que causent les domestiques qu'on fait venir des côtes de l'Inde, les hollandais ont pris le parti d'élever des esclaves tirés des castes africaines, et d'employer des malais, qui font d'excellens cuisiniers, ainsi que d'habiles jardiniers, et sont même très-propres à toutes sortes de service, quoiqu'on ne leur donne qu'une bagatelle, en comparaison de ce que coûtent les autres. La dépense deviendrait bien moindre, si l'on pouvait choisir des domestiques parmi les chingulais; mais on croit que leurs dis-

Digitized by Google

positions naturelles et leurs habitudes empêchent qu'ils n'en fassent de bons. On se plaint sur-tout de leur extrême inexpérience en tout ce qui concerne les chevaux. Je crois néanmoins que ces défauts n'existeraient point, si on les habituait de bonne heure aux différentes fonctions domestiques. Ce serait le moyen de propager les idées des européens, et d'en introduire les coutumes dans l'île, qui en retirerait aussi l'avantage de conserver les sommes qu'en font sortir les domestiques étrangers.

Depuis quelques années, le prix de toutes les choses nécessaires à la vie s'est considérablement élevé à Ceylan, et particulièrement à Colombo. Les végétaux qu'autrefois on y trouvait dans la plus grande abondance, y sont devenus extrêmement rares et chers. On attribue cette sorte de disette à plusieurs causes. Depuis que les anglais ont pris possession de l'île, il s'y est rendu, tant pour s'y fixer, que pour affaires de commerce, un grand nombre d'étrangers. La politique étroite et jalouse des hollandais, empêchait auparavant une telle affluence, que, guidé par de plus nobles motifs, notre gouvernement encourage aujourd'hui, quoiqu'il en ré-

Digitized by Google

sulte quelques inconvéniens passagers, tels, entr'autres, que la cherté des vivres : mais celle-ci étant l'effet d'un accroissement de population, bientôt on verra s'augmenter aussi la richesse et la prospérité du pays.

La rareté des végétaux, qui sont une nourriture si générale et si salutaire dans un climat chaud, provient de ce qu'après notre arrivée à Ceylan, les habitans n'ont pu, pendant deux années de suite, se procurer les semences qu'il tirent ordinairement du cap de Bonne-Espérance et de Hollande. Toutes les plantes d'Europe dégénèrent bientôt dans ce pays. Il faut beaucoup de soin pour les y faire croître, et pour empêcher que les semences ne soient dévorées par les fourmis et les vers, qui s'attachent à toutes les plantes qu'ils peuvent atteindre. Pour y avoir des végétaux d'Europe d'une bonne qualité, il faut donc une nouvelle importation de semence chaque année.

Quant aux denrées que produit l'île, on on les y trouve en abondance, et le prix en est modéré. Le bœuf, le poisson, et sur-tout la volaille, y sont à très-bon marché. Comme on ne nourrit point de mouton dans les environs de Colombo, ceux qu'on y mange

Digitized by Google

y sont excessivement chers, parce qu'il faut les faire venir, ou du continent de l'Inde, ou du district de Jafnapatam, le seul, ainsi que je l'ai déjà dit, où il y ait de bons pâturages pour les animaux de cette espèce. Je doute cependant que le climat et que les herbages qui croissent dans le reste de l'île, leur soient aussi nuisibles qu'on se le persuade généralement. J'ai mangé de très-belle viande de mouton à Ceylan, et les bêtes qui l'avaient donnée, avaient été nourries plusieurs mois dans les pâturages de l'île. Je suis persuadé que les serpens, les chacals et plusieurs autres bêtes féroces dont les moutons deviennent facilement la proie, ont principalement empêché qu'on ne les élevât avec succès. Les cochons sont très-nombreux dans l'île; mais ni mes camarades ni moi, lorsque nous eûmes appris que la propreté n'était aucunement nécessaire à ces animaux, nous ne nous soucîâmes point d'en manger la chair. C'était aussi par le même motif que nous n'aimions pas à voir servir des canards sur notre table, quoiqu'ils soient peu chers à Ceylan. Les oies y sont rares; et l'on ne peut y avoir d'autres coqs-d'inde que ceux qui, par hasard, y sont apportés par des vaisseaux.

Digitized by Google

Les militaires étant ainsi forcés de payer tout plus cher à Ceylan qu'ailleurs, le gouvernement leur accorde *pleine-batta*, ou le double de la solde fixée par la compagnie des Indes. Cette indemnité n'est que l'équivalent de la demi-batta sur le continent, où, à tous égards, on vivrait bien mieux, même avec une moindre paye. L'article du logement occasionne encore une considérable différence. Sur le continent, on le fournit toujours aux officiers, ou du moins on le leur paye en argent, tandis qu'à Ceylan, il faut qu'ils prennent sur leurs appointemens une somme de 6 à 12 pagodes par mois pour s'en procurer un.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Pays situé au sud de Colombo. — Galkiest. Pantoura. — Caltoura. — Barbaryn. — Bentot. — Pointe-de-Galle. — Matoura. — Batacolo.

L'espace de plusieurs milles, le pays situé au sud de Colombo, présente une surface plane, et est très-riche. Des champs de riz, des pâturages et des bosquets, dans lesquels on reconnaît sur-tout le cocotier, y produisent une agréable variété. Quelques éminences, d'une pente douce, et éparses çà et là sur la plaine, procurent la facilité de jouir de cet aspect enchanteur, qu'embellit encore un grand nombre de petites rivières, de lacs et de canaux. Les nombreuses maisons de campagne et les jardins, qui bordent et ombragent les routes dont le pays est entrecoupé de toutes parts, font jouir le voyageur de points-de-vue qui varient sans cesse. Ces maisons appartiennent aux hollandais les plus riches. M. Van-Anglebeck en avait une

Digitized by Google

très-jolie, située sur le bord de la Moutoual. Cette rivière, dont le lit a beaucoup de largeur dans cette partie de son cours, y forme aussi de nombreuses sinuosités, qui augmentent infiniment la richesse du tableau; et la route la suit l'espace de plusieurs milles. La maison que le gouverneur, M. North, occupe, à la distance d'environ un mille du fort, est un édifice très-élégamment construit, et forme, avec les jardins et les terres dont elle est entourée, une très-agréable résidence.

Une des principales beautés des environs de Colombo, est l'immense quantité de cannelliers qu'ils produisent, et qui font la richesse de l'île. Ces arbres croissent naturellement, et en grand nombre, dans les forêts, et maintenant on les cultive, avec beaucoup de succès, dans les jardins.

De beaux bosquets de cocotiers, qui rafraîchissent autant le voyageur par leur ombre, que ces arbres par leurs fruits, continuent à border la route au sud de Colombo. En conséquence cette route est agréable, quoique le sable dont se compose le sol, fatigue quelquefois. Elle borde la côte de la mer l'espace de six milles, jusqu'au petit village

Digitized by Google

de Gaskiest, où il y a une église pour les hollandais et les chingulais, plusieurs naturels du pays ayant embrassé la religion chrétienne.

De Gaskiest à Pantoura, la distance est de dix milles. La route est parfaitement ombragée, et agréablement diversifiée par une partie des jardins de cannelliers, qui sont en grand nombre dans ce canton. Pantoura est un village où il y a une église; et l'on y a construit des baraques pour les troupes qui se rendent de Colombo à Pointe-de-Galle. Près de ce lieu, une rivière d'une considérable largeur traverse la route, et va se jeter, à peu de distance, dans la mer.

On compte dix milles de Pantoura à Caltoura. Tout ce canton peut passer pour un bosquet délicieux; et l'on prendrait la route pour une allée tracée au milieu d'un jardin planté d'arbres touffus. Peu d'espaces sont assez découverts pour permettre aux rayons du soleil d'y pénétrer en aucune saison, même à l'heure de midi. Il faut avoir fait le voyage de Colombo à Caltoura, pour concevoir le charme que fait éprouver la fraîcheur d'une telle route dans un pays si chaud. Un européen sent renaître ses forces en la

Digitized by Google

parcourant; et la bonté du chemin est, d'ailleurs, très-remarquable. Je le sus par moi-même, et de la manière la plus agréable, dans une promenade que je fis de Caltoura à Colombo, en décembre 1799. C'était presque le tems de la plus grande chaleur de l'année; et il y a vingt-deux milles de distance de l'un à l'autre lieu. Je partis de Caltoura, à neuf heures du matin, avec deux troupes de porteurs de palanquins, qui faisaient la même route. En marchant, je les laissai derrière; et, quoique j'eusse mis une heure, tant à passer les rivières de Caltoura et de Pantoura, qu'à me reposer à Gaskiest, j'arrivai à Colombo à quatre heures et demie du soir, ayant ainsi fait le chemin, à la chaleur du jour, en sept heures et demie de tems. Je ne cite cette particularité, que pour prouver qu'un européen est bien moins affaibli par le climat de Ceylan, que par celui des autres parties de l'Inde. Il n'en est aucune de celles que j'ai visitées, où j'eusse pu parcourir, dans le même espace de tems, un intervalle moindre de moitié; et cependant la route dont je viens de parler, n'est pas à six degrés de la ligne. Je puis citer d'autres exemples de marches que le climat de cette île a

Digitized by Google

permis de faire à des européens, quoiqu'ils ne fussent favorisés ni par la bonté du chemin, ni par l'ombre des bosquets. Un soldat d'artillerie du Bengale, sorti de Colombo le matin, arriva au coucher du soleil à Resouveorti, où nous campâmes, lorsque nous nous rendîmes à Candy; et fit ainsi quarante milles par une chaleur excessive, et dans un pays dont une grande partie de la surface est très-raboteuse et très-escarpée.

La rivière de Caltoura est une des branches les plus considérables de la Mouliwaddy; et, près de ce village, la largeur en est d'environ un mille. Elle est navigable jusqu'à la mer, et baigne deux des côtés du fort, qui, construit sur une hauteur, en domine le cours, et commande une vaste contrée de l'aspect le plus pittoresque.

A la faveur de sa position, on peut mettre ce fort en état de soutenir un long siége. On l'a négligé depuis long-tems, et, en conséquence, il exige de grandes réparations. La garnison de ce poste, dont on confie le commandement à un simple officier, est destinée à tenir les naturels du pays en respect, à les forcer d'obéir à leurs mandeliers ou leurs

Digitized by Google

magistrats, ainsi qu'à protéger la communication entre Pointe-de-Galle et Colombo. Le commandant préside aussi la cour de justice, et termine toutes les querelles qui s'élèvent entre les paysans. La mer, l'esplanade, le village situé à l'extérieur du fort, et le beau pays qui l'entoure, forment de Caltoura un lieu vraiment délicieux. On y voit, çà et là, quelques plantations de cannelliers; et ce n'est qu'un peu plus loin que finit ce fertile district de Colombo, qui produit une si considérable partie des richesses de l'île.

La grande quantité de gibier qui se trouve dans les environs de Caltoura, invite les chasseurs à s'y rendre; et l'hospitalité du commandant est souvent mise à l'épreuve. Les voyageurs sont aussi très-bien reçus chez cet officier, à qui le gouvernement fournit une très-belle maison, et une somme suffisante pour tenir table ouverte. On chasse le daim et le sanglier à Caltoura, de la même manière que le cerf dans les montagnes d'Ecosse, lorsque des partis de chasseurs le courent dans le peu de forêts, d'une grande étendue, qui subsistent encore dans cette contrée. Comme le sol est couvert d'un sous-bois très-épais, on rassemble des pay-

Digitized by Google

sans chingulais, et on les envoie par toutes les tranchées, par tous les sentiers, dans les bois et dans les jonchaies, faire la chaîne autour d'un considérable espace de terre. Ils forment ensuite un grand demi-cercle, s'approchent en cet ordre vers l'endroit où les chasseurs sont placés à la lisière d'un bois, et poussent de grands cris pour faire lever le gibier qui peut être caché dans les halliers. Celui-ci, se voyant assiégé dans sa retraite, cherche naturellement à s'échapper à travers la vallée, et à se réfugier sur quelqu'autre colline, ou dans quelque forêt des environs; mais à peine a-t-il paru, qu'il se trouve assailli par les chasseurs, qui ont eu soin de garnir tous les passages, et de placer leurs tireurs chingulais, ainsi que de se placer eux-mêmes à peu de distance les uns des autres, tous avec des fusils de chasse. L'adresse que les naturels du pays font voir à cet exercice, et la vîtesse avec laquelle ils se frayent un chemin à travers le sous-bois et les buissons qui paraissent impénétrables, sont vraiment étonnantes.

Depuis Colombo jusqu'au village de Caltoura, et même à pluseurs milles au-delà, ce n'est, en toutes directions, qu'un bosquet

Digitized by Google

de cocotiers, des fruits desquels on tire, dans les environs, une grande quantité d'arrack. On y voit aussi une considérable plantation de cannes de sucre; et quelques hollandais y font du rum, qui, toutefois, est très-inférieur à celui des Indes-Occidentales.

A six milles au sud de Caltoura, est situé le petit village de Barbaryn, qui a un port, que forme une langue de terre par laquelle la rivière se jette dans la mer. C'est presque le seul point sur cette côte où un rivage de roche et la hauteur du ressac, permettent d'aborder aux canots construits à l'européenne.

Barbaryn est maintenant célèbre pour avoir, en 1793, été le théâtre d'une horrible catastrophe. La paix existant alors entre les gouvernemens britannique et hollandais, les matelots d'un canot du vaisseau de sa majesté, l'*Orpheus*, prirent terre au port de ce village, où on les avait envoyé chercher des provisions fraîches, et demander de l'eau, quelques poules et des végétaux. On les reçut d'abord avec tous les dehors de l'honnêteté, et on promit de leur fournir tout ce qu'ils désiraient. On ne voulait que les amuser. Une troupe de malais s'étant

Digitized by Google

glissés, sans être aperçus, entre l'embarcation et les matelots, tombèrent sur eux à l'improviste. Ces derniers furent presque tous victimes de cette détestable trahison, effet de la jalousie et de la barbare politique des hollandais envers tous les étrangers qui abordent dans leurs colonies. Les malais, qui furent les instrumens de leur cruauté en cette occasion, craignirent vivement que nos troupes ne se vengeassent sur eux, lorsqu'elles parurent sous les murs de Colombo. Ils durent se féliciter que la place eût capitulé; car ils avaient fortement excité l'indignation et le ressentiment de nos soldats, tant par cette perfidie, que par leurs efforts réitérées pour surprendre notre camp devant Trinquemale et devant Colombo.

Barbaryn possède une considérable manufacture, où l'on fabrique des cordages et des cables avec les fibres du cocotier. On en fait passer en quantité à Colombo et à Pointe-de-Galle, où s'en munissent les vaisseaux qui fréquentent ces deux ports.

A quelques milles au-delà de Barbaryn, est situé Bentôt, qui n'est remarquable que parce qu'on y trouve les huîtres les meilleures de toute l'île. Elles sont d'une espèce

Digitized by Google

différente des huîtres perlières du golfe de Manaar.

La ville de Pointe-de-Galle, que, par son importance, on considère comme la troisième de l'île, est située sous le 6°. degré de latitude septentrionale, à la distance d'environ soixante milles directement au sud de Colombo. Le fort de cette ville est en état de faire résistance; et l'on y a joint plusieurs ouvrages. La garnison consiste généralement en deux ou trois compagnies de soldats européens, en une demi-compagnie d'artillerie, et en un bataillon de troupes du pays. Elle est commandée par l'officier d'état-major, le plus ancien après les gouverneurs de Trinquemale et de Colombo.

La circonférence du fort est très-considérable, et la rade extérieure est sur-tout très-spacieuse. Le port intérieur est sûr pendant une grande partie de l'année; mais il a le désavantage que les vaisseaux ne peuvent en sortir, si le vent n'est fixé d'un certain côté. Les navires chargés en Europe, arrivent, pour la première fois à la vue de Ceylan, à Dondrehead, le promontoire le plus méridional de l'île; et le port de Pointe-de-Galle est le premier dans lequel ils entrent.

Digitized by Google

Le Pettah est fort étendu ; et les maisons, ainsi que celles du fort, sont supérieures aux maisons de Trinquemale. La ville est très-populeuse ; et, sous le rapport du commerce, elle tient le premier rang après Colombo. La pêche est très-considérable sur les côtes voisines, et forme la principale branche de commerce de Pointe-de-Galle. Un grand nombre de malais y sont continuellement occupés à prendre le poisson, à le vider et à le faire sécher, pour l'exporter en différentes parties de l'Inde. L'arrack, l'huile, le poivre, le coton et les cardamomes forment aussi une grande partie des exportations. Il croît des cannelliers dans les environs de Pointe-de-Galle ; mais en moindre nombre que dans ceux de Colombo. Quant à la qualité de la cannelle, elle est à-peu-près la même dans l'un et dans l'autre canton. Un des vaisseaux de la compagnie des Indes touche annuellement à Pointe-de-Galle, soit avant, soit après avoir pris une partie de sa cargaison à Colombo. Il y reçoit toute la cannelle préparée pour l'exportation.

A trente milles au-delà de Pointe-de-Galle, est situé Matoura, qui est sous le comman-

Digitized by Google

dement d'un capitaine. Le fort et le village sont petits, et les environs extrêmement agrestes et sauvages, mais bien pourvus de toutes sortes de vivres, et sur-tout on y trouve beaucoup de gibier. La maison du commandant est en assez bon état. Elle est dans une situation agréable et commode, près de la rivière, qui a là beaucoup de largeur, et court se jeter, à peu de distance, dans la mer. Quoique le fort de Matoura soit renfermé dans le district de Colombo, l'officier qui commande ce poste, ne prend les ordres que du gouverneur-général de l'île. Il en est de même des commandans de Caltoura, de Nigumbo et de Manaar.

Les environs de Matoura sont peuplés d'éléphans; et c'est principalement là que l'on prend ceux de ces animaux qu'on exporte. Tous les trois ou quatre ans, on leur donne la chasse par ordre du gouvernement. En 1797, il y en eut une où l'on prit cent soixante et seize éléphans. On ne se rappelait pas qu'il en eût jamais été pris autant à-la-fois.

Matoura se trouve placé, pour ainsi dire, à la pointe la plus méridionale de l'île de Ceylan; et à cause de la nature du pays, situé à l'est de ce poste, on ne rencontre

Digitized by Google

aucun autre établissement européen jusqu'à Batacolo, qui en est à la distance de soixante milles. Tout l'espace intermédiaire présente l'aspect le plus sauvage. Peu de chingulais osent habiter ce canton, où l'on est continuellement en danger d'être attaqué par toutes sortes de bêtes féroces, qui s'y trouvent en grand nombre. Les étrangers et ceux qui ne connaissent pas la manière d'éviter la rencontre de ces terribles animaux, ont beaucoup de répugnance à traverser ce pays, où il arrive beaucoup d'accidens. Les personnes, que leurs affaires obligent de se rendre de Colombo à Batacolo, préfèrent d'y aller par mer, ou, si la saison est contraire, de faire un long circuit, en suivant les côtes ouest et nord-ouest de l'île. Elles auraient, par la route directe, non-seulement à craindre les buffles, les éléphans et les autres bêtes féroces; mais elles courraient encore le risque de rencontrer les sauvages bedahs, qui vivent aussi dans les forêts comme ceux des environs de Jafnapatam.

Ces inconvéniens sont cause que Batacolo n'a que peu, ou point de relation avec les parties méridionale et occidentale de l'île, et sous tous ces rapports c'est un poste de peu

Digitized by Google

d'importance. Le port ne peut admettre que de petits navires marchands. Le fort est à peine en état de se défendre, et est sous le commandement d'un simple officier. Un détachement qu'on y envoie de Trinquemale en compose la garnison. Quelques familles hollandaises résident dans le village, situé sous les murs du fort. Les environs sont très-pittoresques; et prise en mer à la hauteur de Batacolo, la vue de Ceylan est vraiment remarquable. Le rivage est extraordinairement escarpé dans cette partie de l'île, et plusieurs des énormes rochers qui le surchargent, ont, à cause de leur forme grotesque, reçu différens noms. Ceux qu'on appelle friar's hood [1], l'éléphant, la pagode, sont bien connus.

J'ai maintenant achevé de décrire la circonférence de l'île de Ceylan, en partant de Trinquemale du côté du nord et en y revenant par le sud. Il résulte de cet examen dans lequel j'ai fait observer tout ce que les domaines européens offrent de digne de remarque, que les parties les plus peuplées et les plus riches s'étendent le long des côtes ouest et sud ouest, et que cet abri sûr pour les vaisseaux qui fait de Ceylan un établis-

[1] Le capuchon du moine.

Digitized by Google

sement d'une si haute importance pour nos autres possessions dans l'Inde, est situé de l'autre côté et dans la partie la plus sauvage de l'île. Les routes sont actuellement dans un tel état de dégradation, qu'il n'y a pour ainsi dire aucune communication par terre entre les côtes opposées, qui ne peuvent ainsi profiter des avantages l'une de l'autre. Cependant on peut remédier en grande partie à cet inconvénient, et l'on a formé plusieurs plans avantageux, que les officiers auxquels est confié le commandement ont commencé de mettre à exécution. Il est probable aussi qu'avec le tems on s'occupera de cultiver les terres les plus pauvres dans les parties septentrionale et orientale de Ceylan, qu'on en tirera les denrées de première nécessité, et que les riches plaines des environs de Colombo seront totalement consacrées à la culture des épices.

Les parties de l'île qui me restent à décrire, obéissent aux lois d'un autre souverain, et sont occupés par un peuple qui, pour l'extérieur et les mœurs, diffère des habitans des côtes de la mer. Je parlerai d'abord de ceux-ci; la description de l'intérieur du pays devant être nécessairement entremêlée d'observations sur ceux qui l'habitent.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Mœurs et coutumes des hollandais, des portugais et des malais, qui habitent l'île de Ceylan.

Les côtes de l'île de Ceylan sont habitées par des individus de nations diverses, et les naturels de chaque partie de l'Inde semblent avoir leurs représentans à Colombo. Le tableau des mœurs de ces derniers appartenant plus particulièrement à la description du pays dont ils sont originaires, je n'entrerai dans quelques détails que sur ceux qui sont établis d'une manière fixe à Ceylan, et forment une considérable partie de la population de cette île. Outre les chingulais qui vivent sous la domination des européens, les côtes de la mer sont principalement habitées par des hollandais, des portugais et des malais. La différence qui se trouve entre l'extérieur et les coutumes des uns et des autres, est si grande qu'elle exige une description séparée, dont, je l'espère du moins, il résultera quelque plaisir pour le lecteur.

Digitized by Google

Les hollandais, et même les européens de toute autre nation, excepté la nôtre, qui résident dans l'Inde, ont une manière de vivre et des habitudes très-différentes de celles qu'ils ont en Europe. Nos compatriotes seuls, sous quelque climat et en quelque position qu'ils se trouvent, demeurent constamment attachés aux usages et aux coutumes qu'on observe dans la Grande-Bretagne. Quoique les préjugés des peuples parmi lesquels ils habitent, et que la nature du climat puissent les forcer quelquefois à s'en écarter, cependant ils ne les oublient jamais. Le trait de ressemblance avec ceux d'Europe, que les hollandais nés ou fixés à Ceylan conservent le plus, est leur passion pour l'eau-de-vie de genièvre et pour le tabac à fumer. En toute autre chose, ils ont adopté les coutumes, les habitudes et l'indolence des naturels du pays. Un hollandais-chingulais passe son tems de la manière suivante. Il se lève à-peu-près à six heures de matin et va se promener, ou, enveloppé dans sa robe de chambre et la tête couverte d'un bonnet de nuit, il fume une pipe devant sa porte, et prend un verre d'eau-de-vie, qu'on appele un *soupkie*. A sept heures ses esclaves lui ser-

Digitized by Google

vent du café, et il quitte sa posture nonchalante et sa pipe. Après son déjeûner il s'habille, va à ses affaires et le plus souvent rendre des visites, ce qui est une des passions particulières des colons dans ce pays. Dans chaque maison où l'on entre, on fume une pipe et l'on prend un verre de liqueur. Les hollandais sont très-cérémonieux et font une quantité de révérences avec cette pesanteur qui leur est particulière. S'ils ont le tems de prolonger leur visite, ils se dépouillent d'une partie de leurs vêtemens, se couvrent la tête d'un bonnet fort léger qu'ils ont apporté exprès, puis se mettent à fumer et à causer jusqu'à midi, qui est l'heure du dîner. Leur table est chargée de grosse viande, et ils aiment passionnément à manger le poisson et presque tous leurs alimens, avec beaucoup de beurre ou d'huile. Dans quelques maisons hollandaises, cependant, et en particulier chez M. Conrade, à Colombo, je trouvai tous les mets parfaitement apprêtés, et le poisson sur-tout me parut l'être de manière à flatter infiniment le palais d'un anglais. Après le dîner on reprend l'occupation favorite; c'est-à-dire qu'on fume de nouveau et dans le même négligé qu'auparavant, puis on dort une heure.

Digitized by Google

Après s'être rhabillé on va faire des visites ; ou l'on reçoit compagnie chez soi, ce qui, sans oublier une autre pipe, remplit le tems qui s'écoule jusqu'au souper, que l'on sert à neuf heures, et qui est aussi composé de viandes bien substantielles.

L'indolence et la paresse des hollandais de Ceylan sont si bien connues qu'elles ont passé en proverbe ; la manière dont ils vivent ne peut manquer de leur faire acquérir ces défauts. Comme ils ne songent point à s'instruire, et qu'ils paraissent même n'avoir aucune sorte de curiosité, ni trouver de jouissance qu'à mener cette paisible vie que je viens de décrire, ils sont ignorants et stupides, et n'ont ni capacité ni desir de se distinguer par quelque exercice que ce soit. L'éducation de leurs enfans est aussi très-négligée, et ils les confient ordinairement aux soins de leurs esclaves. Ces derniers, pour la faute la plus légère, et même par l'effet d'un simple caprice, sont traités de la manière la plus cruelle par des maîtres dont l'esprit étroit et l'égoïsme rendent l'ame inaccessible à tout sentiment d'humanité. Ils disent que ce traitement est nécessaire pour tenir ces malheureux dans la soumission.

Digitized by Google

Tel est l'argument qu'emploient ordinairement ceux qui méritent et qui craignent que leur injustice ne retombe sur eux-mêmes, et qui espèrent échapper au châtiment par l'excès de la cruauté.

La conversation des femmes qui a contribué si efficacement à civiliser les nations, entre peu dans l'amusement d'un hollandais à Ceylan. Quoiqu'elles soient présentes lors des visites, les dames n'y sont point l'objet de la même attention et de la même politesse qu'en Europe. Après les premières révérences les hommes semblent les oublier totalement; et ils passeront la soirée entière à s'entretenir sur la politique et à fumer, sans leur adresser une seule fois la parole et sans s'occuper d'elles. Pour se dispenser de tout égard, ils se retirent, même assez ordinairement, dans une autre pièce, ou se réunissent à l'une des extrémités de la salle et abandonnent le reste aux dames.

D'après un tel traitement, on ne doit pas s'attendre que les hollandaisss de Ceylan soient fort instruites dans l'art de plaire. Leur négligé n'est point du tout remarquable par la propreté. J'en ai vu plusieurs passer la matinée, vêtues d'un simple jupon et

Digitized by Google

d'une robe lâche, leurs cheveux rassemblés en un seul nœud sur le sommet de la tête, et sans souliers ni bas. Cependant ces mêmes femmes paraissaient le soir dans la plus grande parure. Les dames de Ceylan ne recherchent pas plus les agrémens de l'esprit qu'elles ne soignent leurs charmes, et elles sont presque aussi ignorantes à leur mariage que dans leur enfance. Elles n'ont aucune idée d'une conversation polie, ni de ces rares connoissances, qui rendent si agréable et si utile la société de nos belles compatriotes. A la vérité telle est leur éducation, qu'on ne doit attendre d'elles aucune sorte de talent. Abandonnées dès leur jeunesse aux soins de leurs esclaves, elles en prennent les habitudes, les manières et les superstitions, dont elles ne peuvent plus se défaire. Elles demeurent sous cette tutelle jusqu'à ce qu'on les marie; et d'après le portrait que j'ai fait des hommes, on doit juger que du côté de l'esprit elles ne peuvent pas gagner beaucoup à leur changement d'état. L'accueil froid qu'elles éprouvent dans la société, les engage à se renfermer avec leurs esclaves, à l'attention, au respect et à l'obéissance desquelles elles sont accoutumées. Leurs prin-

Digitized by Google

cipes de morale sortant de la même source, elles n'ont pas plus de dignité ou de vertu que de politesse. Elles ne se servent ordinairement dans la conversation que de cette langue barbare, qui n'est bonne que pour les esclaves, le portugais de l'Inde. Rarement elles en parlent une autre devant un anglais, et elles considèrent la langue hollandaise comme trop grossière et trop dure pour la bouche d'une femme.

Les hollandais de Ceylan seraient bien loin de passer pour aimables aux yeux des dames anglaises, et cependant ils sont l'objet de la tendresse et de la vénération de leurs femmes. Comme celles-ci connaissent leurs propres imperfections et que leurs époux les tiennent à une distance respectueuse, elles se trouvent très-honorées des marques d'attachement qu'ils leur donnent, et en conséquence elles en ambitionnent extrêmement les bonnes grâces. Cependant après leur mariage, le peu de soin qu'elles prennent de leur personne ne devrait produire que l'aversion et le dégoût. Les hollandaises lorsqu'elles sont demoiselles et jeunes, se parent avec assez d'art, et quelques-unes d'entr'elles peuvent passer pour jolies et même pour

Digitized by Google

belles. Mais bientôt elles s'abandonnent tellement à l'indolence et à la paresse, qu'elles acquièrent un excessif embonpoint, et qu'elles négligent autant la parure que la propreté.

D'après une telle manière de vivre et dans un semblable climat, on ne doit pas s'attendre à trouver aux femmes cette fleur de santé, ce teint de lys et de roses d'un grand nombre d'européennes. Celui de la plupart des hollandaises de Ceylan est d'un blanc de mort. Il est cependant des exceptions ; et il y a parmi elles quelques dames, qui passeraient pour très-belles aux yeux d'un européen. Celles dans les veines desquelles il coule du sang chingulais, se font aisément reconnaître à la couleur un peu foncée de leur peau, et à leurs cheveux noirs, épais et forts, signes caractéristiques que le cours de plusieurs générations ne peut effacer. Les femmes de cette race mélangée sont en grand nombre dans tous les établissemens hollandais, et vieillissent plutôt que celles qui sont entièrement d'origine européenne. Les dames hollandaises ont coutume de se faire craquer les jointures, qu'ensuite elles frottent d'huile, ce qui les rend infiniment souples.

La danse est le principal amusement des

Digitized by Google

jeunes personnes. Quant aux femmes mariées ou d'un certain âge, leur plus grand plaisir est de se faire les unes aux autres des visites de cérémonie. Elles se font suivre alors d'un grand nombre d'esclaves de leur sexe convenablement vêtues. Celles-ci portent les boîtes de bétel, ou tiennent les parasols au-dessus de la tête de leurs maîtresses, qui rarement se la couvrent, et ont leurs cheveux relevés par-derrière et brillans d'huile. Le plus grand luxe des hollandaises à Ceylan, consiste dans le nombre de ces femmes qu'elles traînent à leur suite, et c'est ordinairement par-là qu'on estime leur richesse. Elles emploient à ce service les plus belles filles qu'elles peuvent se procurer, et en général elles les traitent avec bonté. Cependant tel est l'effet du caprice qui accompagne toujours le pouvoir dont jouissent des personnes d'un esprit borné, que souvent pour les causes les plus légères et sur-tout lorsque la jalousie les anime, elles se conduisent envers ces malheureuses de la manière la plus injuste et la plus cruelle.

Depuis que nous nous sommes emparés de l'île de Ceylan, les jeunes hollandaises ont adopté les modes anglaises, et leurs charmes

Digitized by Google

y ont infiniment gagné. A mon arrivée je les trouvai enfermées dans des corps élevés et roides, qui me parurent très ridicules. Plusieurs d'entr'elles ont adopté un genre d'habillement aussi léger qu'il est joli, et qui consiste en un mélange des modes européennes et des modes du pays. Une fine toile de coton qui enveloppe le corps et s'attache au-dessous des bras, forme le vêtement de dessous que recouvre un jupon et une robe lâche de belle mousseline. Par-dessus celle-ci on met la *kabey*, autre robe aussi de mousseline, et dont les manches serrées se fixent au poignet, au moyen de cinq ou six boutons d'argent, d'or, ou de pierres précieuses. La kabey est courte ou longue, selon le goût de la personne qui la porte.

Quelques femmes relèvent leurs cheveux avec négligence, et d'autres les renferment dans une sorte de couronne, ou de guirlande, placée derrière la tête. Cette couronne s'attache au moyen de fortes épingles d'or, d'une forme particulière, qui sont recourbées à l'un des bouts comme un manche de cuiller et qu'on appele *condés*. Elles servent aussi à fixer une plaque d'or ou d'écaille de tortue, en demi-cercle, qui pose

Digitized by Google

sur les cheveux et les retient à la partie antérieure de la tête. Souvent on ajoute à cette coiffure une petite couronne de jasmin d'Arabie, dont la fleur blanche exhale une odeur délicieuse, et dont on forme aussi des guirlandes qui servent de colliers. Les femmes de demi-caste sont obligées d'oindre constamment d'huile de noix de coco, leurs cheveux épais, que la chaleur du climat ferait tomber immédiatement si elles négligeaient cette précaution pendant huit jours. L'odeur du jasmin et celle de l'huile se confondant, produisent le plus désagréable effet sur les européens. La plupart des dames hollandaises les plus âgées et les femmes du commun mâchent une composition de feuilles de bétel, de noix d'arec, et de *chinam*, ou de chaux faite avec des coquilles brûlées, qui donne une qualité plus chaude à ce mastique et le rend d'un goût plus piquant. Dans toutes les maisons, il y a un certain nombre de vases de cuivre ou de crachoirs pour les dames qui font usage de cette substance, et pour les hommes quand ils fument. Les hollandaises ont généralement soin que les appartemens où elles reçoivent compagnie soient tenus très-proprement et

Digitized by Google

dans le plus grand ordre. On en remarque sur-tout les planchers carrelés de tuiles et parfaitement frottés. Quant au reste des appartemens, c'est tout le contraire. Je ne prétends pas cependant faire entendre que j'aie attentivement examiné les pièces les plus retirées, ce que peu d'européens sont tentés de faire ; mais les maisons dans l'Inde sont tellement à jour qu'il suffit d'un seul coup-d'œil pour découvrir beaucoup de choses. Les meubles sont extrêmement lourds, et la forme en est si antique qu'on pourrait les croire faits il y a plusieurs siècles. Les carrosses et les voitures de plaisir sont tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre et de plus grotesque, et rien n'était plus risible pour ceux de nos compatriotes qui étaient accoutumés à en voir d'un goût plus nouveau.

Une race d'hommes connus sous le nom de *portugais*, forme une autre partie de la population de Ceylan. On pourrait supposer qu'ils descendent directement de la nation portugaise ; mais il n'en est rien. Leur dénomination vient de celle des enfans naturels que les portugais eurent des femmes du pays, et qui étaient en grand nombre dans cette île et dans tous leurs autres établis-

Digitized by Google

semens de l'Inde. Mais les mœurs et les coutumes de ces portugais, d'origine indienne, se sont aujourd'hui également fondues dans celles des individus qui se sont approprié leur nom. Ceux qui se trouvent actuellement à Ceylan, sont un mélange de maures, de malabars et d'individus sortis d'unions illégitimes des chingulaises avec les différens européens qui ont possédé cette île. Un teint qui approche plus du noir que du blanc, et un vêtement moitié européen, moitié indien, sont tout ce qu'il faut pour prendre le nom de portugais dans ce pays.

Cette classe est nombreuse dans tous les établissemens des européens dans l'Inde, et principalement dans ceux des hollandais, qui souvent y choisissent leurs femmes. Il n'est pas rare à Ceylan de voir un de ceux-ci, quoique très-respectable et très-riche, faire un tel mariage. Nos compatriotes ont tant d'horreur pour une pareille union, que rien ne pourrait leur en faire contracter une semblable. Les hollandais indiquent la cause des alliances de cette sorte, en assurant qu'à peine sort-il de Hollande pour passer dans l'Inde, une seule femme qui ne soit pas mariée.

Les mœurs des indiens portugais diffèrent

Digitized by Google

de celles des maures, des malabars et des mahométans. Ils affectent même d'adopter celles des européens, et portent des chapeaux en place de turbans, et des culottes au lieu de cette pièce d'étoffe, dont les autres indiens se ceignent les reins et qu'ils arrangent autour des cuisses, en quelque sorte comme un large pantalon. Tout noir qui peut se procurer une culotte et une veste, des souliers et un chapeau, et qui a quelque notion de la religion chrétienne, aspire au titre de portugais, qui fait une très-flatteuse distinction.

Quoique les portugais de l'Inde professent généralement le catholicisme, et qu'ils soient la plupart de la communion romaine, cependant ils ont retenu beaucoup de rites du paganisme, et leur religion peut être considérée comme un mélange de l'un et de l'autre. Ils affectent de devoir, et leur origine, et leur croyance religieuse, aux véritables portugais, quoiqu'ils n'en aient à-peu-près conservé que le nom. Les hollandais ont permis à des prêtres et à des missionnaires d'exercer leurs fonctions près de ces indiens, dont plusieurs ont embrassé la religion protestante.

Digitized by Google

En général les indiens portugais ont le teint un peu plus clair que les maures et que les malabars, et ceux qui ont la peau plus blanche encore, peuvent être considérés comme étant d'origine hollandaise peu ancienne; car le *sang* des portugais d'Europe s'est tellement confondu avec d'autre sang dans l'Inde, qu'à peine on peut l'y reconnaître. Parmi ces métis, on trouve des individus de toutes les nuances, depuis le noir de jais jusqu'au jaune ou au teint cuivré. Contre la coutume des mahométans, ils portent dans toute leur longueur et ordinairement noués, leurs cheveux noirs, ou d'un brun très-foncé. On admire les traits de quelques-unes de leurs femmes, qui sont vraiment jolies. Les hommes sont de moyenne taille, et si mal faits et si minces, qu'on peut aisément les distinguer. Leur vêtement forme leur principal article de dépense; car ils sont passionnés pour la parure, et jamais ils ne sortent sans se revêtir de leurs habits les plus beaux. Ils sont paresseux, efféminés, traîtres et emportés à l'excès. Comme ceux auxquels ils prétendent devoir l'origine, ils se font remarquer par un orgueil ridicule, et portent aussi un grand nombre de noms qui sont

Digitized by Google

toujours précédés, ou de Don-Juan, ou de Don-Fernando, ou d'autres prénoms du même genre. Ils ne forment point une caste régulière, et ils passent pour les plus méprisables des habitans de l'Inde. Sortis d'unions illégitimes, ils n'ont conservé que les défauts de leurs pères, et ils ont tous les vices des européens et des indiens, sans en avoir une seule vertu.

Ce fut parmi ces portugais de l'Inde qu'on leva les troupes, connues sous le nom de *topasses*, nom qui leur était donné parce qu'elles portaient des chapeaux au lieu de turbans, le mot *topy* ou *chaupy*, paraissant être une corruption du mot français *chapeau*. Ceux qui les composaient ne passèrent jamais pour de bons soldats; et ne ressemblant aucunement aux cipayes pour la bravoure ni pour la force, ils furent rarement employés au service britannique. Cependant les français en entretenaient généralement un corps à Pondichery et dans leurs autres établissemens de l'Inde.

Les malais forment une autre classe, dont se compose une considérable partie de la population de Ceylan. Cette race d'hommes que les européens connaissent principale-

Digitized by Google

ment sous le rapport de la férocité, s'est répandue dans toutes les contrées orientales de l'Inde. Les malais sont originaires de la presqu'île de Malacca, d'où ils ont passé à Java, à Sumatra, aux Moluques, aux Philippines et dans un grand nombre d'autres îles de l'archipel indien. Il est difficile de déterminer la date précise de leur arrivée à Ceylan; mais depuis long-tems les hollandais ont coutume d'y en amener, ainsi que dans les autres établissemens qu'ils ont en Asie et en Afrique, pour les y occuper à différentes branches de commerce, et à leurs manufactures, comme aussi pour en faire des soldats et des domestiques.

Les malais diffèrent infiniment des autres habitans de l'Asie, par la religion, les mœurs et les coutumes, par la couleur de la peau, les formes de la personne et les vêtemens. Il y a même de la dissemblance entr'eux, selon qu'il s'en trouve entre les peuples divers parmi lesquels ils sont dispersés. Cependant il est toujours facile de reconnaître leur origine; car quoiqu'ils s'allient aux maures et à d'autres castes, principalement à Ceylan, et que leur teint se rembrunisse par l'effet de ces alliances, leurs traits caractéristiques de-

Digitized by Google

minent d'une manière si frappante qu'on ne peut se méprendre en les voyant. Ceux qui sont nés et ont été élevés dans les colonies européennes, se civilisent plus que les autres ; mais jamais ils ne perdent entièrement leur férocité naturelle. Cependant ils sont moins cruels et moins vindicatifs que ceux qui habitent la peninsule de Malacca et leurs autres possessions particulières.

Les hommes sont de moyenne taille, extrêmement bien proportionnés, et ont surtout la jambe et le bras parfaitement dessinés : une jambe mal faite est très-rare parmi eux. Ils sont très-nerveux et par conséquent robustes. Leur peau est d'un brun clair, ou d'un jaune qui approche presque de la couleur du cuivre, lorsqu'ils sont âgés ou qu'ils ont été fréquemment exposés aux rayons du soleil. Ils ont le front large et plat, les yeux petits, noirs et très-enfoncés, et leur nez épaté s'élargit vers les narines et offre une sorte de cannelure à l'extrémité. Leurs cheveux sont longs, durs et noirs, et continuellement oints de quantité d'huile de noix de coco. Plusieurs d'entr'eux les laissent flotter sur leurs épaules ; d'autres les relèvent et en forment un nœud qu'ils fixent derrière

Digitized by Google

la tête au moyen d'un peigne d'écaille de tortue. Quelques-uns des plus pauvres les enveloppent d'un mouchoir de couleur.

Les malais d'une classe supérieure portent une sorte de robe à la mauresque et fort large, qu'ils appelent *badjou*, et qui ressemble assez à nos robes-de-chambre. Elle est formée d'une riche étoffe de soie à fleurs, ou d'une belle toile de diverses couleurs. Leur vêtement de dessous consiste en de larges caleçons de soie, ou de calico, et une veste de même étoffe, appelée *hadjou*, et qui serre le corps. Leur coiffure n'est ni le turban, ni le bonnet, mais tient de l'un et de l'autre, et souvent elle est très-élégamment ornée. Quant à la chaussure, ils ont les mêmes pantoufles ou les mêmes sandales que les maures. L'habillement des malais les plus pauvres se compose d'une pièce de toile de coton, qui leur fait le tour du corps et dont un bout leur passe entre les cuisses et est relevé au bas du dos. Ils ont les bras entièrement nus. Quelques-uns d'entr'eux portent une veste sans manches; et les esclaves au service des européens, au lieu de la pièce de toile, ont une culotte de quelque étoffe grossière, qui leur est donnée par leurs maîtres. Aucun malais ne se laisse croître la

Digitized by Google

barbe, et tous s'en arrachent les poils aussitôt qu'ils paraissent, leur religion leur défendant de la porter.

Les femmes des classes les plus pauvres ont, pour tout vêtement, une pièce de grosse toile de coton fort large, qu'elles appellent *sarou*[1]. Elles font des plis à cette étoffe, qui leur enveloppe le corps jusqu'au-dessus du sein, qu'elle couvre en partie; et l'extrémité supérieure du vêtement est attachée immédiatement au-dessous des bras. La partie inférieure leur descend jusqu'à la cheville, ou du moins jusqu'à la moitié de la jambe. Comme ceux des hommes, leurs cheveux forment une grosse corde derrière leur tête, et sont retenus au moyen d'un rézeau, ou de ces grosses épingles, appelées *condés*, que j'ai déjà décrites.

Les femmes des classes supérieures apportent plus de soin à leur parure, qui est aussi plus brillante, et quelquefois disposée avec infiniment de goût. De même que les autres, elles portent aussi le sarou; mais elles ne le font point monter si haut, et l'étoffe en est plus fine. Elles ont également une espèce

[1] Il semble que *sarou* soit une corruption du mot français *sarrau*. (*Remarque du traducteur.*)

Digitized by Google

de corset, ou une camisole avec des manches, qui leur enferme la moitié du corps, et paraît destinée à leur couvrir le sein, qu'elle soutient en même-tems. Elles mettent par-dessus ce corset un vêtement plus large et plus long, fait d'une étoffe de soie, ou de belle mousseline ; et une ceinture pareille, mais bien brodée, leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Sur le tout elles jettent le *badjou*, ou la robe large ; et la leur, à peu de chose près, ressemble à celle des hommes. Au lieu du badjou, quelques femmes portent un *salendang*, qui est une pièce d'étoffe de soie ou de mousseline, longue d'environ cinq pieds, négligemment placée autour du cou et des épaules, de manière à retomber en avant ; et à se relever ensuite sur le dos. Leurs cheveux sont tout luisans, à force d'huile de noix de coco, et attachés avec des épingles ou des condés. Sur le sommet et à la partie antérieure de la tête, elles ont trois ou quatre peignes d'écaille de tortue, enrichis de plaques d'or. Elles portent aux bras et autour du cou des chaînes d'or, quelquefois travaillées en filigrane [1] ;

[1] Les malais, font avec beaucoup d'art, des bijoux d'or en filigrane. (*Remarque de l'auteur.*)

Digitized by Google

et des bagues brillent à leurs doigts. Enfin, les femmes des malais les plus riches font une très-grande dépense pour leur toilette.

La plupart des malais sont d'une laideur remarquable, et leurs traits annoncent fortement leur perfidie, leur esprit vindicatif et leur férocité. Il en est cependant quelques-uns dont l'extérieur est agréable en tout point, et un grand nombre de leurs femmes peuvent passer pour belles, sur-tout celles qui n'ont point été exposées aux rayons du soleil, et dont on n'a point aplati le nez. Aussitôt après la naissance d'un enfant, la mère a soin de lui briser le cartilage de la partie supérieure du nez, parce qu'un nez plat est une grande beauté chez les malais. J'ai vu un grand nombre de jeunes personnes de cette nation qui étaient très-belles, et qui avaient le teint d'un jaune brillant, ou de couleur d'or, et même presque blanc. Toutefois les européens feront bien de ne point céder aux agaceries de ces dames; car les liaisons que l'on forme avec elles sont très-dangereuses, et le plus souvent, fatales. Les malais sont fort jaloux, et ne pardonnent jamais une infidélité à leurs femmes.

Digitized by Google

Ils sont sur-tout extrêmement irrités de la préférence décidée que les malaises accordent aux européens. Il est vrai qu'ils leur permettent d'entretenir un commerce de galanterie avec celles qui ne sont pas mariées ; mais un amant n'a pas moins à redouter sa maîtresse qu'un mari jaloux, les passions des femmes, chez les malais, n'étant pas moins vives que celles des hommes, et pouvant aussi les porter aux actes de la plus terrible vengeance. Pour peu que leur amant les néglige, ou qu'elles soupçonnent qu'il a formé quelqu'autre liaison, elles n'hésitent point à le poignarder, ou à l'empoisonner ; et ce dernier crime leur est très-familier.

Les habitudes que les malais contractent, dès leur plus tendre enfance, doivent les rendre courageux. Ils vont nus jusqu'à l'âge d'environ douze ans ; et, peu de tems après qu'ils l'ont atteint, on les marie. Comme ils sont de la religion mahométane, ceux des classes supérieures épousent autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Les plus pauvres se contentent d'une seule.

Leur nourriture ordinaire consiste en volaille, en poisson, en riz et en végétaux.

Digitized by Google

Les riches mangent aussi du bœuf et du mouton, lorsque l'animal a été tué par quelqu'un de leur croyance, et que la viande en a été préparée à leur manière. Les commandans de nos forts dans l'île de Ceylan, lorsqu'ils veulent donner un repas aux officiers malais, font venir un compatriote de ceux-ci, pour servir à-la-fois de boucher et de cuisinier. Les malais, comme tous les autres mahométans, ont horreur du porc, et même ne voudraient pas, pour beaucoup, en toucher la chair. J'ai vu quelques domestiques et des enfans de cette nation, refuser d'enlever un plat, parce qu'il y avait eu dessus un jambon ou du lard.

Leur boisson est l'eau, ou le jus de palmier. Cependant il en est quelques-uns qui ne font aucune difficulté de boire de l'arrack, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Les malais mâchent toute la journée du bétel ou du penang, et fument du *bang*. On fait, avec cette dernière herbe, une espèce d'opium, qu'ils mâchent aussi en quantité, et qui leur fait le même effet que les liqueurs fortes aux européens. Lorsqu'ils en ont fait excès, ils tombent dans l'état de stupéfaction le plus complet. J'ai fréquemment vu des malais qui

Digitized by Google

avaient trop mâché de cette funeste drogue, couchés sur la terre, privés de la parole, et les yeux fixes, comme s'ils n'y voyaient plus. Cependant, la force de l'habitude et leur passion pour cette substance, sont telles, qu'ils en portent toujours sur eux.

Les amusemens des malais répondent à leur caractère, et consistent en exercices violens, ou en jeux féroces. Hommes et femmes aiment passionnément à se baigner, et souvent ils prennent plusieurs bains en un jour. Ils ont un jeu de balle qui ressemble au nôtre, avec cette seule différence que la balle est de canne cordelée : mais leur plus grand plaisir est de voir des combats de coqs, auxquels ils s'intéressent spécialement par des paris. Leur passion pour ce spectacle, ou plutôt pour ce jeu, est fréquemment suivie des plus terribles effets. Les plus pauvres sur-tout, ainsi qu'on le rapporte des anciens germains, après s'être dépouillés de tout, vendent leurs enfans, et se vendent eux-mêmes pour se procurer les moyens de jouer; et souvent, lorsqu'ils ont épuisé cette dernière ressource, ils immolent celui qui leur a gagné leur argent, et se donnent ensuite la mort.

Digitized by Google

Les malais ont une grande variété d'instrumens de musique, au moyen desquels ils forment des espèces de concerts, à leurs cérémonies religieuses, aux noces et aux fêtes. En de semblables occasions, ils se signalent par cette magnificence grotesque et barbare, qui plait tant aux peuples non civilisés. Ils portent alors en grande pompe un nombre infini de drapeaux, de flammes, de représentations de leurs dieux, de figures d'hommes et d'animaux, dont les plus hideuses attirent le plus leurs regards. Le *gong gong* est un de leurs principaux instrumens de musique. C'est un large plateau creux, d'une composition métallique particulière, et qui, à cause de la substance et de la forme dont il est, rend un son fort, lorsqu'on frappe dessus. Le *tom tom* est une espèce de tambour. D'autres instrumens sont formés de bambous, liés ensemble au moyen d'un fil d'archal, et ont, quant à la forme, quelque ressemblance avec le tympanon. Les instrumens de musique des malais diffèrent tellement entr'eux que plusieurs sont d'une grosseur demesurée, tandis que d'autres sont infiniment petits; et ils produisent un assez agréable effet, au moyen de l'opposition des sons.

Digitized by Google

Les malais professent tous la religion mahométane, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur quelques points de doctrine, et sur quelques exercices de piété peu importans. Ils ont des mosquées dédiées à leurs saints ; et ils les fréquentent assiduement et y montrent une grande dévotion.

La connaissance des plantes médicinales est pour ainsi dire générale parmi les malais, qui ont aussi un grand nombre de règles pour employer ces plantes dans leurs maladies. Ils possèdent cette science par l'effet de leur passion pour le jardinage et la culture de toutes sortes de productions végétales ; occupations auxquelles ils se livrent dès leur plus tendre enfance. Nous avons déjà dit que les européens choisissaient leurs jardiniers de préférence parmi les malais. Ceux-ci sont aussi fort adroits à faire des ouvrages en cannes, et à racommoder les chaises et les lits, construits avec les brins de cette sorte de jonc. Ce sont eux également qui élèvent le mieux les *bungaloës*, ou les maisons de bois de cocotier.

La manière de préparer les alimens, et celle de saluer, sont, ainsi que plusieurs autres usages, à-peu-près les mêmes chez

Digitized by Google

les malais que parmi les naturels des côtes de Malabar et de Coromandel. Néanmoins ils se font suffisamment distinguer de ceux-ci, de même que de tous les autres indous, par la différence de leurs institutions et par une férocité qui leur est particulière.

Le gouvernement des malais dans leur pays natal, c'est-à-dire, dans la presqu'île de Malacca, ressemble jusqu'à un certain point aux anciennes institutions féodales de l'Europe; et la guerre est, en conséquence, l'occupation principale de la nation. Les malais ont toutes les inclinations qui dérivent nécessairement de pareils établissemens. Ils sont hardis, belliqueux et entreprenans à l'excès; ils reçoivent avec le plus profond respect les ordres de leurs supérieurs, qu'ils exécutent toujours, quelque rigoureux qu'ils soient. Ce caractère féroce, que communiquent des institutions dont la guerre est l'unique objet, et que la religion chrétienne a modéré en Europe, s'est fortifié par celle qu'ont embrassée les malais. On ne doit point s'attendre à trouver parmi les sectateurs d'un Prophète, qui lui-même était cruel et guerrier, ce romanesque esprit de chevalerie, par l'effet du-

Digitized by Google

quel on joignait à l'exercice du métier des armes, la politesse et la générosité. Accoutumés à ne devoir leur existence qu'à leur courage, et à venger eux-mêmes leurs injures, les malais montrent un amour de l'indépendance, et une intrépidité que ne possèdent point les autres peuples de l'Orient, condamnés à une servitude perpétuelle. Poussant la bravoure au dernier degré de fureur, cruels, et, dans la colère, ne respirant que la vengeance, qu'ils portent à un excès dont à peine on soupçonnerait la nature humaine, leur vue seule saisit d'horreur les efféminés et timides indous. J'ai fréquemment eu l'occasion de voir manifester ce sentiment par les naturels de l'île de Ceylan, qui s'arrêtaient épouvantés, lorsque le hasard leur avait fait rencontrer un soldat malais.

Les armes que portent les malais sont analogues à leurs dispositions sanguinaires. La principale est une sorte de poignard, appelé *crisse*, dont la lame est d'acier de la meilleure trempe, et va quelquefois en serpentant, pour rendre la blessure plus terrible. Le manche en est d'ivoire, ou de bois, et représente le buste et les deux bras

Digitized by Google

d'un homme, avec une tête qui participe de la figure humaine, et de la tête d'un oiseau. Ils l'appellent leur *souammey* ou leur dieu, et font à cette idole un *salam* ou un salut, avant de tirer le crisse pour s'en servir. Après avoir ainsi confirmé le vœu de perdre leur ennemi, ils ne renferment jamais leur poignard, qu'ils ne l'aient plongé dans le sang. Si leur adversaire est hors de leur atteinte, ils enfoncent leur crisse dans le corps d'un poulet, d'un pigeon, d'un chien, ou de tout autre animal vivant qu'ils rencontrent. Le fourreau de cette arme est de bois, et souvent on y applique des ornemens d'or ou d'argent. L'ensemble d'un crisse offre une grande ressemblance avec une arme du même genre dont se servaient les anciens celtes, qui, comme les malais, la portaient aussi à droite. Pour rendre plus funeste encore l'effet d'un tel instrument, on l'empoisonne toujours; ce qui se fait généralement au moyen de plantes vénéneuses, ou, quelque cher qu'il soit, au moyen du poison qui découle de l'upa, s'il est possible de s'en procurer.

Les malais se servent de leur crisse avec beaucoup d'adresse, et ne se font aucun scrupule d'avoir recours à la trahison, ou

Digitized by Google

d'employer la surprise pour perdre leur ennemi. Ils épient ordinairement l'occasion, frappent leur victime, soit à l'épaule, soit au dos, avant qu'elle ait le moindre soupçon. Ils ont une grande vénération pour cette arme, qui est l'instrument de leur cruauté. C'est pour eux la relique la plus sacrée, et elle passe constamment du père au fils. Aucune somme ne serait suffisante pour la payer; et il n'est point de violence qui puisse l'arracher à celui qui en est propriétaire. Un malais, sur le champ de bataille, se laissera tuer, ou se tuera lui-même, plutôt que de rendre son crisse à l'ennemi.

Avant d'exécuter une entreprise périlleuse, les malais ont coutume de prendre de l'opium, ou, selon leur expression, de se *bang* eux-mêmes. La bang, cette plante, dont tous les indous font usage lorsqu'ils veulent produire en eux une ivresse pareille à celle que cause le vin, se trouve sur le continent de l'Inde, aussi-bien qu'à Ceylan. C'est un petit arbrisseau dont la feuille ressemble, pour la texture et la forme, à celle du tabac, mais n'est pas plus large que celle de la sauge. On en tire une espèce d'opium, que l'on prend en bol, et qui enivre aussi complète-

Digitized by Google

ment que les liqueurs les plus spiritueuses. Après avoir fait sécher la feuille de la bang, on en fait usage comme de tabac à fumer; et l'ivresse qu'elle occasionne, est encore plus forte que celle que procurent les bols. Préparés de la sorte, les malais ne connaissent plus aucun danger, et courent en aveugles commettre les plus horribles atrocités. Cependant on doit moins attribuer à la bang qu'à leur cruauté naturelle, les actions barbares dont ils se rendent coupables. Si, avant d'exécuter le crime, ils se mettent passagèrement dans un état qui approche de la folie, ils ont commencé par le méditer. C'est de sang-froid qu'ils prennent leur détermination, et ensuite ils usent de ce moyen qui les fait tomber dans une frénésie, durant laquelle ni l'humanité, ni le sentiment de la crainte, ne peut les détourner de leur affreux dessein. Quelques personnes qui voulaient disculper la nature humaine, ne considérant pas que la férocité des malais provient des circonstances et de la position où ils se trouvent, l'ont attribuée à la quantité d'opium qu'ils prennent dès leur enfance, et qui les tient, disent-elles, presque sans interruption dans le délire. Cette sorte d'effervescence ne

Digitized by Google

dure que l'espace de tems nécessaire pour épuiser la force de la drogue enivrante qu'ils ont prise. Lorsque l'effet a cessé, ils sont complètement rendus à eux-mêmes, et c'est alors qu'ils concertent leurs projets. De plus, ils proportionnent la dose de bang à la résolution qu'ils ont formée. Sans en chercher d'autres causes, et sans accuser la nature d'avoir produit des monstres, il suffit de leurs institutions et de leur croyance religieuse, pour expliquer leur caractère.

La manière dont les malais exécutent leurs projets de vengeance, offre la preuve la plus frappante de leur férocité. Lorsque l'un d'eux a reçu ou s'imagine avoir reçu la plus faible injure, ou qu'on lui a fait le moindre tort, la fureur s'empare entièrement de son ame. Il fait vœu d'immoler non-seulement la personne qui l'a offensé, mais toute autre qu'il puisse rencontrer sur son passage, jusqu'à ce qu'il reçoive lui-même le coup fatal. Il se prépare ainsi que je l'ai dit, puis il tire son crisse empoisonné, et, se mettant à courir dans la rue, frappe indistinctement tout ce qui s'offre à lui, criant en même-tems : *Amok ! amok !* Tue ! tue ! et c'est de-là que provient l'expression de

Digitized by Google

courir un mock, pour désigner ce mode horrible de vengeance. Il est impossible de décrire la fureur dont est agité le malais qui a juré vœu de se venger ainsi ; et souvent il fait beaucoup de mal, avant qu'un heureux coup le renverse. Les naturels du pays prennentla fuite à son approche ; et il n'y a guère qu'un européen qui ose l'attaquer en cet état, car il se défend en désespéré. Souvent, quoique mortellement blessé, il parvient encore, en le frappant avec son poignard empoisonné, à faire périr celui contre lequel il combat. Le gouvernement hollandais avait cherché les moyens de mettre un terme à cette affreuse coutume. Il donnait une récompense de 200 risdales, à quiconque était parvenu à tuer, ou à se rendre maître d'un malais courant un mock ; et, lorsque le furieux était pris vivant, on le faisait mourir au milieu des plus cruels tourmens.

On peut attribuer à la conduite des hollandais, la fréquence des mocks dans leurs établissemens. Ils ont ordinairement des malais pour domestiques et pour esclaves ; et ce sont principalement des individus de ces deux classes qui se signalent par les actes de férocité que je viens de décrire. Réduits au

Digitized by Google

désespoir par les insultes et la cruauté de leurs maîtres, et ne pouvant se faire rendre justice par les tribunaux, ils cherchent à se venger sur leurs tyrans, sur eux-mêmes et sur l'espèce humaine. Le despotisme particulier des hollandais étant plus cruel à Batavia et dans leurs autres colonies plus à l'est que Ceylan, qu'il ne l'est dans cette île ou au cap de Bonne-Espérance, les mocks y sont beaucoup plus fréquens. Cette barbare coutume ne s'est presque pas renouvelée depuis l'arrivée des Anglais à Ceylan; et les seuls crimes de cette nature dont j'aie entendu parler durant mon séjour à Colombo, furent quelques meurtres commis sur des cipayes ou sur des habitans de la ville Noire. On ne peut attribuer cette différence qu'à la douceur du gouvernement anglais. Cependant le mode de vengeance adopté par les malais est si terrible, que, jusqu'à ce qu'ils l'aient complètement abandonné, il sera nécessaire de leur imprimer la terreur dans l'ame par les supplices les plus rigoureux. Mais on doit présumer qu'un traitement modéré et de meilleurs exemples calmeront leurs passions, leur donneront des mœurs plus douces, des qualités plus sociales, et dispenseront

Digitized by Google

enfin d'avoir recours à ces cruels châtimens qui révoltent la nature humaine. Les idées de morale des malais sont telles, qu'il est presqu'impossible de les faire jouir actuellement de tous les avantages de la société civile. Ils ne se persuadent aucunement que la vengeance soit un acte repréhensible ; et ils triomphent, lorsque, pour assouvir la leur, ils ont versé le sang d'un ennemi. Quelque atroce que soit le coup qu'ils ont prémédité, rien ne peut les empêcher de le porter, lorsqu'une fois leur détermination est prise. L'introduction du christianisme est le seul moyen d'arracher entièrement cette férocité de leur sein ; et il serait infiniment à désirer que les malais qui habitent nos colonies, l'embrassent : ce serait le lien le plus fort qui pût nous les attacher. Mais, dans l'état actuel des choses, un européen doit redouter autant ses domestiques que des bêtes féroces.

Le gouvernement hollandais avait toujours un régiment de malais à son service à Ceylan. Pendant un long espace de tems, ce corps fit la force des différentes garnisons, de l'île ; et c'était le seul qui observât les lois de la discipline, ou qui fît paraître de la bravoure sur le champ de ba-

Digitized by Google

taille. J'ai déjà dit que les malais opposèrent seuls quelque résistance à nos troupes, lors de la prise de Colombo et de celle de Trinquemale. Leur aversion contre les anglais était tellement enracinée dans leur sein, qu'il y avait peu d'apparence que jamais ils pussent devenir nos amis. C'était l'effet de l'odieuse politique des hollandais, qui croyaient contribuer à la sûreté de leurs colonies en excitant dans l'ame des naturels du pays, une violente haine contre toutes les autres nations européennes, et en particulier contre la nôtre; en leur persuadant que les anglais étaient d'affreux tyrans, qui portaient en tous lieux l'esclavage ou la destruction. Ils ne se bornèrent pas toujours à peindre sous de fausses couleurs les étrangers, et ils considérèrent quelquefois l'assassinat comme une mesure de précaution. L'infame affaire d'Amboyne est connue du monde entier, et a laissé une tache ineffaçable sur le nom hollandais. Il en est une autre du même genre dont on a peu parlé en Europe, mais qui a excité l'indignation générale dans l'orient. M. Packenham, capitaine de la *Résistance*, ayant en 1798 touché avec son bâtiment à Timor, l'une des îles à épices que nous avons

Digitized by Google

dernièrement conquises, fut invité à une fête avec ses officiers par le gouverneur hollandais. Quelque obstacle ayant empêché le capitaine de se rendre à l'invitation, les autres y furent sans lui, et virent avec autant de surprise que d'horreur, qu'on voulait les assassiner sous le voile de l'hospitalité. Ils furent inopinément assaillis ; et plusieurs d'entr'eux parmi lesquels se trouva le premier lieutenant, furent massacrés avec quelques cipayes qui défendirent leurs officiers. Cependant le chirurgien qui était très-fort, parvint avec le secours de deux autres cipayes à regagner le vaisseau. Instruit de cette barbarie, le capitaine Packenham fit sur-le-champ tirer sur la ville, qui fut bientôt réduite en cendres. Les habitans hollandais et tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang des anglais, se retirèrent précipitamment dans l'intérieur de l'île. Quelque tems après, il y en eut plusieurs d'arrêtés et de punis.

La même année, les malais massacrèrent à Amboyne, M. M'Crae, lieutenant au service de la compagnie des Indes, qui s'y trouvait en quartier ; et s'ils n'avaient pas été délivrés par les troupes, plusieurs autres officiers

Digitized by Google

anglais eussent éprouvé le même sort. Je ne prendrai pas sur moi de décider jusqu'à quel point les hollandais trempèrent dans ce crime ; mais leur politique ordinaire et la conduite qu'ils ont tenue en d'autres occasions, les firent soupçonner fortement d'avoir excité les malais à le commettre.

Ce fut par de si coupables manœuvres que les hollandais réussirent à inspirer aux malais la haine la plus vive contre nos compatriotes, et il n'y avait point d'atrocité que ces indiens ne fussent prêts à commettre pour nuire à nos troupes. Plusieurs d'entr'eux m'ont assuré que lorsque nous nous rendîmes maîtres de l'île de Ceylan, ils étaient fortement prévenus contre nous, les hollandais leur ayant dit pour les engager à nous faire le plus de mal qu'ils pourraient, que nous ne leur donnerions point de quartier. Cependant la lâcheté des troupes hollandaises qui se soumirent aux nôtres sans résistance, et abandonnèrent les malais qui combattaient avec elles, ont entièrement dégoûté ceux-ci de leurs anciens maîtres. Ils regardent actuellement les hollandais avec mépris, et n'ont pas oublié quelle était leur tyrannie. D'un autre côté, la conduite courageuse et franche

Digitized by Google

des anglais, a dissipé en grande partie les préjugés qu'ils avaient contre nous. Quelqu'éloignée que soit l'époque où nous avons formé des établissemens dans l'Inde, ce fut seulement après la reddition de Colombo que les malais entrèrent pour la première fois au service britannique. Le régiment qu'entretenaient les hollandais y passa alors, et l'on en donna le commandement à M. Whitlie, qui était capitaine dans les troupes de la compagnie des Indes. Par la sagesse de sa conduite et par sa persévérance, cet officier est parvenu à établir la plus exacte discipline dans ce corps, et à lui inspirer de l'affection pour le gouvernement anglais. Tous ceux qui le composent se sont fait remarquer par leur respect et leur obéissance envers les européens qui les commandent; et les bons traitemens qu'ils ont reçus de nous, leur ont donné le plus grand zèle pour notre service.

Peu de tems après son arrivée dans l'île, le gouverneur, M. North, changea l'organisation de ce corps, qu'il augmenta et mit sur un meilleur pied en tout. Il lui laissa ses capitaines et ses lieutenans qui étaient des malais; mais pour le commander, il adjoignit un autre officier européen au capitaine

Digitized by Google

Whitlie ; et à la sollicitation du régiment lui-même, le gouverneur s'en déclara colonel. Il s'y est opéré depuis un nouveau changement. Le commandement en a été donné au colonel Champagne, des officiers ont été envoyés d'Europe, et le corps a pris rang à la suite de nos autres régimens de ligne.

Les soldats malais sont habillés à-peu-près comme les soldats européens, à l'exception des souliers que leur religion ne leur permet pas de porter, et qu'ils remplacent par des sandales d'une espèce particulière. Ils ne quittent jamais leur crisse, et souvent dans la chaleur de l'action ils jettent leur fusil et leur baïonnette, et courant à l'ennemi, leur poignard empoisonné à la main, ils portent la terreur par-tout où ils se présentent. Ayant passé trois ans et demi en garnison avec eux dans la même ville, et durant cet espace de tems, ayant vécu dans l'intimité avec leurs officiers, j'ai eu la facilité d'examiner attentivement le caractère qui les distingue dans le métier des armes. Endurcis aux travaux et naturellement intrépides, ils peuvent faire d'excellentes troupes si l'on a soin de leur donner de bons

Digitized by Google

officiers de tous grades. Cependant pour en retirer le plus grand avantage possible, il faut que ceux qui en auront le commandement, en étudient le caractère, qu'ils se conduisent avec beaucoup de circonspection et d'adresse, qu'ils maintiennent la discipline avec fermeté, et ne punissent qu'avec précaution. Lors de mon séjour à Ceylan, les soldats malais avaient le plus profond respect pour les officiers de leur propre nation, qui étaient des princes et des personnages de la plus haute distinction parmi eux, et ils obéissaient aveuglément à leurs ordres. Lorsqu'ils sont punis en vertu d'un jugement rendu par une cour martiale, les malais ne murmurent jamais, et ils semblent n'être plus animés par cet esprit de vengeance qui les rend fréquemment si terribles. Vivement frappé d'un tel contraste, j'interrogeai quelques-uns de leurs officiers, qui me répondirent que leur religion leur commandait, et que leurs coutumes leur faisaient une loi qui n'était jamais violée, de montrer la plus grande soumission à leurs chefs tant européens que malais, d'exécuter ponctuellement les ordres relatifs au service qui leur étaient transmis, de ne jamais murmurer de la con-

Digitized by Google

duite de leurs supérieurs, et de se croire toujours forcés d'obéir à toute puissance qui les soldait, ou au service de laquelle ils étaient. En outre, lorsqu'ils ont commis quelques délits, les soldats malais sont toujours jugés par une cour, composée d'officiers de leur propre nation, qui connaissent leur langue et leurs coutumes ; et il en résulte pour les accusés toute facilité de faire entendre leurs réclamations. Ce que je viens de rapporter, est un solide argument en faveur de l'opinion, dont je suis, qu'en traitant les malais avec modération et avec justice, on pourra parvenir à étouffer dans leur sein cette férocité qui semble leur être si naturelle.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Origine, mœurs, coutumes et langage des chingulais. — État de la société civile parmi eux.

J'AI maintenant achevé le portrait de ceux qui par droit de conquête, ou attirés par le commerce, se sont établis sur les côtes de Ceylan. Mais le plus grand nombre des habitans de cette partie de l'île, se compose des indigènes qui se sont soumis à la domination des européens. Lorsque les portugais arrivèrent pour la prèmiere fois à Ceylan, ils ne s'y trouvait qu'une seule race d'hommes, à l'exception toutefois des farouches bedahs, cachés dans le fond des forêts. Ceux des naturels du pays qui résidaient au bord de la mer, furent bientôt contraints, ou d'aller chercher l'indépendance dans les montagnes, ou de se soumettre à un joug étranger. Le plus grand nombre cependant prirent ce dernier parti, et préférèrent les agrémens des plaines à la pauvreté qu'ils eussent trouvée

Digitized by Google

dans une contrée stérile. Il n'eût pas même été possible qu'ils se retirassent tous dans l'intérieur du pays, qui peut à peine fournir à la nourriture de ses habitans, quoiqu'ils soient peu nombreux. Les fréquens soulèvemens des chingulais prouvent que dans les commencemens ils ne supportèrent qu'à regret le joug des portugais. Le tems néanmoins leur a rendu la dépendance familière, et maintenant ils sont pour ainsi dire réduits à la plus abjecte servitude. Cet état semble devoir subsister à jamais, à moins qu'un concours de circonstances extraordinaires ne fasse renaître l'amour de la liberté dans leur sein.

Ceux des naturels du pays, qui vivent sous l'empire des européens, conservent leur première dénomination de *chingulais*; et les indigènes qui reconnaissent l'autorité du souverain primitif de l'île, prennent le nom de *candiens*, de celui de la contrée qu'ils habitent. Les rapports non interrompus des chingulais avec les européens, et la haine que les candiens ont constamment témoignée aux divers étrangers qui ont envahi les côtes de l'île, font différer en plusieurs points ces deux branches

Digitized by Google

sorties d'un même tronc. Cependant la ressemblance est toujours la plus forte, et en décrivant l'une des deux classes, il est impossible de ne pas indiquer des traits qui caractérisent l'autre. Sous le nom générique de chingulais, je rapporterai ce qui est commun à ceux-ci et aux candiens; ensuite je ferai connaître ce qui les distingue.

Les chingulais ne peuvent dire d'une manière positive, s'ils sont aborigènes, ou, dans le cas contraire, de quel pays venaient ceux de leurs ancêtres qui abordèrent les premiers à Ceylan, ni en quel tems ils le firent; et personne n'en sait plus qu'eux à ce sujet. Ils ont une ancienne tradition qui porte que lorsqu'Adam eut été chassé de cette île, qu'ils regardent tous comme ayant été le paradis terrestre, elle fut peuplée pour la première fois par une bande d'aventuriers chinois, qui y prirent terre par hasard. Cette tradition est totalement dépourvue de vraisemblance; car les chingulais n'ont rien de commun avec les habitans de la Chine, ni dans le langage, ni dans les mœurs, ni dans les vêtemens. Ceux qui supposent que l'île de Ceylan fit autrefois partie de la péninsule de l'Inde et qu'elle

Digitized by Google

n'en fut détachée que par l'effet de quelque bouleversement extraordinaire de la nature, n'ont pas de peine à la peupler en y laissant les mêmes individus qu'auparavant. L'espace qui la sépare du continent, est si étroit qu'il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se persuader que les premiers habitans de cette île vinrent de la côte de Coromandel ou de la côte de Malabar; et c'est là l'opinion vulgaire. Quelques circonstances cependant semblent annoncer que les chingulais doivent leur origine à un peuple plus éloigné. Ils ressemblent tellement par les traits, par la couleur de la peau, par le langage et par les mœurs, aux habitans des l'îles Maldives, que je suis porté à croire qu'ils sont de la même race. En deux ou trois jours on peut franchir l'espace qui les sépare de ceux-ci; et la différence qu'il y a entre les coutumes des indous de la péninsule et celles des habitans des Maldives et de Ceylan, peut être considérée comme une preuve que ces derniers ne sont point originaires de l'Indostan.

Les chingulais n'ont qu'environ cinq pieds de haut, et ils ont le teint plus clair que les maures et que les malabars établis

Digitized by Google

sur le continent ; mais ils ne sont ni si bien faits, ni si forts. Je ne connais aucune race d'asiatiques à laquelle ils ressemblent autant qu'à celle qui peuple les îles Maldives. Les candiens ont la peau moins brune encore, et sont mieux proportionnés et moins efféminés que les chingulais qui vivent sous notre domination.

La taille des femmes est inférieure à celle des hommes, bien plus qu'elle ne devrait l'être d'après la proportion établie par la nature ; leur teint est aussi plus clair et approche du jaune ou de la couleur des mulâtres. Elles se frottent continuellement le corps d'huile de noix de coco, et elles ont sur-tout le plus grand soin d'en oindre constamment leurs cheveux. Les chingulais des deux sexes sont très-propres en tout, mais particulièrement en ce qui concerne la préparation des alimens. Ils poussent la précaution au point de ne pas toucher avec les lèvres le vase qui contient leur boisson. Ils le tiennent à quelque distance de la tête, et versent la liqueur dans leur gorge, manière de boire qui parait très-bizarre aux européens. Jamais ils ne se servent de la main gauche pour préparer leur nourriture

Digitized by Google

ou pour la prendre, craignant peut-être de ne pas le faire avec assez d'adresse. Rarement ils conversent les uns avec les autres à table, et ils semblent considérer l'acte de manger comme une chose ordonnée par la nécessité, mais peu conforme à la bienséance. En buvant, jamais ils ne se tournent de côté de personne.

Les chingulais sont extrêmement sobres. Les fruits et le riz forment leurs principaux alimens. Par-tout où le poisson abonde ils en mangent; mais il est à peine un seul lieu dans l'île, où la viande soit leur nourriture ordinaire.

Les chingulais ont beaucoup de politesse, et ils la portent même à un degré bien au-dessus de celui auquel est parvenu la société civile parmi eux. Ils possèdent plusieurs qualités qui les rendent infiniment supérieurs à tous les autres indiens que j'ai connus. J'ai déjà dit qu'ils ne sont ni voleurs, ni menteurs, comme les habitans de la presqu'île. Ils se conduisent avec douceur et bonne foi, les uns envers les autres; mais leur ressentiment n'en est que plus terrible et plus durable, lorsqu'une fois on est parvenu à l'exciter. Leur haine est telle

Digitized by Google

que fréquemment ils se dévouent eux-mêmes à la mort, pour causer celle de la personne qui en est l'objet. Une seule observation fera juger de la force avec laquelle cette passion fermente dans leur sein. Si un chingulais ne peut obtenir l'argent qui lui est dû, il va trouver son débiteur, et lui déclare qu'il se tuera lui-même s'il n'est payé à l'instant. Cette menace que quelquefois l'exécution suit de près, produit l'effet désiré, si la chose est possible; car c'est une loi du pays, que si un homme fait perdre la vie à quelqu'un, il doit la payer de la sienne: « œil pour œil, langue pour langue », est un axiome que les chingulais ont sans cesse à la bouche. Cette manière de se venger, que je viens de décrire, est très-commune parmi eux, et ne se borne pas au cas que j'ai indiqué. Il en est même qui, se trouvant dans la compagnie de leurs ennemis, se sont donné la mort pour les faire soupçonner du crime.

Les inviolables coutumes des candiens entretiennent cet esprit de vengeance, si peu compatible avec la douceur et l'humanité des chingulais, et bien plus conforme aux dispositions sanguinaires des malais. Cepen-

Digitized by Google

dant, les rapports que les indigènes qui habitent les côtes de la mer ont avec les européens, l'ont considérablement affaibli. Celui des moyens de se venger, que j'ai décrit le dernier, se trouve actuellement abandonné comme inutile; car, dans toutes les parties de l'île qui sont soumises à notre empire, les jugemens sont rendus d'après les principes des européens. Une affaire de cette nature se présenta, en 1799, à Caltoura. Un paysan chingulais, qui avait un procès ou une contestation avec un de ses compatriotes, saisit l'occasion de se baigner à côté de celui-ci, et se noya lui-même pour causer la mort de son adversaire. Ce dernier fut arrêté, et mis en jugement à Colombo, comme prévenu de l'assassinat de celui qui avait péri, et avec qui il s'était trouvé le dernier. Comme il n'y avait que cette présomption contre l'accusé, il fut acquitté. Toutefois ce jugement ne plut, en aucune sorte, aux chingulais, qui tiennent, autant que les candiens, à leurs anciennes coutumes, quoique privés du pouvoir de les suivre.

Aucune nation ne conserve plus rigoureusement que les chingulais la distinction

Digitized by Google

des rangs. La dimension et l'extérieur de leurs maisons paraissent être réglés ; et communément on juge du rang d'un homme, par la forme de l'édifice qu'il occupe. Cette coutume, qui démontre si positivement l'état de barbarie où est la société civile chez les naturels de l'île de Ceylan, est plus en vigueur parmi les habitans de l'intérieur que parmi ceux qui se sont civilisés, au moyen de leurs rapports avec les européens. Il n'est pas permis aux candiens de blanchir leurs maisons, ni de les couvrir de tuiles, cette dernière prérogative étant celle du grand roi. Même, parmi les chingulais, la fortune ne forme pas l'unique différence qu'il y ait dans l'économie domestique.

Il est difficile de dire si c'est l'effet d'une prohibition tyrannique, ou celui d'une superstition qui provient de la crainte du danger de l'électricité dans leur pays, qui empêche les chingulais de faire entrer des clous dans la construction de leurs maisons. Leurs huttes, petites et basses, ne sont pas assez solides pour soutenir un étage ; et ce sont des brins de cannes ou des fibres de cocotier qui forment toutes les attaches. Les murs sont composés de légères pièces de bois ou

Digitized by Google

de bambous, et enduits d'argile. Le toit est, couvert de paille de riz ou de feuilles de cocotier. De petits bancs d'argile sont adossés au mur, tout autour de la maison ; et, de même que les planchers, on les frotte de bouze de vache, afin d'en éloigner la vermine, d'en tenir la surface polie, et de faire écouler l'eau quand il pleut.

Dans un pays où le luxe paraît entièrement inconnu, on ne doit pas s'attendre à trouver de somptueux ameublemens, même chez les habitans les plus riches. Les meubles des cabanes sont de la plus grande simplicité, et ne consistent guère qu'en ustensiles de cuisine. Quelques pots de terre pour cuire le riz, un ou deux bassins de cuivre pour le manger, un pilon et un mortier de bois pour l'émoudre, une pierre plate pour piler le poivre, et les autres assaisonnemens de ce genre, un *homeny*, ou une espèce d'égrugeoir, qui est un instrument de fer, semblable à la molette d'un éperon, lequel est fixé sur une pièce de bois de la forme d'une grosse botte, et sert à raper les noix de coco, tels sont les objets qui, avec quelques autres de première nécessité, composent tout le ménage. Les paysans n'ont ni tables, ni chaises, ni cuillers ; et

Digitized by Google

comme tous les autres indiens, ils s'asseyent à terre, et mangent avec leurs doigts. Les maisons des candiens sont plus propres et mieux construites que celles des chingulais; car, quoique ceux-ci aient de meilleurs modèles sous les yeux, l'état d'abjection auquel les a réduits la tyrannie successive des portugais et des hollandais, les a fait reculer au lieu d'avancer, depuis qu'ils ont cessé d'être au nombre des sujets d'un empire qui, cependant, est encore dans la barbarie.

Les maisons dont se composent leurs villes et leurs villages, au lieu d'être près les unes des autres, sont éparses au milieu d'une épaisse forêt. On n'y remarque pas la moindre régularité, et chacun place sa hutte au centre d'un bouquet de cocotiers, sur l'emplacement le plus convenable qu'il peut trouver. Dans les parties montagneuses, où les habitans ont peine à se procurer leur subsistance, où ils sont dans la crainte continuelle d'être attaqués par les bêtes féroces, ou piqués par les serpens, et où ils se trouvent exposés à de fréquentes inondations, ils construisent ordinairement leur hutte sur un rocher, ou au sommet de quelque arbre élevé. D'autres plantent en terre un

Digitized by Google

certain nombre de poteaux, et placent au-dessus une sorte de claie, sur laquelle ils reposent pendant la nuit. Pour se garantir de la chaleur excessive du soleil, ils se couvrent tous la tête d'une large feuille de tallipot.

Les chingulais sont très-cérémonieux, et ne manquent jamais, lorsqu'ils se rencontrent, de se présenter réciproquement des feuilles de bétel, ce qui est parmi eux le signe habituel du respect et de l'amitié. Les personnes de tout rang mâchent de ces feuilles, qui composent le dessert de tous leurs repas, et raniment toutes leurs conversations. La feuille de bétel ressemble, par la forme, à la feuille de lierre; mais, par la couleur et l'épaisseur, elle approche plus de celle du laurier. Les chingulais mêlent, avec le bétel, du tabac, des noix d'arec, et, de même que les autres indiens, une chaux de coquilles brûlées, qui le rend plus piquant. Cette substance, lorsqu'ils la mâchent, devient aussi rouge que du sang, et leur teint, d'une couleur noire, qui ne s'efface jamais, l'intérieur de la bouche, les dents et les lèvres. Cet effet, que les européens trouveraient très-choquant, passe pour

Digitized by Google

un agrément parmi les chingulais, qui prétendent que les dents blanches ne conviennent qu'aux chiens, et sont une difformité dans l'espèce humaine. La qualité chaude de cette drogue, qu'ils mâchent sans cesse, leur gâte bientôt les dents, et même les leur fait perdre toutes de très-bonne heure. Ils se peignent aussi les doigts et les ongles avec le jus de la feuille de bétel ; mais il n'en résulte aucun inconvénient. Ils ont les mains très-délicates, et d'une forme parfaite.

Les chingulais conversent toujours du ton le plus grave, même avec leurs parens les plus proches et leurs intimes amis. Il n'est pas rare d'en voir plusieurs ensemble garder le même sérieux et le même silence que les quakers, lorsque l'esprit-saint ne transporte pas ceux-ci. On dirait qu'ils ont fait le pari de se taire, et ils ne sont occupés qu'à mâcher leur bétel, ce qu'ils font avec autant de plaisir, qu'un anglais en aurait à vider une bouteille de vin vieux d'Opporto.

C'est principalement dans leurs saluts que les chingulais sont le plus cérémonieux. Comme tous les autres indiens, ils se couvrent le front avec la paume de chaque main, puis ils font un *salam* ou une pro-

Digitized by Google

fonde inclination. La distinction des rangs se fait sur-tout remarquer en pareille occasion. Lorsqu'un homme d'une classe inférieure rencontre son supérieur, il se prosterne, pour ainsi dire, à ses pieds, et il en prononce le nom et la qualité de cinquante façons différentes. L'autre passe de l'air le plus grave, et daigne à peine rendre le salut par un léger mouvement de tête.

Les naturels de l'île de Ceylan traitent leurs femmes avec beaucoup d'égards. Une chingulaise est considérée par son mari, non comme une esclave, mais comme une épouse et une compagne. Cette conduite peut paraître incompatible avec ce commerce licencieux entre les deux sexes, qui est si opposé aux opinions et aux coutumes des asiatiques, et qui a eu lieu, de tems immémorial, à Ceylan. M. Knox a fait un tableau de la dissolution des naturels de cette île, dont les habitans des capitales les plus corrompues de l'Europe auraient horreur. D'après les observations que j'ai faites parmi les chingulais, et les renseignemens que j'ai pu tirer des candiens, je suis convaincu qu'il a rarement exagéré, en peignant la licence de leurs mœurs.

Digitized by Google

Un chingulais n'est aucunement jaloux de sa femme, et paraît même empressé de la faire voir en public. L'infidélité dont elle peut se rendre coupable envers lui, ne le choque vivement que lorsqu'il la prend sur le fait, cas auquel il se croit en droit d'user de toute l'autorité dont jouit un époux dans l'Asie. Une femme, mariée ou non, n'est exposée à aucun reproche pour avoir violé les lois de la chasteté, à moins que ce ne soit avec quelqu'un d'une caste inférieure à la sienne, ce qui est considéré comme le dernier degré de l'infamie. Cette distinction, si digne d'une nation barbare, est encore plus forte parmi les candiens que parmi les chingulais. Chez les premiers, on voit rarement un homme épouser une femme d'une classe inférieure, et le roi ne le lui permettrait pas, sans lui faire payer une sorte d'amende : mais une femme ne se marie jamais à un homme au-dessous d'elle ; car si elle se mésalliait, elle serait l'objet du mépris général. Lorsqu'un tel obstacle n'existe pas, rien ne gêne plus le commerce entre personnes de différent sexe, et même entre proches parens.

La distinction des rangs commence à n'être plus si marquée parmi les chingulais, sans

Digitized by Google

que rien de mieux la remplace. Une mère ne se fait aucun scrupule de vendre les faveurs de sa fille pour une petite somme d'argent. Elle est sur-tout charmée de conclure le marché avec un européen; et, loin qu'il en résulte quelque honte pour elle, elle peut, si elle a querelle avec ses voisins, les faire taire, en leur apprenant de quel honneur jouit sa fille. Les femmes du plus haut rang ne se trouvent point dégradées par une telle liaison, et ne se font aucun scrupule de se montrer en public, ce qui forme un singulier contraste avec la délicatesse des mahométanes de la presqu'île de l'Inde, qui se croiraient souillées, si par hasard un étranger avait aperçu leurs traits.

On a publié, sur l'état des époux chingulais, des détails qui ne sont pas exacts. On a principalement dit que chaque homme n'avait qu'une femme, mais qu'une femme pouvait avoir plusieurs maris à-la-fois : il n'en est pas toujours ainsi. Un grand nombre d'hommes n'ont qu'une seule femme, tandis que d'autres en ont autant qu'ils en peuvent entretenir. Il n'y a point de loi positive à ce sujet. La facilité que les personnes de différent sexe ont de se rapprocher, et celle

Digitized by Google

avec laquelle on dissout le mariage, contribuent, ainsi que leur pauvreté, à rendre la polygamie moins fréquente parmi les chingulais. Les maisons des particuliers ne consistant guère qu'en une seule pièce, et les vivres étant très-rares, on ne doit pas supposer qu'un homme se charge de deux femmes à-la-fois, lorsqu'il peut renvoyer celle qui lui déplaît, et la remplacer à son gré.

La cérémonie du mariage est enveloppée d'une sorte de mystère religieux, chez les nations qui observent mieux les lois de la chasteté que les chingulais; mais ceux-ci ne la considèrent que comme un objet de faible importance. Elle semble n'avoir pour but que de mettre les époux en jouissance de leurs droits respectifs, et de prouver à leurs parens qu'ils se sont mariés dans leur caste. Afin de les établir convenablement à leur rang, souvent les père et mère du garçon et ceux de la fille, les unissent pendant qu'ils sont encore dans l'enfance, et fréquemment le mariage est rompu qu'à peine il est consommé. C'est aussi la coutume que ceux qui veulent se marier, habitent préalablement ensemble, et éprouvent mutuellement leur caractère. S'ils trouvent

Digitized by Google

qu'ils ne se conviennent pas, ils se quittent sans cérémonie, et il n'en résulte aucune défaveur pour l'un ni pour l'autre. La femme même n'en est pas moins estimée par celui à qui elle s'attache ensuite, que s'il l'avait eue vierge.

Lorsqu'un mariage est décidé, le futur envoie à celle qu'il doit épouser, un vêtement de noce qui n'est point coûteux. C'est une pièce d'étoffe de dix-huit ou de vingt pieds de longueur ; et il y en ajoute une autre qu'on doit placer sur le lit. On aura une preuve convaincante du peu d'industrie et de l'extrême pauvreté des chingulais, lorsqu'on saura que ces présens si simples excèdent fréquemment les facultés du futur, qui dans ce cas est obligé de les emprunter à quelque voisin.

Les présens de noce sont offerts par le marié en personne, et la nuit suivante il peut jouir de tous ses droits. Le nouvel époux, accompagné de ses parens, qui portent tout ce qu'ils peuvent fournir pour le festin, se rend à la maison de l'épousée. Tous deux en présence de l'assemblée mangent d'un certain mets, pour prouver qu'ils sont de la même caste. On

Digitized by Google

les attache ensuite l'un à l'autre par les pouces, puis leurs plus proches parens, ou le ministre de leur religion lorsqu'il est présent, les détache, ce qui termine la cérémonie. Toutefois cette manière de se marier, ne lie que faiblement les époux, et semble annoncer que leur intention n'est pas de vivre toujours l'un avec l'autre. Lorsqu'on veut rendre le mariage aussi indissoluble que les mœurs des chingulais permettent qu'il le soit, on enveloppe ensemble les deux mariés, avec une longue pièce d'étoffe, qui leur fait plusieurs fois le tour du corps ; et le prêtre qui préside toujours à cette seconde cérémonie, quoiqu'il assiste rarement à l'autre, répand de l'eau sur eux. Quel que soit le cérémonial qu'ils aient adopté, les deux époux passent toujours la première nuit de leurs noces dans la maison des parens de la femme; et le lendemain matin ils se rendent à la maison du mari, accompagnés de leurs amis, chargés de provisions pour un autre festin. Une coutume singulière s'observe dans cette marche, l'épouse marche devant son époux, mais à peu de distance de lui, et de manière qu'il ne la perde pas de vue.

Digitized by Google

Selon la tradition, cette coutume provient de ce qu'un homme ayant en pareille occasion marché le premier, sa femme lui fut enlevée sans qu'il s'en doutât. Un tel évènement a dû se renouveler plus d'une fois chez un peuple qui respecte si peu les liens du mariage. Le jour de la noce s'écoule généralement dans la bonne chère et dans la joie, et ceux à qui leurs facultés le permettent, ne manquent pas d'appeler des danseurs et des musiciens. Les divertissemens et les chants nuptiaux se prolongent quelquefois jusqu'au jour.

La dot de la fille est toujours proportionnée aux facultés de ses parens, et si les jeunes époux ne sont pas en état d'avoir ou de tenir une maison particulière, ils vivent dans celle des père et mère de l'un ou de l'autre. Si après le mariage, les jeunes gens trouvent qu'ils ne se conviennent pas, ils se séparent sans façon, et la femme remporte sa dot. Souvent, hommes et femmes se marient ou font divorce plusieurs fois, avant de trouver un époux ou une épouse avec qui ils veulent passer le reste de leurs jours.

Par l'effet du commerce qu'ont de si

Digitized by Google

bonne heure entr'elles les personnes de différent sexe, les époux même étant unis à l'âge de douze ans, les chingulais sont bientôt dépouillés des charmes de la jeunesse, et lorsqu'ils ont passé vingt ans ils paraissent vieux, et ont l'œil hagard. Le climat contribue pour beaucoup aussi à cette décrépitude prématurée, et les habitans de Ceylan s'exposent si fréquemment à l'ardeur du soleil, que sans l'huile de coco qu'ils répandent à grands flots sur leur corps, leur peau se couperait et se couvrirait de pustules.

Les chingulaises ont des manières plus engageantes que celles des femmes des autres contrées de l'Inde, et l'ensemble de leur personne offre plus d'élégance aussi. Leur grande propreté flatte infiniment les anglais, quoique ceux-ci aient beaucoup de peine à s'habituer à l'odeur qu'exhale l'huile de coco.

Comme les autres habitans des pays chauds, les chingulais aiment passionnément le bain; et souvent ils se plongent plusieurs fois par jour dans l'eau. Cependant ils sont assez fréquemment interrompus dans cette jouissance par les crocodiles, dont l'approche les remplit de terreur. Pour

Digitized by Google

se garantir de l'attaque de ces redoutables ennemis, ils entourent d'une forte palissade, sur le bord d'une rivière ou d'un étang, un espace suffisant pour se baigner et s'exercer à nager.

La gravité, ce trait caractéristique de l'état sauvage, est plus marquée dans le maintien des chingulais qu'elle ne devrait l'être, vu le point auquel la société civile est parvenue parmi eux. On doit probablement l'attribuer à la terreur superstitieuse que dès leur plus tendre enfance on jette dans leur ame, et qui empoisonne tout le reste de leur vie. Les divertissemens leur sont presque entièrement inconnus. Aucun d'entr'eux ne cherche à apprendre ces tours d'adresse, ces arts d'agrément, dans lesquels les naturels de l'Indostan se sont rendus si fameux. Les jongleurs, les danseurs, les conjurateurs que l'on trouve à Ceylan, y sont tous venus du continent. On pourrait supposer que le découragement, suite de l'oppression où les chingulais ont si long-tems vécu, les a empêchés de se livrer à leurs amusemens ordinaires; mais pendant toute la durée de mon séjour dans l'île, et après les re-

Digitized by Google

cherches les plus minutieuses, il ne m'a pas été possible de découvrir la trace d'un seul jeu parmi les candiens. Il est cependant probable, que comme les autres nations, ils avaient, lorsque leur pays florissait, quelques sortes de divertissemens pour leurs momens de loisir; et M. Knox [1] en cite un ou deux, qu'ils se permettaient à la nouvelle année, et dans plusieurs fêtes particulières. Mais leurs perpétuelles contestations avec les portugais et les hollandais ont vraisemblablement concouru, avec la tyrannie du gouvernement intérieur et leur sombre superstition, à faire disparaître cette lueur de gaîté si conforme à la nature de l'homme et si favorable à la société civile, qui commençait à percer au milieu d'un peuple plongé dans la barbarie.

Les chingulais sont sujets à différentes maladies durant la saison des pluies. Chacun est son propre médecin parmi eux; et, en conséquence, le traitement est fort simple. Généralement ils appliquent sur la partie malade un emplâtre de bouze de vache ou

[1] Knox a fait une description de l'île de Ceylan, publiée à Londres en 1681, traduite et publiée à Paris en 1684 et en 1693. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

d'herbes médicinales, et j'ai vu couvrir ainsi tout le corps d'un homme qui avait une fièvre ardente. La lèpre parait être fort commune parmi les chingulais, et les rues de Colombo regorgent de mendians affligés de cette terrible maladie. J'en ai vu quelques-uns qui avaient le corps moitié noir et moitié blanc, les pustules que fait pousser la lèpre laissant une tache blanche sur la peau ; et il n'est pas rare de voir un homme dont tout un membre est blanc, tandis que l'autre conserve sa couleur naturelle, c'est-à-dire qu'il demeure noir ou presque noir.

La petite vérole est la maladie que les chingulais redoutent le plus. Il la considèrent comme un effet immédiat de la colère divine, et en conséquence ils s'abstiennent d'avoir pour la guérir recours aux charmes et aux sortilèges, comme dans tous les autres maux physiques dont ils peuvent être affligés. Si quelqu'un en meurt, on juge qu'il était maudit, et on ne lui rend point les honneurs funèbres. On porte son corps dans un endroit écarté, et on l'y laisse après l'avoir couvert de branchages. Il faut espérer que les rapports de nos com-

Digitized by Google

patriotes avec les chingulais serviront à détruire ces funestes idées de fatalité, et que l'effet des remèdes sur les européens engagera les naturels du pays à les employer aussi. Il serait digne de l'attention du gouvernement d'introduire parmi eux la vaccine, ce genre d'inoculation récemment découvert, et qui doit délivrer le monde d'un cruel fléau. Le gouverneur pourrait exiger que les enfans qui se trouvent dans la partie de l'île soumise à nos lois, subissent cette opération.

On pourrait se persuader que la langue des indigènes de Ceylan serait le meilleur guide à suivre pour découvrir leur origine; mais elle ne fait que la rendre plus obscure. Cette langue est pour ainsi dire particulière aux naturels de l'île. Ni les malabars, ni les autres nations du continent de l'Inde, ne la parlent point, ou du moins ne peuvent l'apprendre qu'avec beaucoup de peine. S'il m'était permis de donner mon opinion sur un sujet qui exigerait les connaissances des hommes les plus instruits, je dirais que la langue des habitans des Maldives est celle dont la langue des habitans de Ceylan approche le plus. J'ai eu

Digitized by Google

durant mon séjour à Colombo, la facilité de remarquer la ressemblance qui, tant sur ce point que sur beaucoup d'autres, existe entre les deux peuples ; car depuis notre arrivée dans l'île, le roi des Maldives, pour entretenir la bonne intelligence avec nous, envoie annuellement une ambassade au gouverneur. Les maldivois que je vis en pareille occasion, me parurent ressembler bien plus aux chingulais que toute autre tribu de malabars, par les formes du corps, par le teint, par le langage et par les vêtemens.

La langue des naturels de Ceylan a deux dialectes qui diffèrent considérablement l'un de l'autre, et ont chacun leur grammaire. L'idiome poétique, ou la langue de la cour, est aussi honoré du nom de *Sanskrit candien*, et est plus proprement appelé *Pauly*, ou *Mangada*. Ce dialecte que l'on conserve dans les parties de l'intérieur du pays, où le langage peut être supposé dans toute sa pureté, contient une grande quantité de mots arabes et passe pour le plus correct, le plus sonore et le plus doux des deux. C'est aux savans à tirer la conséquence de ce fait. L'opinion la plus

Digitized by Google

accréditée parmi les indigènes est que l'arabe forme le fond de leur langue, et que des mots sanskrits y ont été introduits par une colonie de naturels de l'Inde, qui arrivèrent à Ceylan, après avoir traversé le pont d'Adam. Ceux d'entr'eux qui habitent les côtes, parlent le dialecte vulgaire, ou le *chingulais*. Cet idiome est extrêmement corrompu par un mélange de mots étrangers, et l'on n'y trouve plus cette force et cette harmonie que l'on attribue à celui de l'intérieur. Si j'en peux juger par l'impression que, pendant mon séjour dans l'île, fit sur moi le chingulais, c'est la plus pitoyable des langues qu'on parle dans l'Inde.

Ce style hyperbolique qu'emploie la flatterie parmi toutes les nations de l'Asie, n'est nulle part si outré qu'à Ceylan. Il y est susceptible de tant d'extension ou de modifications, que l'expression dont on se sert peut toujours être appropriée au rang de la personne à qui l'on s'adresse. Il n'y a pas d'inconvenance plus forte aux yeux des chingulais que de parler à son supérieur comme à son inférieur, ou à son égal.

Il y a quelque chose de singulier dans

Digitized by Google

la manière de prononcer des chingulais. Ils semblent dérober la première partie de la sentence, car ils l'articulent à peine; et ils appuient long-tems et avec force sur les dernières syllabes. Ils aiment sur-tout à finir le discours, en prononçant avec emphase, *yé*, ou *ah*, syllabes qui terminent un grand nombre de leurs mots.

Les chingulais divisent le temps à-peu-près comme les européens, avec cette différence que le premier jour de leur année correspond au 28 de notre mois de mars. La manière dont ils s'arrangent pour l'année bissextile et pour les portions impaires de tems qui ne sont point réductibles par les calculs ordinaires, est de commencer l'année un jour plutôt ou plus tard, c'est-à-dire qu'ils ajoutent un jour à l'année précédente. Le premier mois est appellé *Ouasachmahayé*, le second *pomallayé*, et ainsi de suite, chaque mois finissant toujours par cette syllabe favorite *ayé*. Le premier jour de la semaine qui répond à notre dimanche, a le nom de *fridahé*. Les autres jours s'appelent *Sandoudahé*, *ongoroudahé*, *bodadahé*, *braspotindahé*, *secouradahé*, *henouradahé*. Le mercredi et

Digitized by Google

le samedi sont les jours consacrés aux cérémonies religieuses. Les chingulais partagent en quinze heures l'espace de tems, durant lequel le soleil est sur l'horizon, et ils en donnent un pareil nombre au reste de la journée. Cette division est assez régulière ; car la longueur du jour ou de la nuit varie peu sous la latitude de Ceylan.

L'état de la société parmi les naturels de cette île, n'exige pas qu'ils mesurent le tems avec beaucoup de précision, et en conséquence ils s'attachent peu à un objet dont ils ne connaissent pas l'importance. Il ne paraît pas qu'avant l'arrivée des européens à Ceylan, les chingulais aient inventé le plus grossier cadran. Ils avaient une sorte d'horloge : c'était un vase percé par le fond, qu'on remplissait d'eau et qui se vidait en une heure, selon leur manière de diviser le tems. Ce moyen leur suffisait, et rarement on l'employait ailleurs qu'à la cour, qui ne s'en servait même que pour régler la durée du cérémonial.

Toute la science des chingulais consiste en une prétendue habileté dans l'astrologie. Il paraît qu'autrefois ils n'étaient pas sans littérature, et qu'ils avaient fait quelques

Digitized by Google

progrès dans les arts. On remarque sur les ruines de quelques-uns de leurs temples, ainsi que sur le pic d'Adam, le lieu le plus réservé parmi eux, quelques inscriptions qu'ils ne peuvent plus déchiffrer. Les hollandais les ont fait examiner plusieurs fois par quelques-uns de leurs malabars les plus ingénieux, et par des personnes des différentes tribus ou nations du continent de l'Inde; mais quoiqu'ils fussent accompagnés par des indigènes, et qu'ils eussent le secours de toutes les traditions de ceux-ci, ces interprètes ne purent rien expliquer. Dans le voisinage de Sittivacca, j'ai eu occasion de voir plusieurs de ces inscriptions parmi les ruines d'une pagode.

On ne trouve pas communément des naturels de l'île de Ceylan, qui sachent lire et écrire. Parmi les candiens, c'est le privilège des savans de la secte des *Gonies*, qui sont employés par le roi, à écrire tout ce qui est relatif aux affaires de l'état et à celles de la religion. Ils se servent de caractères arabes en ces occasions. Les indigènes ne connaissant point l'art de fabriquer le papier, ils le remplacent par la feuille du tallipot. Comme elle est d'une prodigieuse dimension, ils

Digitized by Google

la découpent par bandes, qui ont depuis un pied jusqu'à un pied et demi de longueur, et environ deux pouces de largeur. Pour les mettre en état de servir, il suffit d'enlever avec un canif toutes les inégalités qu'elles peuvent présenter, puis de les polir. On trace, ou plutôt on grave les caractères sur ces bandes qui sont épaisses et dures, et pour cette opération, on se sert d'une sorte de stylet, ou de poinçon d'acier, enfermé dans un manche de bois ou d'ivoire, orné selon la fantaisie du propriétaire. Afin de rendre les lettres plus distinctes, on passe dessus de l'huile dans laquelle on a mis du charbon réduit en poudre, ce qui les empêche aussi de s'effacer jamais. Lorsqu'une bande ne suffit pas pour contenir tout ce qu'on veut écrire, on en prend une ou plusieurs autres; on les rassemble en les enfilant avec un fil retors, et on les attache à une planchette.

Les feuilles de palmier servent quelquefois au même usage; mais la vaste dimension et l'épaisseur de celles du tallipot leur font donner la préférence. Quelques-uns des indigènes de la caste la plus relevée, et non d'aucune autre, qui ont des rapports

Digitized by Google

multipliés avec les européens, emploient pour écrire des matériaux différens de ceux dont je viens de parler. On se sert quelquefois aussi d'une sorte de papier tiré de l'écorce d'un arbre.

J'ai vu plusieurs de ces livres de feuilles de tallipot, qui sont appelées *olles* par les naturels du pays. Ils étaient richement ornés, et couverts de plaques minces, en ivoire, ou même en argent et en or ; et l'écriture en était très-belle et très-soignée. Les lettres ou les dépêches que le roi de Candy adressait au gouvernement hollandais, prouvaient que ce prince attachait de l'importance à montrer sa magnificence en pareille occasion. L'écrit, placé entre des feuilles d'or battu, de la forme d'une feuille de coco, était roulé et enveloppé d'une étoffe richement ornée, et presque entièrement couverte de pierres précieuses et de perles. Le tout était déposé dans une boîte d'ivoire ou d'argent, scellée du grand sceau du monarque. Les lettres envoyées au gouverneur de l'île, depuis que nous en possédons les côtes, sont aussi très-remarquables par la richesse de l'enveloppe.

Les chingulais ne sont pas plus avancés dans les arts nécessaires au soutien de la vie,

Digitized by Google

que dans les belles-lettres. Leur agriculture est toujours dans l'état le plus grossier ; et il n'est peut-être aucun peuple de l'Inde qui cultive les terres avec plus de négligence. Comme toutes les nations qui habitent un pays montagneux, et ont été accoutumées à la vie pastorale, les chingulais sont extrêmement indolens. Leur sol, par-tout où il peut être arrosé, leur fournit assez de riz pour leur subsistance ; et ils paraissent ne rien désirer de plus. L'exemple des européens, qui cultivent des cannelliers, ne fait aucune impression sur eux ; et même ils n'ont pas encore songé à perfectionner leurs instrumens aratoires, qui sont très-grossiers. Leur charrue ne consiste qu'en un morceau de bois recourbé, dont un bout sert de manche ; et de l'autre bout, qui est ferré pour l'empêcher de s'user, le laboureur entr'ouvre, ou plutôt déchire le sein de la terre. Cependant, tout imparfait qu'il est, cet instrument leur suffit; car il n'est pas nécessaire qu'ils tracent des sillons réguliers ; il faut seulement qu'ils ouvrent le sol, de manière que, lorsqu'ils l'inondent, il s'imbibe entièrement. Après un premier labour, ils font pénétrer l'eau dans leurs champs ; et, lors-

Digitized by Google

qu'elle les a couverts quelque tems, ils lui procurent un écoulement, puis ils font une seconde fois passer la charrue sur la terre. L'eau sert non-seulement à humecter le riz, mais encore à faire pourrir les herbes parasites. Le soin avec lequel les chingulais détruisent celles-ci, est ce qu'il y a de mieux dans leur manière de cultiver la terre ; mais il leur en coûte peu, vû la facilité qu'ils ont de les noyer. Une planche, qu'ils font passer dans sa longueur sur leurs champs pour en applanir la superficie, et un rateau composé d'un morceau de bois plat, qui tient à une longue perche, forment, avec la charrue que j'ai décrite, tous leurs instrumens aratoires.

Lorsque le tems du labourage est arrivé, tous les habitans d'un même village, suivis de leurs charrues et de leurs bœufs, se réunissent, et travaillent en commun. Ils en font autant pour la moisson. Ces deux époques sont celles d'une industrie et d'une confraternité générale. Chacun apporte des provisions pour tout le tems que doit durer le travail. Quant aux femmes, elles n'ont rien de pénible à faire ; elles suivent les moissonneurs pour ramasser les épis qu'ils laissent tomber.

Digitized by Google

Les naturels de Ceylan se servent de bœufs, tant pour labourer que pour battre le riz. Leur manière de séparer le grain de la paille, est plus expéditive que la nôtre. Elle est aussi bien moins pénible ; et cette considération, d'une haute importance pour les chingulais, empêchera probablement qu'ils ne l'abandonnent. Pour écosser le riz, ils le battent dans un mortier, ou sur une aire durcie, ce qui est le moyen le plus ordinaire ; et si le grain est trop petit ou trop sujet à se briser, ils le font bouillir auparavant. Ils pensent que l'eau est le seul engrais qu'exigent les rizières.

D'après ces détails, on peut juger que le produit des terres à Ceylan est bien inférieur à ce qu'il serait, si elles étaient convenablement cultivées. Il est très-probable que l'introduction d'une méthode moins imparfaite mettra non-seulement cette île en état de fournir abondamment à la consommation des habitans, mais procurera des ressources suffisantes pour en augmenter considérablement le nombre.

L'extrême indolence dans laquelle les naturels de Ceylan sont actuellement plongés, leur fait employer toutes sortes d'expédiens

Digitized by Google

pour éviter le travail ; et la petite quantité de nourriture nécessaire au soutien de leur existence, leur permet de vivre la plus grande partie de l'année sans rien faire. Quoique la culture de leurs champs de riz soit très-peu pénible, cependant plusieurs d'entr'eux abandonnent leurs terres à des voisins moins paresseux, qui leur rendent ordinairement un tiers du produit. Les déductions qu'il faut faire sur le reste, empêchent qu'ils n'en reçoivent davantage. Les prêtres en enlèvent une considérable portion pour l'entretien de leurs temples et les frais du culte ; et, en outre, on en présente une autre aux dieux, en les remerciant des bénédictions qu'ils ont répandues sur la terre, et en les priant de continuer à verser leurs bienfaits.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Religion des naturels de l'île de Ceylan.

La religion des chingulais est ce qui les caractérise le plus particulièrement, et toutes les actions de leur vie ont quelque rapport avec elle. Il n'est point de nation qui soit plus soumise à l'influence de la superstition. Les présages règlent toute la conduite des naturels de l'île de Ceylan, et même décident de leur sort, au premier instant de leur vie. A la naissance d'un enfant, on appelle un astrologue, pour savoir si le nouveau-né doit être heureux ou malheureux. Dans le dernier cas, il arrive quelquefois qu'on donne la mort à l'innocente créature, pour la soustraire aux maux qui la menacent. Le matin, lorsqu'il sort, un chingulais observe avec attention, celui qui s'offre le premier à ses regards ; et, selon le bon ou le mauvais augure qu'il en tire, il juge du succès de l'affaire qui l'appelle. La rencontre d'un blanc ou d'une femme grosse, est considérée comme

Digitized by Google

le plus favorable présage : mais c'est le contraire, , si la personne qui se présente la première, est un mendiant ou quelqu'un de difforme ; et alors, si la chose est possible, on remet l'affaire à un autre jour. Dans mes promenades du matin, j'ai fréquemment vu un certain nombre de chingulais marcher à la suite les uns des autres, et attendre avec anxiété quelle serait la nature du présage. Comme je suis européen, ils étaient charmés, lorsque c'était moi qu'ils rencontraient le premier.

On doit attribuer en grande partie au climat dans lequel ils vivent, l'excès de la superstition qui agite l'esprit des timides chingulais. Les orages sont si fréquens à Ceylan, qu'on pourrait supposer que les indigènes y sont familiarisés ; mais le bruit du tonnerre est si terrible, et les effets de la foudre sont si redoutables dans ce pays, qu'il n'est pas surprenant que ceux qui ne connaissent point les causes de ce phénomène, ne puissent se délivrer totalement de leurs craintes. Lorsqu'il tonne, les malheureux chingulais se persuadent que le ciel veut leur infliger un châtiment, et que les ames des méchans sont chargées de diriger

Digitized by Google

les coups pour les tourmenter et les punir de leurs péchés. Ils regardent la fréquence des orages, comme une preuve que leur île est abandonnée à la fureur des démons; et ils se rappellent avec douleur qu'elle fut jadis habitée par Adam, et qu'elle renfermait le paradis terrestre. Ils se figurent aussi que d'innombrables furies s'agitent autour d'eux. Les démons, chargés de les punir, sont la cause immédiate de toute maladie, de tout évènement fâcheux qui leur arrive; et, d'un autre côté, tout succès avantageux est un bienfait direct de la divinité suprême. Pour se dérober à la malignité des dieux subalternes, qui sont tous représentés comme de mauvais esprits, au pouvoir desquels il n'est pas impossible de résister, ils portent des amulettes de différentes sortes; et ils emploient une infinité de charmes pour se soustraire à l'influence des sorcières, dont ils se croient entourés de toutes parts.

Ces chimères se sont tellement emparées de l'esprit des chingulais dès leur enfance, que ni les efforts de la raison, ni la conviction de leur propre folie, ne peuvent les en faire sortir entièrement. Un grand nombre de ceux même qui ont embrassé la *reli-*

Digitized by Google

gion chrétienne demeurent toujours en proie à leurs anciennes terreurs, et voient avec envie le courage des européens qui ne se laissent point égarer par des illusions, dont ces nouveaux convertis reconnaissent la vanité, quoiqu'elles les tourmentent encore. Cependant les chingulais qui vivent à Colombo et dans les autres parties de l'île où ils peuvent avoir sans cesse sous les yeux l'exemple des européens, ont l'esprit plus tranquille. Il y en a même qui poussent le courage jusqu'à défier leurs divinités inférieures. Fréquemment aussi, lorsque leurs désirs ne se sont point accomplis, ou que malgré leurs prières il leur arrive successivement plusieurs évènemens fâcheux, les chingulais font des reproches à leurs dieux, les injurient, et même en foulent aux pieds les images.

Les malheureux paysans qui habitent les parties les plus montagneuses de l'île, et qui conséquemment vivent à une grande distance de nos établissemens, sont continuellement agités par la terreur que leur inspirent les démons qu'ils croient voir en mouvement autour d'eux. Leur imagination est tellement troublée par ces fantômes,

Digitized by Google

que plusieurs en deviennent fous. J'en ai rencontré fréquemment qui l'étaient, et lorsque je m'informais de la cause qui les avait privés de leur raison, on me repondait toujours que c'était la superstition.

Les diables inspirent plus de respect, ou plutôt de terreur aux chingulais, que les plus puissantes des divinités, qu'ils regardent comme les auteurs de tout ce qui leur arrive d'heureux. Ils sont vraiment persuadés que leur pays est plus particulièrement qu'un autre, livré à l'empire des démons. Les malabars et d'autres indiens ont aussi la même idée, qui vient probablement du grand nombre d'orages qui éclatent à Ceylan ; et même elle a fait quelque impression sur l'esprit des hollandais.

On trouve une très-singulière preuve de superstition dans la relation de notre compatriote Knox, [1] qui étant à Ceylan, crut avoir entendu le diable pendant la nuit, crier d'une voix forte et d'un ton qui ressemblait à l'aboiement d'un chien.

L'état de barbarie où sont presque entièrement plongés les chingulais, doit être

[1] *Voyez* la note, p. 254.

Digitized by Google

ainsi que leurs superstitions, attribué aux artifices intéressés de leurs prêtres, qui savent bien faire agir à leur profit les démons. Pour empêcher que les fruits ne soient volés, les gens du peuple suspendent certaines figures grotesques autour des vergers. Ils les abandonnent aussi aux diables; et lorsqu'on a pris ces précautions, aucun naturel de l'île n'ose y porter la main. Le propriétaire même ne se hasarde pas à les cueillir avant que les démons aient renoncé à leurs droits. Pour obtenir la permission de détacher le reste, il en porte quelques-uns à la pagode, où les prêtres, après en avoir reçu une certaine quantité pour eux, détruisent l'enchantement. Cependant si des voisins moins scrupuleux ont fait quelque larcin dans son verger, le propriétaire éclate en reproches extravagans et maudit les démons qui ont eu la bassesse de livrer le dépôt qu'il leur avait confié.

Les terreurs superstitieuses et les rites religieux, sont ce qui occupe le plus les chingulais dans l'hommage qu'ils rendent à la divinité. Quant à ce qu'on appele plus positivement leur religion, il paraît que ni eux-mêmes, ni les européens, n'en ont pas

Digitized by Google

une idée distincte. Quelques personnes ont prétendu qu'elle ne différait de celle des indous que par un léger changement de formes et de noms. Rien n'est plus facile, en donnant carrière à son imagination, et en se permettant aussi d'altérer à son gré les dénominations, que de trouver de la ressemblance entre deux religions. Celle des chingulais me semble fondée sur un autre système d'idolâtrie que celui des indous. Il est vrai qu'elle paraît en avoir emprunté une foule d'idées; mais on y reconnaît beaucoup de choses qui appartiennent à la religion mahométane. Cependant elle s'accorde sur un point avec le système des indous et l'islamisme, ainsi qu'avec la religion chrétienne : les chingulais reconnaissent un Être suprême, qui a créé toutes choses et qui gouverne tout. Mais à un autre égard ces derniers diffèrent essentiellement des rigides indous et des musulmans; car quoiqu'ils ne puissent dompter leur superstition, ils ont le plus grand respect pour la religion chrétienne, que plusieurs de leurs compatriotes ont embrassée, sans qu'ils les aient vivement censurés pour cette apostasie. Une forte preuve de la confusion de

Digitized by Google

leurs idées religieuses, c'est qu'en même tems qu'ils adorent une divinité plus puissante que toutes les autres, ils rendent hommage aux démons, aux animaux, et même aux productions de la terre.

Outre l'Être suprême, qui est révéré comme le créateur et le souverain maître du ciel et de la terre, et sans compter les démons chargés de les tourmenter, les Chingulais ont un grand nombre de divinités inférieures. Ils supposent que celles-ci font près d'eux l'office d'anges tutélaires et sont les ames des justes, que les démons sont celles des méchans, et que toutes agissent par la permission de la divinité supérieure. Le second de leurs dieux est Bodhou, le sauveur des ames. Cette idée d'un sauveur, quoiqu'altérée par différentes superstitions, perce à travers les diverses religions du globe, et l'espoir qu'elle enfante est presque le même dans toutes. Selon la tradition la plus accréditée, Bodhou était originairement l'ame d'un juste, et fut envoyé deux fois sur la terre. Après avoir, la seconde fois, accompli un grand nombre d'actions vertueuses, et reçu cent quatre-vingt dix-neuf formes différentes, il remonta au ciel, où il in-

Digitized by Google

tercède sans cesse pour ses adorateurs. Le culte de Bodhou fut introduit à Ceylan, quarante ans après l'ère chrétienne, une violente querelle s'étant alors, selon quelques auteurs, élevée entre les bramines et les sectateurs de ce dieu, qui étaient établis sur le continent. Les premiers l'ayant emporté, les bodhites se réfugièrent dans cette île. Quelle était la religion qui subsistait alors à Ceylan? ou celle de Bodhou y dominait-elle déjà? Ce sont là des questions qu'il serait aussi inutile que difficile de résoudre. Les bodhites étaient originairement, dit-on, une secte de religieux, ou plutôt d'hermites, qui n'avaient aucun domicile, qui étaient remarquables par la chasteté, qui renonçaient à toutes les affaires, à toute propriété, et qui, soutenus par la dévotion vivaient dans la plus extrême pauvreté.

On dit que Bodhou est adoré sous un nom différent au Pegou et dans plusieurs autres parties du continent, comme étant la divinité de la lune.

Les prêtres de Bodhou ont la prééminence sur tous les autres prêtres à Ceylan. On les appele *tirinanxes*, et ils jouissent d'une haute considération à la cour de Candy, où ils

Digitized by Google

ont la principale direction des affaires. Le roi n'ayant aucune autorité sur eux, s'efforce de les attacher à ses intérets, en respectant leurs privilèges et en leur prodiguant les distinctions. Ils lui ont témoigné plusieurs fois leur reconnaissance, en lui prêtant des secours efficaces pour appaiser des troubles qui s'étaient élevés dans ses domaines, et en excitant ses sujets à l'aider de tout leur pouvoir dans les guerres qu'il avait à soutenir contre les hollandais. Les sectateurs de Bodhou regardent l'ame comme immortelle, et croient qu'elle passera en différens corps, jusqu'à ce qu'elle atteigne le *nimbaz*, [1] ou la région de l'éternité.

La vénération qu'inspirent les tirinanxes est si grande que leur personne est considérée comme sacrée; et tout absolu qu'est le roi de Candy, il n'a pas le pouvoir de leur infliger la moindre punition, lors même qu'ils auraient conspiré contre ses jours. Ils choisissent eux-mêmes leurs supérieurs, et le premier de ceux-ci a le droit de juger souve-

[1] Cette expression, qui ne nous paraît pas anglaise, a un singulier rapport avec le mot français *nimbe*.

(*Rémarque du traducteur.*)

Digitized by Google

rainement en matière de religion. Les tirinanxes sont tirés du corps des nobles par le roi, et en conséquence, ils jouissent d'un crédit et d'une autorité qui sont indépendants de la sainteté de leur caractère. Les honneurs et le respect qui les accompagnent en tous lieux, font voir quelle est leur influence sur l'esprit du peuple. Chacun, quel que soit son rang, s'incline à leur passage; leurs siéges sont toujours couverts d'une étoffe blanche; et lorsqu'ils sortent, on porte devant eux la partie large d'une feuille de talliput. Ces privilèges passent pour si importans qu'il n'y a que le roi qui les partage avec les tirinanxes, qui en outre sont exempts de toute taxe. D'un autre côté, ils ont une règle assez sévère, et ils doivent se passer entièrement de femmes et de vin; mais ils peuvent se soustraire à cette loi rigide; car il leur est permis de quitter leur ordre lorsqu'il gêne trop leurs inclinations.

Le vêtement des tirinanxes consiste en une grande pièce d'étoffe jaune, fort large, qu'ils jettent négligemment sur leur épaule gauche, et qu'ils attachent autour de leur corps, au moyen d'une ceinture du même

Digitized by Google

tissu. Ils ont la tête, l'épaule droite, les bras et les pieds entièrement nus. D'une main, ils tiennent un jonc peint, et de l'autre, l'espèce de parasol que j'ai indiqué ci-dessus.

Les temples de Bodhou l'emportent, en tout point, sur ceux des autres divinités des habitans de l'île de Ceylan; car jamais ils n'en consacrent aucun à l'Etre-suprême, et ils ne le représentent par aucune image. On voit dans ces temples des statues d'hommes, qui sont drapées de manière à imiter les vêtemens des prêtres de Bodhou, et de la tête desquelles tombe une épaisse et longue chevelure. Il y en a quelques-unes qui sont posées les jambes croisées sur la terre, tandis que d'autres sont entièrement couchées. Je vis à Ruanelli, dans l'intérieur du pays, une monstrueuse figure de plus de vingt pieds de longueur, placée dans une caverne formée par un immense rocher qui se trouve au pied d'une colline. Je la décrirai plus particulièrement, lorsque je rendrai compte de l'ambassade envoyée au roi de Candy.

Les pagodes en ruines, que je rencontrai dans l'intérieur de l'île, sont toutes en pierres de taille, et présentent un travail bien supérieur à celui qu'on remarque dans les temples

Digitized by Google

élevés aux environs des côtes. Il y en a plusieurs de parfaitement conservées; et il résulte, de la comparaison qu'on peut en faire avec celles qui ont été récemment construites, ou que les anciens chingulais étaient beaucoup plus avancés dans les arts que leurs descendans, ou que l'île de Ceylan fut jadis habitée par une autre race d'hommes que celle qui la possède aujourd'hui. Cependant les restes d'antiquité, que l'on trouve dans cette île, ont considérablement souffert des ravages des portugais, qui, par politique, détruisaient et les monumens, et tout ce qui pouvait rappeler aux indigènes leur ancienne prospérité. Non-seulement les édifices que les chingulais avaient consacrés à leurs dieux, furent renversés de fond en comble par de barbares usurpateurs; mais ceux-ci enlevèrent les matériaux, les pierres de taille, les énormes piliers dont ils étaient composés, et ils les transportèrent sur les côtes de la mer pour construire ces forteresses, au moyen desquelles ils purent appesantir le joug sur les naturels du pays.

Les temples dédiés aux divinités subalternes, ne sont ordinairement que de simples huttes construites en argile et en bois, qui

Digitized by Google

n'ont point de fenêtres, et sont couvertes de feuilles de cocotier. A la porte de chacun de ces misérables édifices, il y a communément un étendard ou un long bâton, auprès duquel un prêtre est assis toute la journée. Il n'est pas de figures assez ridicules pour ne pas trouver place dans ces temples. On y voit aussi des représentations de bêtes féroces, d'oiseaux, d'hommes et de femmes, dans une posture très-indécente, et enfin des armures consacrées aux dieux.

Quoique les prêtres des divinités inférieures soient vêtus de même que les tirinanxes, il est aisé de les reconnaître au peu de respect qu'on leur porte. Ils errent continuellement dans l'île ; et, comme leurs confrères de la péninsule de l'Inde, ils forment une classe d'impudens vagabonds, qui ne se livrant à aucun genre d'industrie, ne vivent que du produit de leurs supercheries. Leurs vices ne sont pas inconnus à ceux qui fournissent à leurs besoins ; mais la terreur a trop bien établi son empire dans l'esprit des naturels de Ceylan, pour qu'ils puissent se soustraire à cette charge.

La superstition des chingulais supplée au défaut de fondations pour leurs établissemens

religieux. Les candiens affectent le produit de certaines portions de terres et de quelques taxes, à l'entretien des maisons religieuses, et sur-tout des prêtres de Bodhou. Les prêtres des divinités inférieures doivent pourvoir, par leur adresse, à celui de leurs temples et au leur ; et ils y réussissent fort bien. Toutes les maladies étant considérées comme des effets immédiats de la colère divine, c'est aux ministres des dieux à les guérir. En conséquence les lieux consacrés à la dévotion, sont journellement remplis d'une foule de malades, qui espèrent appaiser la divinité par leurs prières, et ne négligent jamais de les accompagner d'un présent, qu'ils déposent sur son autel. Les prêtres offrent, avec beaucoup de cérémonie, ce don à leur dieu ; puis le font prudemment tourner à leur profit. C'est une règle parmi eux de ne jamais quitter leurs temples, qu'ils ne soient remplacés par quelques-uns de leurs confrères. Ainsi, les offrandes des dévots sont toujours reçues ; et, en même-tems, une autre troupe parcourt les environs pour recueillir des contributions casuelles.

D'après ce que je viens de dire, le tems où règnent les maladies est celui où les prêtres

Digitized by Google

font la plus abondante récolte à Ceylan. Lorsqu'un chingulais se croit en danger, il fait vœu d'offrir un coq au diable, ou à l'esprit malin qui le tourmente. Cependant il conserve l'animal chez lui pour l'engraisser, jusqu'à ce que le jaddèse ou le prêtre juge à-propos de le présenter au covel, c'est-à-dire, au temple. A l'approche d'une fête particulière ou de quelque sacrifice, il n'est pas rare de voir le ministre de la divinité courir de village en village pour ramasser tous les coqs consacrés; et souvent il s'en procure plusieurs douzaines à-la-fois.

Les jours où l'on fréquente le plus les temples, sont le mercredi et le samedi de chaque semaine; mais les malades y affluent tous les jours. Pour se concilier la faveur des dieux, on célèbre aussi plusieurs fêtes en leur honneur. Au mois de juin ou de juillet, c'est-à-dire, au renouvellement de la lune appelée *perahar*, il y a un grand concours de peuple dans les divers édifices consacrés à la religion. Chacun s'attache alors à une pagode ou à une autre; mais il n'y a jamais rien de forcé dans l'exercice du culte; et, avec leur indifférence ordinaire pour la religion, lorsque leurs craintes ne

Digitized by Google

les guident pas, plusieurs chingulais se dispensent simplement par caprice d'assister à la fête dont je viens de parler. Cette fête est célébrée avec la plus grande pompe à Candy, et le roi lui-même y assiste en personne, accompagné de toute sa cour. En cette occasion, il joint ses prières à celles de son peuple, et fait ses principales offrandes aux dieux.

Au mois de novembre, lorsque la lune est dans son plein, il y a une autre fête qu'on célèbre pendant la nuit; et le peuple donne alors de l'huile pour éclairer les temples, tant que dure la solennité.

Les fêtes en l'honneur de Bodhou, ne sont point célébrées dans les temples où ce dieu est ordinairement adoré, mais à l'ombre d'un arbre consacré, et sur le sommet du mont Hammallyl, autrement appelé *Pic-d'Adam*, qui est la montagne la plus élevée de l'île de Ceylan, et est situé à la distance d'environ cinquante milles au nord-est de Colombo. Selon la tradition, c'est du haut de cette montagne qu'Adam jeta un dernier regard sur le paradis terrestre, avant de le quitter pour jamais. On suppose reconnaître la place qu'il occupait alors, à une empreinte sem-

Digitized by Google

blable à celle du pied d'un homme, mais du double de la grandeur ordinaire. Après cet adieu, le père des humains passa, dit-on, sur le continent de l'Inde, dont l'île de Ceylan n'était point alors séparée : mais à peine fut-il au-delà de cette chaîne de bancs, qui porte le nom de *Pont-d'Adam*, que les eaux de la mer se rapprochant, lui otèrent tout espoir de retour. Cette tradition, quelle qu'en soit l'origine, paraît liée aux plus anciennes notions des chingulais sur la religion ; et il serait difficile de concevoir qu'ils l'eussent conservée, si elle n'en avait pas fait partie. J'ai fréquemment questionné des noirs de différentes castes à ce sujet. Tous m'ont assuré, de l'air de la persuasion, qu'elle était fondée ; et, pour le démontrer, ils rapportaient une foule de preuves, et citaient d'anciennes chroniques et des prophéties, connues depuis un grand nombre de siècles parmi eux. Je ne prétends pas remonter jusqu'au tems où s'est formée cette tradition ; mais l'incontestable rapport qu'elle a avec l'écriture-sainte, est un nouveau témoignage de la coïncidence générale des opinions sur l'origne de l'homme, telle qu'elle est indiquée dans la bible.

Digitized by Google

Une grosse chaîne, qu'on dit être l'ouvrage du père des humains, est fixée à une roche qui se trouve au sommet de la montagne, et paraît y avoir été placée à une époque très-reculée. Mais par qui ? mais à quel dessein ? C'est ce qu'il est impossible à un européen de démêler dans cette foule de superstitions confuses, inintelligibles, que les naturels du pays ont jointes à leurs obscures traditions.

Le pic d'Adam est si escarpé, qu'en plusieurs endroits près de la cime, les dévots ne peuvent grimper qu'au moyen de cordes et de chaînes, qui tiennent par des crochets au rocher. Afin d'éviter un si pénible exercice, pendant la chaleur excessive du jour, on choisit ordinairement le tems de la nuit pour gravir cette montagne, au sommet de laquelle il y a nombre de rochers qui fournissent abondamment de l'eau. C'est sur une de ces roches que se trouve l'empreinte qu'on dit être celle du pied d'Adam.

La montagne qui passe pour avoir servi de demeure au père des humains, est l'objet de la vénération, non-seulement des naturels de l'île de Ceylan, mais d'une foule de personnes de différentes castes et de re-

Digitized by Google

ligions diverses établies dans l'Inde. Chaque secte y a des temples, où l'on va en pélérinage à certaines saisons de l'année. Les prêtres de la communion romaine ont profité de la superstition générale [1], pour la propagation de leur doctrine; et la chapelle qu'ils ont élevée sur le sommet de la montagne, est annuellement fréquentée par un grand nombre de chrétiens portugais et malabars.

C'est sur le pic d'Adam que les naturels de Ceylan célèbrent la fête solennelle de Bodhou; et les chingulais qui habitent les côtes de la mer, s'y rendent en foule à cette occasion. On y voit aussi un grand nombre de candiens; mais soit qu'ils craignent de communiquer avec des étrangers, ou qu'ils aient conçu une plus favorable opinion de leur propre sainteté, ils paraissent préférer de se réunir pour cette solennité, à l'ombre du *bogaha*, arbre qui se trouve à Annarodgburro, ville ruinée et située dans la partie septentrionale des états du roi de Candy, dont les sujets ont seuls la faculté d'approcher de ce sanctuaire.

[1] Il n'est peut-être pas inutile de rapporter ici que c'est un protestant qui parle. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Selon la tradition, le bogaha traversa les airs pour se rendre à Ceylan, de quelque pays éloigné, et enfonça lui-même ses racines en terre à la place qu'il occupe actuellement. Il fit ce voyage pour servir d'abri au dieu Bodhou, qui se reposa à l'ombre de cet arbre, tout le temps qu'il demeura sur la terre. Quatre-vingt-dix-neuf rois, qui par les temples et les images qu'ils ont dédiés à Bodhou, ont mérité que leur ame fût reçue dans le séjour de la félicité, ont été enterrés près de ce lieu sacré. Transformés actuellement en bons génies, ils sont chargés de veiller à la sûreté des adorateurs de ce dieu, et sur-tout de les préserver du joug des européens, calamité qu'ils doivent chercher sans cesse à détourner par leurs prières. Il y a autour de l'arbre un grand nombre de huttes, destinées aux pélerins; et comme ni la poussière, ni la saleté ne doivent souiller un lieu si saint, des hommes gagés en balayent continuellement les approches; ils servent aussi les prêtres pendant les cérémonies.

La préférence que Bodhou accordait à l'ombre du bogaha, est cause que tout arbre de la même espèce est pour les chingulais,

Digitized by Google

un devoir de payer, par-tout où il se trouve, des gens chargés d'en prendre soin, et de le garantir de toute souillure. Enfin le bogaha est l'objet de la même vénération parmi les sectateurs de Bodhou, que l'arbre des banians parmi les brahmines.

Malgré leur superstition et le grand nombre de fêtes religieuses qu'ils célèbrent, les chingulais sont loin d'être aussi dévots, aussi zélés que les habitans du continent de l'Inde, de quelque secte que soient ceux-ci. Ils paraissent plus agités par la crainte que dirigés par un sentiment religieux, et rarement ils se livrent à des actes de piété, à moins qu'ils ne tombent malades, ou qu'ils ne soient sur le déclin de l'âge. La contrainte exercée contr'eux par les portugais, pour leur faire embrasser la religion chrétienne, dut les choquer d'autant plus qu'ils n'avaient pas la plus légère idée d'intolérance. Loin de trouver mauvais que les européens ou que des personnes d'une différente croyance entrent dans leurs temples et regardent leurs cérémonies religieuses, ils sont charmés de les y voir et pensent que c'est un honneur qu'on leur rend à eux-mêmes. Lorsque l'on cause avec eux au

Digitized by Google

sujet de leur superstition, ils n'hésitent pas à reconnaître l'absurdité des craintes qu'elle leur inspire ; mais ils croient qu'il est hors de leur pouvoir de la dompter. Ils redouteraient même de le tenter, de peur d'être sur-le-champ livrés à la vengeance des mauvais esprits, qui infestent leur pays. Les prêtres catholiques et les missionnaires, quoiqu'ils aient souvent réussi à leur faire adopter leur doctrine, n'ont jamais pu arracher cette fausse idée, qui dès leur enfance s'est emparée de leur esprit.

J'ai été fort surpris de voir les naturels de l'île de Ceylan, porter des chapelets et en compter les grains en marmottant des prières le long du chemin, comme je l'ai vu faire dans les pays où domine la religion catholique romaine. Je les pris d'abord pour des gens qui en avaient embrassé la doctrine ; mais j'appris ensuite que c'étaient de fervens adorateurs de Bodhou. La haute estime que les chingulais ont conçue pour les coutumes des européens, leur ont fait emprunter de bonne heure cet usage aux portugais ; mais les prières qu'ils récitent n'ont aucun rapport avec celles des catholiques romains ; elles ne sont dictées que

Digitized by Google

par la superstition, et n'ont pour objet que de les faire échapper à l'influence des mauvais esprits, dont ils se croient constamment entourés.

L'immortalité de l'ame et la résurrection des corps, sont des dogmes auxquels les chingulais sont fermement attachés. Ils sont persuadés qu'immédiatement après s'être séparée du corps, l'ame d'un juste est reçue parmi les dieux, tandis que l'ame d'un méchant, et sur-tout celle d'un tyran ou d'un prêtre impie, passent dans le corps de quelque reptile ou de quelque animal féroce. Ils pensent que leurs anciens prophêtes, et que ceux de leurs rois qui ont gouverné avec douceur, jouissent depuis long-tems d'un pouvoir divin.

Les naturels de l'île de Ceylan croient fermement à la prédestination, et sont persuadés que les hommes ne peuvent se soustraire au sort auquel ils ont été condamnés en naissant. Cependant ils supposent que les charmes peuvent affaiblir les effets de cette fatalité, et ils placent une grande confiance dans les aumônes. En conséquence, ils en distribuent de très-abondantes. Ils les considèrent, ainsi que les

Digitized by Google

présens qu'ils font à leurs prêtres, comme formant une partie essentielle de leurs devoirs. Les mœurs des chingulais qui sont à notre service, s'étant considérablement adoucies, ils donnent souvent des preuves remarquables de leur extrême charité. Ils ont coutume de réserver une partie de leurs alimens pour les pauvres; et quoique la vue d'un étranger dans le besoin, soit à peine un obstacle de compassion pour les indiens, cependant les chingulais ne refusent jamais un malabar, ou un maure qui leur demande l'aumône. Ils étendent même leur sensibilité jusque sur les animaux, et pendant la célébration de certaines fêtes, ou dans des tems consacrés à la dévotion, ils se font lier pour s'empêcher de tuer aucune créature vivante; et ils ne mangent que des herbages et des fruits tant qu'ils demeurent dans cet état.

J'ai déjà fait observer que les naturels de l'île de Ceylan sont de meilleure foi dans le commerce et dans toutes les affaires, que les peuples qui habitent le continent de l'Inde. Cette remarque s'applique particulièrement aux chingulais. Outre qu'ils sont naturellement de la plus grande sobriété,

Digitized by Google

ils sont exempts de toute convoitise, et le besoin ne les porte jamais à s'emparer du bien d'autrui. Les candiens, quoiqu'ils soient doués de plus de courage et qu'ils aient plus de fierté, ne sont pas à beaucoup près si honnêtes. Parmi eux, à la vérité, le vol est l'objet de la censure publique, et toute action honorable reçoit toujours des applaudissemens; mais lorsque ces insulaires ont l'espoir de n'être pas découverts, il est rare qu'ils soient retenus par les scrupules de la conscience. La rapacité de ceux qui les gouvernent, et les fréquentes irruptions qu'ils ont faites dans les domaines des européens, semblent avoir perverti les heureuses dispositions qu'ils avaient reçues de la nature.

L'inhumation parmi les naturels de l'île de Ceylan, n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse qui leur soit particulière. Knox dit que de son tems, c'était la coutume de brûler le corps des morts et sur-tout celui des personnes d'un rang distingué. Si cet usage subsiste encore, il a échappé à mes recherches, et doit se renfermer dans les parties les moins accessibles.

Digitized by Google

de l'intérieur de l'île. L'habitude où plusieurs castes d'habitans des côtes de Coromandel et de Malabar sont de brûler leurs morts, peut, à cause de l'analogie, être alléguée comme une preuve qu'autrefois on les brûlait aussi à Ceylan. Quant à présent, les cérémonies funèbres y sont de la plus grande simplicité, et ressemblent pour ainsi dire à celles qui se font en Angleterre. On enveloppe le corps d'une natte ou d'une pièce d'étoffe, et on va le déposer dans quelque lieu solitaire.

Telles sont les particularités qu'il m'a été possible de recueillir sur ce qui concerne en commun les naturels de l'île de Ceylan. Quelques nuances servent à distinguer les candiens des chingulais ; et la différence qui se trouve entr'eux, provient de celle du pays qu'ils habitent et des rapports continuels que les derniers ont avec les étrangers. Elle consiste principalement dans la situation politique et dans la forme d'administrer la justice qui, parmi les chingulais, doit nécessairement ressembler à celle qui est en usage chez la nation qui leur donne des lois. En conséquence, il est in-

Digitized by Google

dispensable d'en faire mention séparément. Je vais commencer par les particularités relatives aux chingulais, et je réserverai celles qui concernent les candiens, pour les insérer dans la description de leur pays.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Particularités par lesquelles les chingulais diffèrent des candiens.

Les chingulais, ou les naturels de Ceylan, qui habitent les côtes de la mer et quelques districts qui en sont voisins, sont condamnés à vivre sous l'empire de toute puissance maritime qui pourra s'emparer de cette partie de l'île. Comme ils sont incapables de résister aux européens en bataille rangée, et que la nature du terrain ne permet pas de le défendre autrement, il faut ou qu'ils se soumettent sans condition, ou qu'ils consentent à quitter leurs fertiles plaines, pour se retirer dans les montagnes stériles de l'intérieur du pays.

L'état de sujétion auquel les chingulais sont depuis si long-tems réduits, leur a ôté toute énergie, tout sentiment d'indépendance; mais il a en même-tems adouci leurs mœurs et leur a fait perdre leur férocité naturelle. Ils sont paisibles, extrême-

Digitized by Google

ment graves, et sobres en tout point. Leur corps se ressent de l'inactivité de leur esprit, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils se livrent à quelque exercice que ce soit. Cependant lorsqu'il faut qu'ils travaillent, et sur-tout quand ils ont besoin de cultiver la terre, ils montrent beaucoup de persévérance et d'ardeur. Ils ne sont pas, il est vrai, aussi forts que les maures ou que les malabars, et jamais ils ne font de bons porteurs de palanquins, ni de robustes porte-faix.

Si les vertus héroïques n'entrent pas dans la composition du caractère des chingulais, du moins ils sont bons, charitables, susceptibles d'amitié, et entièrement exempts de cette duplicité, de cette perfidie si commune parmi les candiens. Quoiqu'ils soient bien moins polis, et qu'ils aient moins d'affabilité que ceux-ci, ils sont bien plus sincères. En considérant la physionomie et le maintien des uns et des autres, on reconnaît facilement la différence de leur position. Les candiens portent la tête haute, ont le regard altier; et toute leur physionomie et leur démarche dénotent l'orgueil de l'indépendance. Mais l'air humble et

Digitized by Google

soumis des chingulais, et l'empreinte de la patience et de la sujétion qu'ils portent sur leur figure, font voir aisément à quel état ils sont réduits.

Les regards des chingulais annoncent une mollesse, une lâcheté qui excite le mépris des candiens, quoique ceux-ci, malgré le courage dont ils font vanité, ne se hasardent jamais à attaquer les européens d'une autre manière que celle dont les attaquent les premiers, c'est-à-dire qu'ils épient l'instant favorable, en se tenant cachés dans les jonchaies ou entre les buissons.

J'ai déjà parlé de quelques efforts que les chingulais ont faits pour résister aux ordres de notre gouvernement; mais les mesures vigoureuses qui ont été prises sur-le-champ, leur ont bientôt appris que le pouvoir des anglais est encore plus irrésistible que ne l'était celui des portugais et des hollandais. L'établissement de quelques taxes par M. Andrews, principal agent de la compagnie et receveur des revenus, fut la cause de cette révolte. Un corps de chingulais prit les armes et se retira dans les forêts, à quelque distance de Colombo; et

Digitized by Google

en même tems plusieurs districts se déclarèrent ouvertement en faveur des rebelles. Un détachement de cipayes ayant été envoyé contre ceux-ci, il s'ensuivit plusieurs combats très-vifs, et ce ne fut qu'après une perte considérable des deux côtés, que la révolte fut entièrement comprimée. Le pays est tellement couvert de forêts épaisses, et il s'y trouve un si grand nombre de défilés et de rivières, que nos troupes étaient souvent forcées de demeurer dans l'inaction, et qu'elles étaient attaquées sans qu'elles eussent aperçu l'ennemi, ou même sans qu'elles en eussent soupçonné l'approche.

Il ne sera pas inutile de faire observer que, quoique la bravoure de nos soldats ait été, tant à l'époque dont je viens de parler, que deux ans après, couronnée par le succès, une révolte générale des chingulais pourrait devenir très-dangereuse. Mais les moyens de prévenir ce malheur, sont infaillibles et simples. Un gouvernement équitable et doux, la sévérité, l'impartialité dans l'administration de la justice, ne peuvent manquer de produire un heureux effet sur des hommes habitués à la soumission, et qui ont le plus profond

Digitized by Google

respect pour les européens. Cependant afin de courir moins de risques, au cas d'un soulèvement subit, et de donner à nos troupes la facilité de garantir nos plantations, il ne faut rien négliger pour éclaircir les forêts et améliorer les routes. D'après le caractère paisible des chingulais, on avait conjecturé que ces révoltes dont je viens de parler, tenaient à un plan concerté par les autres indigènes pour leur faire recouvrer leur indépendance; et le gouvernement a fait d'exactes recherches pour découvrir si le roi de Candy avait eu part à ces mouvemens. Mais il n'a pas été possible de s'assurer s'il avait eu quelque relation avec les rebelles, ou s'il leur avait donné le moindre encouragement.

Les inclinations guerrières des candiens leur font regarder d'un œil de mépris les chingulais, qui ignorent le maniement des armes, ou du moins ne se servent de fusils que pour procurer du gibier aux européens.

Le vêtement des chingulais de la classe la plus pauvre, annonce clairement leur indolence et leur misère. C'est une pièce de grossière étoffe, qui leur entoure les

Digitized by Google

reins et leur couvre les cuisses, ou seulement quelquefois, ce que la décence ordonne de cacher. Ils forment une seule touffe de leurs cheveux, et la fixent sur le sommet de la tête, ou ils les coupent très-courts, et cette dernière coutume est adoptée par les paysans de la basse classe. Les femmes attachent les leurs comme ceux des hommes, ou elles les relèvent au moyen de peignes d'écaille de tortue. Leur vêtement consiste en une pièce d'étoffe, qui leur fait le tour des reins, et leur tombe jusqu'à la cheville du pied; et même les plus pauvres ne le font pas descendre plus bas que le genou. Elles ont en outre une courte jaquette, qui ordinairement couvre les épaules et le sein, et laissent à nu le milieu du dos; la gorge aussi est fréquemment à découvert. Les femmes de cette classe sont employées à des travaux d'un genre servile, et principalement à porter des légumes et des fruits au marché.

Mais si les plus pauvres d'entre les chingulais ne se vêtent qu'autant que le leur prescrivent les lois de la décence, les plus riches sont loin de négliger la parure. Ceux-

ci portent ordinairement autour des reins une pièce de calico, qu'ils laissent retomber négligemment jusqu'à la cheville du pied, où qu'ils font passer entre leurs jambes, de manière à former une sorte de pantalon fort large. Ils ont une jaquette à manches, qui ressemble à-la-fois à une chemise et à un justaucorps, et qui se boutonne au poignet et au cou. La magnificence de ce vêtement consiste ordinairement dans les boutons, et l'on n'épargne rien pour s'en procurer de superbes. Il y en a d'argent, d'or et même de pierres précieuses, et le débit en est très-considérable. Comme leurs voisins les malabars, les chingulais portent aux oreilles d'énormes anneaux, qui leur tombent souvent jusqu'aux épaules. Pour préparer l'oreille à recevoir cet ornement, on la perce par le bout aux enfans, et l'on y passe un morceau de bois pour élargir l'ouverture que l'on vient d'y former. Comme le climat n'exige pas qu'on soit vêtu, on laisse souvent les épaules et le corps entièrement à découvert. Selon les règles de leur caste, ou leur fantaisie, les chingulais qui ont de la fortune, portent des chapeaux de différentes sortes, ou s'enve-

Digitized by Google

loppent la tête d'une mouchoir de couleur.

L'habillement des femmes de distinction est pareil à celui que portent les riches portugaises de l'Inde : je l'ai déjà décrit. Les jeunes chingulaises, d'un rang élevé, mettent de l'élégance dans leur parure, et elles sont loin de manquer d'agrémens. Elles se trouvent souvent aux parties de plaisir des hollandais, qui ont plus de goût pour leur compagnie que les anglais. Le caractère orgueilleux de nos compatriotes, l'éloignement qu'ils ont naturellement pour les étrangers, et l'ignorance où ils sont du langage des chingulais, les ont empêchés de recevoir ceux-ci dans leur société, et de leur faire partager leurs amusemens.

Les chingulais sont habiles artistes et bons ouvriers. Ils montrent une adresse particulière à travailler l'or et l'argent, et tout ce qui concerne la charpenterie. Ils ont déjà fait beaucoup de progrès dans celle-ci, depuis l'arrivée des anglais. Leurs outils sont en petit nombre et d'une grande simplicité. Il est facile d'apprendre à les manier ; et comme je l'ai déjà dit, les naturels de Ceylan se servent aussi bien dans l'occasion des doigts des pieds, que de ceux

Digitized by Google

des mains. Ils ne connaissent point ces lourdes machines, que les européens emploient pour faciliter les travaux, et ils portent tout leur attirail sans peine avec eux. Si l'on a appelé un forgeron, il arrive avec ses soufflets, son enclume, son marteau, etc. Quelques minutes lui suffisent pour préparer sa forge, et toute place lui convient. Le grand nombre d'ouvriers divers que l'on trouve à Ceylan, est cause que toutes sortes de meubles y sont à bon marché.

Les chingulais fournissent abondamment et à très-bas prix à nos troupes, du bœuf, de la volaille, des œufs, et d'autres vivres de la même nature. Rarement ils en consomment de cette espèce eux-mêmes, et jamais ils ne mangent du bœuf, parce que la vache est un animal qu'ils révèrent. Quelques-uns d'entr'eux, et principalement ceux qui communiquent le plus avec les européens, se hasardent à boire de l'arrack; mais tous sans distinction de rang, prennent du *toddy* [1], tant parce qu'ils aiment cette liqueur, que parce que c'est un médicament pour eux. Les vaisseaux dans lesquels ils

[1] C'est une espèce de vin de palmier.

Digitized by Google

reçoivent le jus qu'ils font découler du palmier ou du cocotier, sont composés de l'enveloppe de l'arbre à noix de bétel [1]. Cette substance qui, par la texture et la couleur, ressemble à une peau de mouton blanchie au soleil, est presque aussi forte que celle-ci, et est plus propre à contenir des liqueurs.

J'ai dit plus haut qu'on apportait en abondance des vivres aux divers marchés de l'île. Une belle volaille se vend de quatre à huit sous, [2] une douzaine d'œufs, deux sous, et un bon plat de poisson, un ou deux sous.

Les chingulais vivant sous la protection du gouvernement britannique, sont en conséquence soumis aux mêmes lois que nous. Quant à la forme dans laquelle la justice leur est administrée, elle ne diffère pas beaucoup de celle qu'on observe en Angleterre, et il ne leur a été permis de conserver leurs anciennes coutumes qu'autant qu'elles ne contrarieraient pas trop fortement les nôtres.

[1] Il ne faut pas confondre cet arbre avec la plante du même nom. Il est décrit au chapitre XIV, intitulé : *Végétaux de Ceylan.* (*Note du traducteur.*)

[2] Le sou anglais vaut environ deux sous tournois.

Digitized by Google

Les lois sur les successions n'ont éprouvé aucun changement parmi les chingulais. Si le père meurt sans avoir fait de testament, les terres passent au fils aîné; mais il doit être réservé une certaine partie de la propriété pour l'entretien de la veuve et des autres enfans.

Les chingulais sont gouvernés par leurs propres magistrats, sous la surveillance de nos agens. Toutes nos possessions dans l'île sont divisées en corles ou en districts. L'administration en est confiée aux moudeliers, qui sont toujours tirés de la classe de nobles appelés hondréous et mahondréous. Leur autorité est de la même nature que celle des officiers municipaux et des magistrats du comté en Angleterre, et ils l'exercent tant dans l'enceinte des villages que dans les campagnes. Ils doivent répartir les taxes et les contributions, faciliter le recouvrement des deniers publics, rassembler les paysans pour le service du gouvernement, procurer des vivres aux différentes garnisons de l'île lorsqu'ils en sont requis, faire porter d'un lieu à un autre les bagages des troupes et les munitions, et enfin ils doivent veiller sur la conduite des indigènes et empêcher

Digitized by Google

que le public ou les particuliers ne soient lésés.

Les moudeliers ont sous eux, pour les assister et exécuter leurs ordres, des officiers qui sont aussi choisis parmi les hondréous. Par-tout où l'on n'a pas jugé à propos de placer des troupes réglées, on a réuni en un corps, des naturels du pays, auxquels il est enjoint de prêter main-forte, à l'exécution des réglemens de police et des lois. Ce corps est composé de *conganies* ou de sergens, de *daratjies* ou de caporaux, de *lascarines*, ou de simples soldats; et les uns et les autres sont armés de lances et d'épées. Le gouverneur, lorsqu'il visite les postes de la circonférence de l'île, ou qu'il pense que l'intêret public ou que sa dignité l'exige, se fait accompagner par un considérable détachement de troupes de cette sorte.

Les moudeliers, ainsi que les autres officiers de police, sont sous les ordres immédiats du commandant du fort, dont leur district dépend. Il faut cependant en excepter quelques parties voisines des domaines du roi de Candy, où l'on n'a pas trouvé convenable d'établir aucun poste militaire. Ce

Digitized by Google

sont les commandans qui font passer au gouverneur général les plaintes, les rapports, les avis. Les moudeliers envoient également le détail de tout ce qui se passe dans leurs districts, à leur chef le Maha, ou Ma Ma Moudelier, qui réside dans la ville Noire, à Colombo, et celui-ci les communique au gouverneur. Il y a aussi des moudeliers, dont l'emploi se borne à diriger les ouvriers qui dépouillent les cannelliers. Ces espèces d'inspecteurs sont responsables envers l'officier européen qui surveille toute l'opération.

Les mahondréous ou les nobles, du corps desquels sont tirés les moudeliers, forment une caste entièrement distincte; et leur vêtement, leur maintien, leurs manières, annoncent leur supériorité sur le reste des naturels du pays. Ils ont le teint plus clair que les autres chingulais, ce qui vraisemblablement provient de ce qu'ils sont moins exposés aux rayons du soleil. Leur rang et leur fortune leur permettent de se servir de coulies ou de palanquins, ou, s'ils préfèrent d'aller à pied, leurs gens leur tiennent au-dessus de la tête la feuille de tallipot. Lorsqu'ils paraissent en public, ou qu'ils font

Digitized by Google

visite aux européens, ils ont à la main une petite boîte d'argent qui ressemble à une montre, et renferme leur *chinam* ou leur chaux de coquilles, et ils se font suivre par une nombreuse troupe de domestiques, ou de paysans de leur district, qui portent les parasols et les boîtes de bétel. Celles-ci sont ordinairement très-belles, comme pour dénoter le rang élevé du propriétaire. On les fait en ivoire, en écaille de tortue, en argent ou en bois d'aloës incrusté.

Les mahondréous sont extrêmement affables, et plus prévenans et plus polis que les naturels du continent de l'Inde. Ils ont beaucoup d'attachement pour les européens, et montrent de la confiance et de la candeur en traitant avec eux. Ils ne les regardent point d'un œil jaloux, et n'ont pas recours à cette basse adulation, à cette hypocrisie, qu'on remarque dans les doubashes et les autres maures ou malabars. Les hollandais, jugeant qu'il était de leur intérêt d'en bien agir avec eux, leur ont accordé de grands privilèges. Les anglais ont adopté la même politique; et, en leur témoignant de la confiance et des égards, ils en ont acquis l'estime et l'amitié.

Digitized by Google

En toute occasion, les mahondréous font voir beaucoup d'empressement à copier les manières des européens ; et, la préférence qu'ils accordent à ceux-ci, se fait remarquer aisément, lorsqu'on s'entretient avec eux. Ils parlent la plupart le hollandais et le portugais couramment ; et il en est plusieurs qui commencent à s'exprimer très-facilement en anglais.

Les mahondréous sont très-richement vêtus ; et même leur parure ne manque pas d'élégance pour le pays. Leur vêtement leur est particulier, et semble former un mélange de l'ancien habit européen et de l'habit asiatique. Il consiste en un long justaucorps fort large, de fin drap, d'un bleu foncé, ou de couleur cramoisie. Il se boutonne jusqu'en bas, et les manches ont la même largeur que celles qu'on portait il y a un siècle en Europe. Les boutonnières sont brodées en or ou en argent ; et il en est de même des boutons, qui cependant quelquefois ne sont couverts que de galons. La veste est de toile blanche à fleurs, ne croise point, et a des poches à l'ancienne mode. On la boutonne au cou. J'ai déjà dit, en décrivant de la manière dont s'habillent les chingulais les plus

Digitized by Google

riches, que cette partie du vêtement sert à-la-fois de camisole et de chemise. Les boutons de la veste sont toujours en pierres précieuses ou en or. Au lieu de culotte, les mahondréous portent une pièce de calico blanc ou de couleur, qui leur fait le tour des reins, et qui, passant entre leurs jambes, forme un large pantalon. Ils ont sur l'épaule un large baudrier, galonné ou brodé en or ou en argent, auquel est suspendue une épée courte et recourbée, ou un poignard dont le manche et le fourreau sont ornés, selon le goût de celui à qui cette arme appartient. Pour chaussure, ils portent des espèces de sandales; mais ordinairement ils ont les jambes nues. Ils forment de leurs cheveux une seule touffe, qu'ils fixent sur le sommet de la tête, au moyen de plusieurs peignes d'écaille de tortue. Tantôt ils vont nu-tête; tantôt ils ont un bonnet ou un chapeau de feutre, dont le bord est relevé sur le devant ou sur le derrière, et dont les côtés sont généralement brodés. Le maha-moudelier paraît quelquefois vêtu de drap ou de velours cramoisi, et tout le reste de son habillement répond à sa nombreuse suite.

Les mahondréous aiment le luxe, et ont

Digitized by Google

un plaisir infini à faire voir leur magnificence aux européens. C'est sur-tout à leurs noces qu'ils se plaisent à la déployer. J'ai fréquemment assisté à des fêtes de ce genre, où l'on n'avait rien épargné pour les rendre brillantes. Au mariage de sa fille avec un noble de sa classe, le maha-moudelier donna un bal et un souper, si splendides, que j'en fus frappé d'étonnement. Le gouverneur et la plupart des officiers de la garnison étaient de la fête, ainsi que beaucoup de hollandais des deux sexes. Comme on avait invité un trop grand nombre de personnes pour qu'aucune salle pût les contenir, on construisit une maison pour les recevoir. Dans la soirée, le gouverneur présenta une chaîne d'or au moudelier, comme un témoignage de l'estime que lui avait acquise la loyauté de sa conduite envers nous.

Les moudeliers sont très-utiles pour tenir les chingulais dans le devoir; et l'on doit considérer comme un grand bonheur, qu'ils vivent en bonne intelligence avec nos compatriotes. Ainsi que tous les nobles des autres pays conquis, ils se sont consolés de la perte du pouvoir par une prééminence apparente et une sorte de délicatesse sur l'honneur. En

Digitized by Google

conséquence il est facile, en respectant ce qu'ils estiment le plus, de les attacher sincèrement à nos intérêts, et d'obtenir leur appui.

J'ai déjà fait observer que les chingulais ont beaucoup de douceur et d'humanité; et leur dépravation se borne à un commerce illicite entre les deux sexes. Il est fâcheux toutefois qu'ils soient si cruellement tourmentés par la superstition, et que leur morale ne soit pas fondée sur des principes plus raisonnables que les leurs. Il faut espérer que nos compatriotes s'occuperont de leur donner de justes notions des choses, un peu plus que ne l'ont fait leurs premiers maîtres, les portugais et les hollandais, qui, par une politique mal-entendue et par avarice, se sont privés des secours qu'eussent pu leur prêter les indigènes, et au moyen desquels ils eussent conservé la possession de cette île. Un grand nombre de chingulais se sont, il est vrai, convertis à la religion chrétienne : les uns sont attachés à la communion romaine ; les autres sont calvinistes ou luthériens ; mais il en est à peine un seul qui comprenne les principes fondamentaux du christianisme. L'apparence suffisait à

Digitized by Google

leurs anciens maîtres, qui eussent dû considérer une telle conversion bien plus comme une honteuse soumission, que comme un véritable changement de religion et de morale. Un généreux effort de la part du gouvernement, pour introduire notre croyance religieuse parmi les naturels de Ceylan, et leur procurer de l'instruction, serait le moyen le plus sûr pour consolider, et même pour accroître notre empire dans cette île. L'exemple des chingulais des classes supérieures, prouve quels rapides progrès peut faire un peuple, lorsqu'il a de fréquens rapports avec des hommes civilisés. Plusieurs de ces indigènes annoncent les plus heureuses dispositions, et paraissent propres à recevoir l'éducation la plus soignée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER. *Introduction. — Histoire de Ceylan jusqu'à l'époque où les anglais s'en sont rendus maîtres dans la dernière guerre. — Conquêtes successives des portugais, des hollandais et des anglais,* Page 1

CHAP. II. *Description générale de l'île de Ceylan. — Ports de cette île. — Moussons. — Climat. — Rivières. — Communications intérieures. — Sol. — Divisions générales. — Domaines appartenant aux anglais. — Trinquemale. — Malativoe. — Jafnapatam. — Manaar,* 43

CHAP. III. *Pêche de perles. — Coutumes des individus de diverses nations de l'Inde, qui la fréquentent,* 83

CHAP. IV. *Salines de Poutallom. — Nigumbo. — Pêche que l'on fait sur la côte de ce village. — Marche des troupes anglaises. — Reddition de Colombo,* 114

Digitized by Google

CHAP. V. *Description de Colombo. — Le fort, le pettah, les habitans et le commerce de cette ville. — Cherté des vivres,* Page 136

CHAP. VI. *Pays situé au sud de Colombo. — Galkiest. — Pantoura. — Caltoura. — Barbaryn. — Bentot. — Pointe-de-Galle, Matoura-Batacolo,* 174

CHAP. VII. *Mœurs et coutumes des hollandais, des portugais et des malais, qui habitent l'île de Ceylan,* 119

CHAP. VIII. *Origine, mœurs, coutumes et langage des chingulais. — État de la société civile parmi eux,* 212

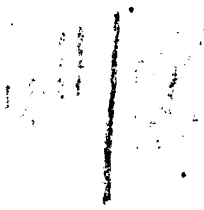
CHAP. IX. *Religion des naturels de l'île de Ceylan,* 268

CHAP. X. *Particularités par lesquelles les chingulais diffèrent des candiens,* 286

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

YB 29786

M312090

Digitized by Google

Digitized by Google